

G. Le Faure

~~~~~

# Pour l'Honneur

~~~~~

Ouvrage orné de 28 Gravures de DAMBLANS

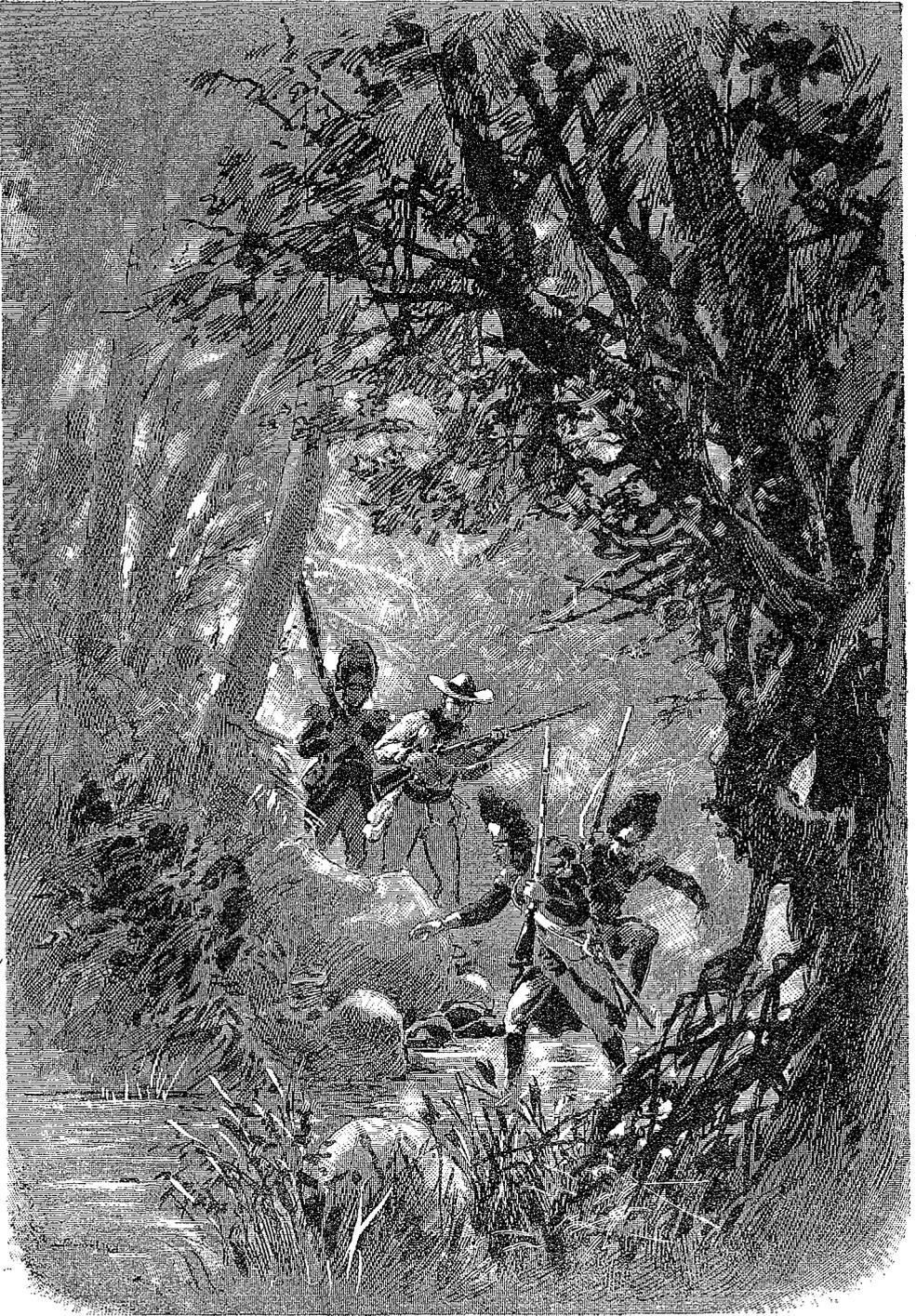


ÉMILE GAILLARD

Éditeur

37, rue Gandon (xiii<sup>e</sup>)

PARIS



Sans un murmure la petite troupe continuait à franchir les torrents (page 298).

# POUR L'HONNEUR

---

## CHAPITRE PREMIER

### Le puits de Mesoudieh.

— Blaisot!... Blaisot!...

Ce nom prononcé par deux fois, à voix basse, le silence se fit plus profond, plus solennel, plus lugubre.

On n'entendait que le murmure de la mer dont les vagues venaient déferler avec leur rythme musical sur la plage et le susurrement de la brise dans les feuilles des palmiers.

Au loin, par instants, arrivait des profondeurs du désert le ricanement d'une hyène ou le jappement d'un chacal festoyant de quelque bête morte et abandonnée par une caravane.

— Blaisot!...

C'était une voix enfantine qui appelait...

Mais, à cette voix, nulle réponse...

Alors, dans l'ombre de la tente, il y eut un glissement plein de prudence et une tête apparut.

Dans le ciel d'Orient, d'un bleu sombre, que les étoiles piquaient d'un scintillement d'or, la lune dans son plein brillait, semblable à un disque d'argent qui inondait le paysage d'une lumière éclatante et métallique...

Simple et d'autant plus solennel, le paysage...

A gauche, les dunes de sable, au delà desquelles la mer s'étendait, infinie; à droite, en avant, en arrière, le désert immense et dont les limites semblaient reculer à mesure qu'avançaient les voyageurs.

Le désert, plein de péril, avec ses bandes de Mameluks embusqués et fondant sur vous à l'improviste, avec ses tourbillons de sable brûlants et aveuglants, avec ses fallacieux mirages et surtout avec sa soif mortelle...

Le désert infranchissable, s'il n'eût été sillonné d'une ligne de puits qui marquaient les étapes de la traversée et auprès desquels bêtes et gens passaient la nuit, harassés, essoufflés et prenaient quelque force pour l'étape du lendemain.

C'était sur la lisière d'un petit bouquet de palmiers que le campement avait été établi.

A travers les troncs droits comme des mâts, dressant dans le ciel bleu leur panache verdoyant, s'apercevait la margelle du puits, blanche de la clarté lunaire, avec ses bâtons et ses cordages qui avaient vaguement l'aspect d'agrès de navires.

Une autre tente plus petite se trouvait dressée à côté de la première. Dans l'espace réservé entre les deux, des masses noires se devinaient, étendues sur le sable.

C'étaient les dromadaires qui servaient à porter les voyageurs et leurs bagages.

Des caisses, des ballots en petite quantité, étaient rangés en demi-cercle, formant comme une espèce de rempart, du côté du désert.

— Blaisot!... dit encore la voix.

Mais cette fois, il y avait plus d'émotion encore dans l'appel.

Sans doute le grand silence, qui seul répondait à sa voix, impressionnait-il l'enfant.

Car la tête qui venait d'apparaître hors de la toile de tente était celle d'un gamin qui, autant qu'on en pouvait juger à la clarté blanche de la lune, paraissait avoir une douzaine d'années.

Nu-tête, il montrait une forêt de cheveux noirs bouclés qui retombaient sur ses épaules...

Un burnous blanc l'enveloppait, masquant ses vêtements.

Avec prudence, il s'avança, balbutiant :

— Blaisot!... Blaisot!...

Maintenant, il n'appelait plus... ayant sans doute conscience que son appel était inutile...

Les bêtes de somme, au bruit, léger pourtant, de ses pas sur le sable, avaient redressé leur long cou et tourné vers lui leur tête fine, renflant avec inquiétude.

Mais il vint près d'elles et, pour les rassurer, leur flatta doucement la croupe...

Puis, il s'approcha de la seconde tente, et dit :

— Ali... Ali Becker... m'entends-tu ?

Nulle réponse...

Il renouvela son appel, sans plus de succès.

Alors, un frisson le prit et il dut se soutenir au tronc d'un palmier pour ne pas défaillir.

Seul!... Il était seul!...

Qu'est-ce que cela signifiait?...

Les yeux agrandis par une terreur naissante, il regardait autour de lui, cherchant si par hasard il n'apercevrait pas, aux environs du camp, ceux qu'il appelait vainement.

Et la sentinelle!...

Ordinairement, tous les soirs, un homme du petit détachement des guides qui l'accompagnait, était en faction.

Non seulement il devait protéger le campement contre une attaque, toujours possible, des Mamelucks, rôdeurs de déserts et coupeurs de route, mais encore il avait mission d'entretenir, toujours allumé, un feu dont les flammes éloignaient les lions, les chacals et autres animaux carnassiers.

Il en était ainsi depuis le commencement du voyage.

Bien des fois, alors qu'énermé par la chaleur torride des nuits

l'enfant ne pouvait dormir, il s'était glissé hors de la tente, pour aller faire un bout de causette avec les soldats...

Ce soir même, avant d'aller s'étendre sur le lit sommaire dressé par Blaisot, il avait bavardé avec le factionnaire...

Celui-là, il l'affectionnait particulièrement. C'était un vieux soldat des guerres de la Révolution qui avait traîné ses souliers un peu partout, en Allemagne, en Vendée, en Italie, en Espagne.

Il avait toujours de jolies histoires, dans sa sabretache, pour charmer le fils de son capitaine.

Et ces histoires, il avait une façon pittoresque de les narrer, sachant imiter la détonation des canons, la pétarade des fusils, les charges de cavalerie, les luttes à la baïonnette.

Le gamin en frissonnait délicieusement, de ces frissons qu'on éprouve lorsqu'on entend, chaudement couché dans son lit, la couverture remontée jusqu'au nez, des histoires de voleurs, contées par la nourrice...

C'étaient surtout les derniers combats qu'il ne se lassait pas de lui faire répéter : les Pyramides, Aboukir, Mont-Thabor...

Oh ! particulièrement celle-ci.

Cette charge des guides sur les Mamelucks...

Comme le brave Poirier savait la raconter : rien qu'à l'écouter en fermant les yeux, André la voyait comme s'il y avait pris part.

Le son aigre des trompettes, la galopade des chevaux, les commandements, les cris de mort, les hurlements des Arabes, le bruissement des sabres contre les yatagans...

Et aussi, surtout, les détails sur la bravoure du capitaine de Villeray... son père... celui que les troupiers avaient surnommé : le Diable-à-quatre...

Ah ! oui, pour un diable... c'en était un fameux !

Et il suffisait que les Mamelucks connussent sa présence dans une colonne pour faire volte-face et se réfugier, au galop, dans le désert.

Tous les coups d'audace du capitaine, le guide Poirier les con-

naissait par le menu et le jeune André s'extasiait à les lui entendre raconter.

C'était précisément lui qui était de garde ce soir-là et le jeune garçon avait passé près d'une heure à l'écouter...

Il avait presque fallu que Blaisot, l'ordonnance du capitaine, se mit en colère pour le contraindre à regagner sa couchette.

Où donc était Poirier ?

Et Blaisot... où donc était-il aussi ?

Une idée vint au gamin : peut-être, accablés de chaleur, étaient-ils allés au puits pour se rafraîchir un peu...

Oui... ce devait être cela...

Sans crainte, — car il était fils de soldat et avait eu, en guise de bonne d'enfant, le vieux Blaisot, l'ordonnance de son père, — André s'engagea sous les palmiers...

Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il s'arrêta, saisi, tremblant...

En travers du sentier, un corps gisait, étendu, sans mouvement... le corps d'un troupier français...

Autour de lui, le sable, trempé de sang, formait une mare rougeâtre...

Le gamin poussa un cri d'effroi...

D'un bond il s'était reculé et, adossé au tronc du palmier, il demeurait là, sans souffle, mains jointes, les yeux désorbités par la terreur.

Un rayon de lune, filtrant à travers les feuilles, frappait en plein sur le visage du malheureux.

Il le reconnut.

C'était Poirier!...

Le chagrin de l'enfant fut si vif qu'un moment son épouvante s'en trouva amoindrie...

Comment! lui!... si gai... si complaisant... avec lequel, quelques heures auparavant, il avait si gentiment bavardé...

Mort!...

Non! ce n'était pas possible!...

Il dormait, ivre, peut-être... comme cela lui arrivait quelquefois lorsque, pour se tenir éveillé, il tétait trop avidement la gourde d'eau-de-vie qu'il portait en bandoulière.

— Poirier! appela-t-il tout bas.

Et se penchant en avant, pour diminuer la distance qui le séparait du corps, il répéta d'une voix tremblante :

— Poirier!... mon vieux Poirier!...

Mais l'autre ne répondit pas... Il ne bougea pas!...

La terreur s'empara alors du gamin, plus grande, plus affolante qu'auparavant.

Il cria :

— Blaisot!... Blaisot!...

Rien!... le silence du désert autour de lui!... Au-dessus de lui, le silence du ciel bleu, piqué d'étoiles scintillantes.

Cependant, comme se soutenant au tronc du palmier, il demeurerait là, immobile, frissonnant, l'oreille tendue, voilà qu'il lui sembla entendre, venant du côté du puits, un bruit faible, très faible, indistinct...

Il écouta.

Oui... il ne s'était pas trompé; et encore maintenant, en forçant l'attention, il crut pouvoir distinguer la nature de ce bruit.

C'était un gémissement.

Oh! très doux, mais reconnaissable cependant... quelque chose comme la plainte d'un enfant.

Tout autre à sa place, s'en fût trouvé sans doute effrayé davantage.

Lui, au contraire, puisa dans cette circonstance un regain d'énergie.

Il s'avança sous les arbres.

Mais en passant près du corps du malheureux étendu à terre, il détourna la tête.

La mort lui avait toujours fait peur et il ne voulait pas regarder le cadavre

A travers les troncs des palmiers, il allait, marchant vite, frissonnant au craquement des brindilles séchées que broyaient ses petits pieds.

Mais, au fur et à mesure qu'il avançait, le gémissement devenait plus distinct; car maintenant il ne pouvait avoir aucun doute.

C'était bien un gémissement qu'il avait entendu.

Enfin, il déboucha dans la manière de petite clairière au milieu de laquelle se trouvait le puits.

Il poussa un cri et se précipita.

A la clarté lunaire, sur la margelle, il venait d'apercevoir, renversé, le corps d'un homme, d'un troupier.

Et ce troupier, c'est celui qu'il appelait depuis un quart d'heure.

C'était Blaisot... l'ordonnance de son père...

Le gémissement qui avait attiré l'attention du gamin, c'était le soldat qui l'avait poussé.

Cramponné des deux mains aux pierres, il s'arc-boutait des reins, cherchant à se relever.

Sa tête était renversée sur ses épaules et il la remuait comme s'il eût espéré ainsi fuir l'apoplexie qui le menaçait.

— Blaisot... cria André en courant à lui, mon bon Blaisot...

On eût dit que cette voix produisait sur les forces du malheureux un effet magique.

Il réussit, en s'aidant des mains, à se redresser et, se tenant à la margelle du puits, il tourna vers celui qui arrivait une face ensanglantée.

Mais comme il faut que, même aux circonstances les plus tragiques, se mêle quelque détail grotesque, en remuant la tête, ainsi qu'eût pu le faire un lion blessé, le soldat agitait la houppe blanche d'un bonnet de coton dont il était coiffé.

Le reste de la coiffure était teinte de sang.

Seule, la houppe avait conservé son immaculée blancheur.

— Blaisot... mon bon Blaisot!... supplia le jeune garçon.

Sans doute, le sang aveuglait le pauvre diable, car, les bras tendus, il agitait éperdument les mains dans le vide, à la façon des aveugles.

Avec un effort immense, il balbutia, s'avançant :

— Ah! c'est vous... monsieur André... Vivant... vous n'avez rien... Dieu est juste... Où êtes-vous?... Je ne vous vois pas... prenez-moi les mains...

Malgré sa blessure, sentant frissonner entre ses gros doigts les menottes du gamin, il eut le courage de rire.

— Eh quoi!... ne dirait-on pas que je suis mort... voulez-vous bien ne pas avoir peur... vous le fils du capitaine Diable-à-quatre!

« Ah ben!... ah ben!... »

— Je n'ai peur que d'une chose, Blaisot... c'est que tu meures!...

— Mourir!... pour une entaille!... Bast!... Ma mère m'a fait le crâne assez solide pour défier les yatagans des Mamelucks... seulement...

Il poussa un soupir, chancela et fût tombé si, de ses petites mains, André ne l'avait soutenu.

Il reprit d'une voix un peu étranglée :

— Voulez-vous, monsieur André, me conduire au puits... Tout doucement... bien doucement... car j'ai reçu un sacré coup qui m'a assommé... et je n'ai pas encore ma tête...

A pas lents, le gamin fit ce qu'il demandait et le troupier se laissa tomber sur la margelle, en poussant un soupir de soulagement.

— Là... murmura-t-il... voilà qui est bien... maintenant, pouvez-vous tirer de l'eau?... Oh! rien qu'un peu... vous verrez...

« Il me semble que de l'eau, ça me ressusciterait...

« Allez-vous pouvoir?... C'est dur... Pouvez-vous... il vaudrait mieux que vous alliez au campement et que vous disiez à la sentinelle d'appeler un des hommes du convoi. »

Le gamin frissonna et il ouvrit la bouche, pour dire la vérité au blessé.

La sentinelle avait été assassinée et peut-être bien l'escorte avait-elle été massacrée.

Mais non; bien que tout enfant, il eut assez de prudence pour se taire, comprenant que la vérité ne pourrait qu'aggraver l'état du malheureux.

Bravement, il répondit :

— Non : pourquoi les éveiller? Je suis fort, tu sais, plus fort que tu ne crois... tu vas voir.

Il accrocha le seau de cuivre à la corde faite en poil de chameau, qu'il laissa filer tout doucement entre ses doigts.

Puis, quand il eut entendu le heurt du seau contre la nappe liquide, il empoigna à deux mains la corde, la passa sur son épaule et se mit à tirer de toutes ses forces, en marchant pour s'éloigner du puits.

La poulie sur laquelle était passée la corde grinçait sourdement au milieu de la nuit.

Le seau était lourd et l'enfant haletait.

Certes, à entendre la respiration oppressée qui sortait de cette petite poitrine, Blaisot souffrait davantage que de la cuisson produite par le coup de sabre qui avait entaillé son crâne.

— Non... non... laissez, monsieur André, balbutia-t-il... C'est trop dur pour vous...; laissez ça... d'ailleurs... ça va mieux... Vous entendez... je n'ai pas besoin d'eau.

En ce moment, le gamin s'exclama d'une voix étouffée :

— Le voilà, le seau... le voilà!...

Et des gouttes d'eau retombèrent dans le puits, projetées hors du seau par un brusque mouvement qu'avait dû faire André...

Ce bruit réveilla chez le soldat un désir irrésistible de fraîcheur.

Il trouva la force de se retourner et, les bras étendus, il demanda ardemment :

— Où est-il? où est-il? Ah! de l'eau! de l'eau!

Sa blessure devenait intolérable.

Il lui fallait de l'eau... ou il devenait enragé.

Enfin, ses doigts sentirent la corde, s'y crispèrent, et il dit :

— Laissez filer, tout doucement... je tiens la corde.

Et avec un éclat de joie impossible à rendre :

— Je l'ai! je l'ai!

Il posa le seau sur la pierre et, penché comme une bête à l'abreuvoir, il buvait.

L'eau entraînait avec une telle violence qu'elle faisait glou-glou dans son gosier.

Et André, tout doucement, sa petite main appuyée sur l'épaule du troupier, disait :

— Pas tant, mon vieux Blaisot... pas tant!

Lui, sans écouter, buvait, buvait...

Enfin, il releva la tête, et aspirant l'air avec force :

— J'avais dans le gosier tout le sable du Sahara... c'est bon...

Il rebut encore.

Puis, tout à coup, il plongea la tête dans le seau.

La fraîcheur de l'eau lui produisait au crâne un effet délicieux... l'intolérable brûlure qui paraissait lui manger la cervelle s'apaisait.

Instantanément, cette ablution lui rendit toute sa lucidité d'esprit...

Alors il s'arracha à la béatitude que lui produisait cette ablution... et saisissant la main d'André :

— Pourquoi êtes-vous ici? demanda-t-il... Pourquoi avoir quitté le campement? Je vous avais défendu pourtant... Voyez ce qui m'est arrivé...

Alors, André répondit :

— J'ai eu peur, en me réveillant, de me trouver seul; et j'ai appelé; puis, j'ai entendu tes gémissements... et voilà...

Blaisot passa la main sur son crâne et sentit sous ses doigts l'horrible blessure.

— Un rude coup de sabre, tout de même... balbutia-t-il; mais comment diable cela m'est-il arrivé?... Ah! oui! j'y suis... j'avais

soif... je me suis levé sans bruit... pour venir boire... quand soudain...

Il prit André par la main et dit d'une voix angoissée...

— Venez vite, ne restons pas ici... Dans le campement, vous serez en sûreté...

Et il l'entraîna sous les palmiers.

Le gamin, maintenant qu'il avait Blaisot avec lui, ne se souvenait plus de sa frayeur...

L'homme qui le tenait par la main saurait bien le protéger, en dépit des dangers mystérieux qui l'enveloppaient.

Soudain, Blaisot s'arrêta : le corps de la sentinelle venait de lui apparaître en travers du sentier :

— Poirier! clama-t-il d'une voix étranglée.

Et les yeux dilatés par l'horreur, il se pencha vers le malheureux.

Il avait un poignard dans le dos, enfoncé jusqu'au manche.

— Tonnerre! gronda le troupiér... et les autres...

Et entraînant André à sa suite, il se rua vers la tente sous laquelle couchaient les hommes du détachement.

A peine eut-il jeté un coup d'œil sous la toile, qu'il poussa un cri d'horreur, presque aussitôt suivi d'un rugissement de rage.

La tente ne contenait que des cadavres.

Les guides étaient étendus pêle-mêle, dans une mare de sang.

— Ali Becker! appela Blaisot d'une voix de stentor.

Rien ne répondit.

— Mort!... lui aussi!

Et le troupiér se précipita vers l'endroit où, à côté du dromadaire, dormait ordinairement l'Arabe qui était venu le chercher au Caire.

Ali Becker n'était plus là et sa monture favorite avait disparu.

Qu'est-ce que cela signifiait?

Avait-il été emmené prisonnier?

Était-ce lui qui avait organisé ce massacre?

Soudain, les bêtes dressèrent le cou et tournèrent la tête dans la direction du désert.

Quelque danger nouveau devait venir de là.

Peut-être les coupeurs de route accouraient-ils en force pour s'emparer des bagages et des dromadaires.

L'un de ceux-ci poussa un cri strident et se dressa...

Les autres l'imitèrent.

— Décidément, il y a quelque chose... songea Blaisot.

Et s'adressant au gamin :

— Monsieur André, dit-il, si vous m'en croyez, nous ne nous éterniserons pas ici... car avant peu... j'ai grand'crainte qu'il ne nous tombe une tuile sur le dos.

— Que veux-tu faire ?

— Tenter de gagner El-Arich. Rester ici, c'est attendre la mort.

— Comme tu voudras, Blaisot... repartit l'enfant.

Le troupiier courut à la tente d'André et en ressortit presque aussitôt; il avait au côté un grand sabre et avait glissé dans sa ceinture deux pistolets d'arçon.

Puis il saisit par la bride le dromadaire qui s'était levé le premier, et, d'une secousse, le contraignit à s'agenouiller.

En un clin d'œil, il eut enfourché la selle placée entre les deux bosses et, enlevant son petit compagnon, le plaça devant lui :

Puis il fit se dresser l'animal et, lui piquant les côtes de ses éperons.

— Cadet-Roussel, mon garçon, il s'agit maintenant de montrer comment tu sais brûler une étape...

Sous la morsure des pointes d'acier, le dromadaire poussa une sorte de rugissement de colère et s'élança, soulevant sous ses pieds des tourbillons de poussière.

Toujours au début de la course, Blaisot bougonnait contre ce mode de locomotion qui lui brisait les reins et lui bouleversait l'estomac.

Le cheval, il n'y avait que ça.

Ce qui ne l'empêchait pas de convenir, quand, arrivé à l'étape, il mettait pied à terre, brisé, fourbu, abruti, que le dromadaire était, pour la vitesse, le roi du désert.

Cette fois-ci, il oublia de jurer contre cette monture à deux bosses, heureux qu'il était de se sentir emporté avec une vertigineuse rapidité.

Il s'applaudit bien davantage d'être juché sur le dos de Cadet-Roussel, au lieu d'avoir son « poulet d'Inde » entre les jambes, lorsque, ayant tourné la tête, au bout d'un quart d'heure de course, il vit derrière lui des flammes qui montaient vers le ciel.

Le campement brûlait.

## CHAPITRE II

### Le père.

Le capitaine de Villeray faisait la sieste quand un soldat, entrant précipitamment dans le réduit qui lui servait de chambre, le réveilla en sursaut.

— Le diable soit de toi!... grogna-t-il en se dressant sur son séant... les Turcs montent-ils à l'assaut? Les Anglais bombardent-ils El-Arich?... Voyons, réponds!... quand tu resteras là comme une momie...

Le grenadier, un moment interloqué, finit par répondre :

— Mon capitaine... c'est un guide qui arrive du Caire.

— Une estafette du quartier général!... C'est au colonel Cazal qu'il faut l'adresser... lui seul commande ici...

« Ce n'était pas la peine de m'éveiller pour ça. »

— Mais, mōn capitaine, c'est à vous que ce guide veut parler... Il dit comme ça qu'il s'appelle Blaisot...

M. de Villeray fut sur pied en un clin d'œil et cria :

— Blaisot!.. Blaisot ici ! Ah çà ! tu perds la tête ?

— Non, mon capitaine... un grand roux... avec des moustaches de brigand... et un œil qui louche...

Le capitaine enfilait à la hâte ses culottes qu'il avait retirées pour reposer plus au frais.

— Blaisot. . Blaisot... c'est impossible ! monologuait-il entre ses dents... il est au Caire avec André.

Puis, tout à coup, mordu par l'angoisse :

— Il est arrivé quelque chose à André.

En ce moment, un pas rapide se fit entendre sur les dalles de l'étroit couloir et Blaisot lui-même fit irruption dans la chambre.

— Toi!... toi!... s'exclama M. de Villeray qui en croyait à peine ses yeux...

— Oui... moi... mon capitaine... mais, je vous en conjure... pas d'imprudences... ne vous levez pas...

« Recouchez-vous ! »

Le visage soudainement empourpré de colère, l'officier s'écria :

— Me recoucher!... Ah! çà!... es-tu devenu fou?

Il avait saisi le troupier par le col de son uniforme et le secouait avec une vigueur peu commune.

— Réponds!... que viens-tu faire ici?... Où est mon fils?... Pourquoi as-tu abandonné André?

— Mais... mon capitaine... M. André est avec moi...

La stupeur du capitaine fut telle que ses doigts, desserrés subitement, relâchèrent Blaisot.

Celui-ci, abandonné à lui-même, chancela et faillit s'étaler tout de son long...

— André!... avec toi!... répéta M. de Villeray...

Il écarta le troupier, traversa la pièce en deux enjambées, ouvrit la porte et se lança dans le couloir, criant :

— André! André!...

Mais il n'eut pas loin à aller.

Presque aussitôt, l'enfant qui, debout près d'une embrasure percée dans la muraille, se haussait sur ses pieds pour y atteindre et pouvoir regarder le paysage, l'enfant courut à lui.

Le saisir, l'enlever dans ses bras, le serrer sur sa poitrine, lui couvrir les joues de baisers, fut pour le père l'affaire d'une seconde.

— Toi!... c'est toi!... Comment! c'est toi?...

On eût dit que, même en tenant l'enfant dans ses bras, en sen-

tant son petit cœur battre contre le sien, ses yeux se refusaient à se rendre à l'évidence.

— Et vous, petit père, demanda enfin le gamin, quelle chance de voir que vous allez mieux !

Ces mots mirent soudainement un terme à l'attendrissement du capitaine. Écartant André de lui pour mieux le regarder, il demanda :

— Qu'est-ce que tu veux dire?... aller mieux, moi!... mais, pour aller mieux, il aurait fallu que j'eusse été malade !

— Vous avez été très malade.

— Moi!... C'est la première nouvelle.

L'enfant commençait à regarder son père de singulière façon ; il y avait dans sa prunelle même un peu d'effarement.

— Malade, moi ! répéta l'officier... mais qui est-ce qui t'a dit ça ?

— Blaisot !

Le capitaine passa la main sur son front et balbutia :

— Ah ça!... il y a ici quelqu'un qui perd la tête et je crois que ce n'est pas moi.

Une voix derrière lui dit alors :

— Ni moi non plus, mon capitaine.

Il se retourna : c'était Blaisot qui venait de parler

Le troupier ajouta :

— Même, pour ne pas l'avoir perdue, il a fallu qu'elle fût fichtrement bien vissée sur ses épaules.

— Il faisait allusion au coup de sabre qui lui avait si rudement entamé le crâne la nuit précédente.

M. de Villeray avait posé l'enfant à terre.

Les bras croisés sur la poitrine, il demanda :

— Maintenant, veux-tu m'expliquer ce que tout cela signifie?... Veux-tu m'affirmer que je ne rêve pas en vous voyant, André et toi, au fort d'El-Arich, alors que je vous croyais au Caire... et me dire, au cas où je ne rêverais pas, ce qui t'a poussé à commettre cette

folie de traverser un désert de cent-cinquante lieues avec cet enfant ?

— Mon capitaine, répondit Blaisot très simplement, c'est vous-même...

L'officier bondit.

— Moi ! moi !... qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous m'avez écrit...

— Je t'ai écrit ?... Qu'est-ce que je t'ai écrit ?

— Que vous étiez gravement malade... que le major vous avait prévenu que vous alliez mourir... que vous vouliez embrasser votre fils... et que, sans tarder d'une heure, j'eusse à me mettre en route...

La foudre, tombant aux pieds de l'officier, n'eût pas provoqué chez lui un ahurissement semblable à celui que produisirent ces paroles.

Un moment, il demeura incapable de prononcer une syllabe, et ses yeux, démesurément agrandis, reflétèrent la stupeur dont son esprit était plein.

— Moi !... Je t'ai écrit ça !... balbutia-t-il enfin.

— Dame !... mon capitaine... je ne l'aurais pas inventé.

— Tu as lu la lettre ?...

— Oui, mon capitaine.

— Tu as reconnu mon écriture ?

— Oui, mon capitaine !

L'ahurissement du malheureux officier prenait des proportions inouïes : vainement se creusait-il la tête pour tâcher de résoudre le problème qui se posait devant lui.

Enfin, il demanda :

— Cette lettre... qui te l'a remise ?

— Un indigène du village d'El-Arich en lequel vous me disiez avoir toute confiance et qui devait me servir de guide pour me ramener vers vous...

— Un indigène d'El-Arich, répéta Villeray... Comment l'appelles-tu ?

— Ali Becker...

Le brave Blaisot, en répondant aux questions que lui posait son officier, commençait à s'affermir dans une opinion qui, dès le premier instant de cet interrogatoire, avait pris naissance dans son esprit.

Le capitaine, malgré ses dénégations, était malade, très malade, plus malade qu'à première vue on aurait pu le soupçonner...

Le capitaine avait le cerveau atteint... et gravement.

— Ali Becker, répéta M. de Villeray dont le visage exprimait une stupéfaction profonde, qu'est-ce que c'est que ça ?

— L'homme qui m'a apporté ce mot de billet, dans lequel vous m'exposez que vous avez été blessé... grièvement blessé... que vous sentiez mal en point... et qu'alors vous voudriez bien ne pas mourir avant d'avoir embrassé M. André...

Les yeux du capitaine se désorbitaient de seconde en seconde davantage, au fur et à mesure que parlait son soldat.

— Moi ! moi ! je t'ai écrit ça... et tu as reconnu mon écriture ?...

— Parbleu ! comme si je ne la connaissais pas, votre écriture ?... D'ailleurs, vous allez juger vous-même...

Et, avec un haussement d'épaules qui prouvait que son opinion était faite et que rien ne l'en ferait démordre, le brave Blaisot ouvrit sa sabretache et, d'un fouillis innombrable d'objets de toutes sortes : brosses, peignes, chiffons, petites fioles, fil, aiguilles, boutons, etc., sortit un vieux portefeuille tout râpé, tout crasseux.

Dans ce portefeuille, il prit un chiffon de papier qu'il tendit à M. de Villeray en disant :

— La voici, mon capitaine, votre lettre.

De plus en plus stupéfait, l'officier déplia le chiffon de papier et ne put retenir une exclamation.

— Tu as raison, mon brave Blaisot, c'est mon écriture.

— Quand je vous le disais...

— Mais ce n'est pas moi qui ai écrit ça.

L'ordonnance hocha la tête d'un air désolé et regarda son capi-

tain de cet air navré avec lequel on regarde quelqu'un de bien malade.

— Seulement, poursuivit M. de Villeray, c'est fichtrement bien imité.

— Imité?... Vous croyez que c'est imité?

— Comment! je crois?... Mais, sapristi, en admettant même — ce qui n'est pas — que je t'aie écrit, je n'aurais pas pu te dire que j'avais été blessé... que j'allais mourir... parce qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela... Depuis que j'ai quitté le Caire, je me suis toujours porté à merveille... D'ailleurs, nous n'avons pas encore vu le museau d'un Turc... Alors, il aurait fallu que je me blessasse moi-même...

Il ajouta, d'un ton pénétré, en posant sa main sur l'épaule de Blaisot :

— Au surplus, crois-tu que, même blessé, même me sachant à l'article de la mort, j'aurais voulu compromettre la vie de mon André?...

Il prit le gamin dans ses bras et le serra tendrement contre sa poitrine.

— Cher... cher enfant!...

Blaisot protesta :

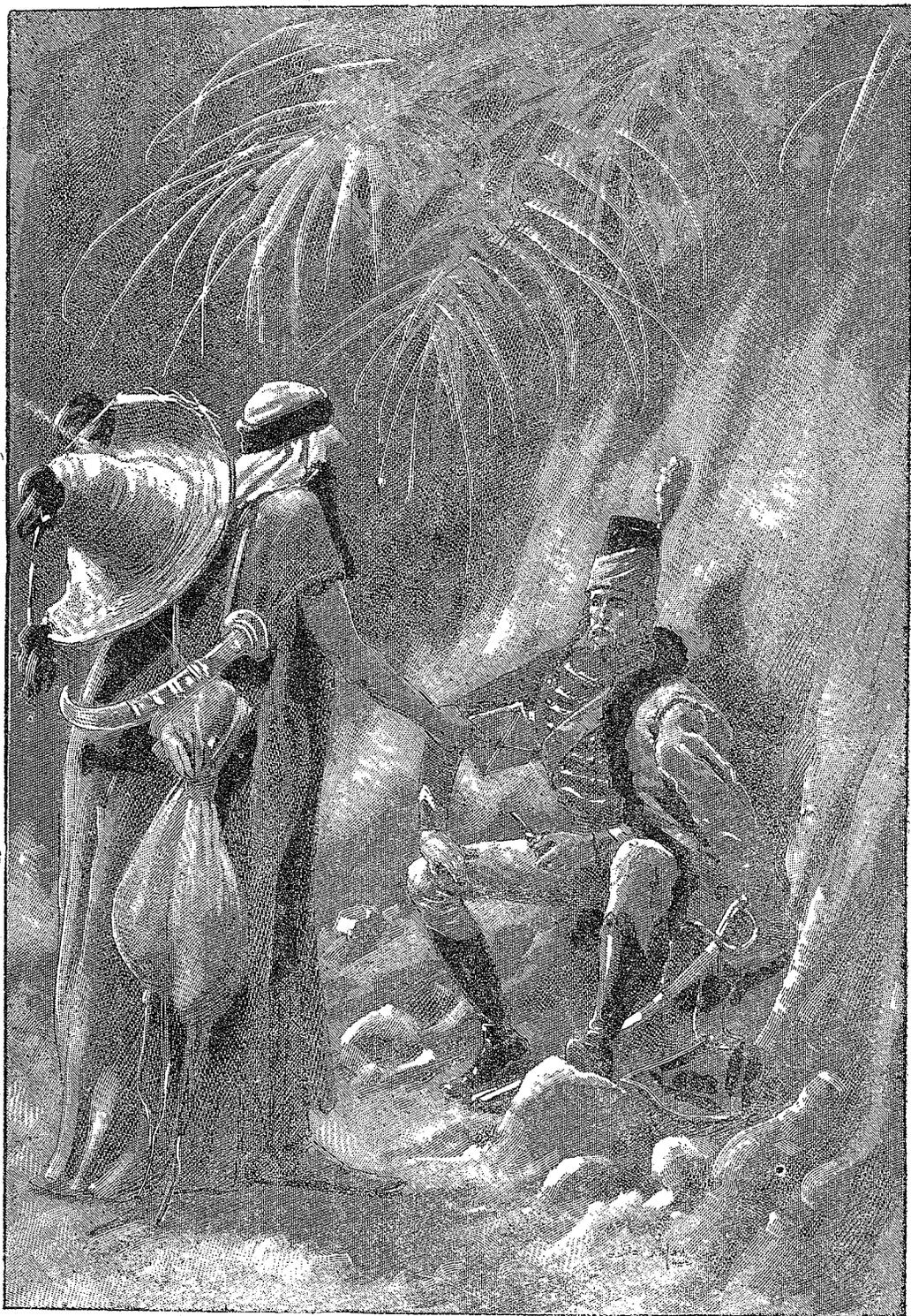
— Ah! pour ce qui est de compromettre la vie de M. André, mon capitaine... ça, faut pas vous faire d'inquiétude... Sauf que la traversée du désert est dure, rapport à l'eau qu'on ne trouve pas toujours en abondance, y avait pas grand'chose à craindre.

« On s'occupe à signer la paix et on parle de rentrer en France. »

Le capitaine eut dans les prunelles un étincellement de fureur.

— Signer la paix... et rentrer en France... exclama-t-il; alors, nous abandonnerions l'Égypte?...

— Dame... il paraît, mon capitaine... C'est même le général Desaix qui est chargé par le général en chef de traiter de ça avec l'amiral anglais et les délégués du sultan.



Un indigène d'El-Arich me remit cette lettre (page 22).

« Alors, y a un armistice, et, dans ces conditions-là, on ne risquait pas grand'chose à venir vous trouver avec l'enfant. »

M. de Villeray paraissait en proie à une surexcitation extraordinaire.

— Un armistice ; quitter l'Égypte !... C'était bien la peine, en vérité, d'avoir souffert comme on a souffert ! et s'être battu comme on s'est battu et d'avoir semé dans les sables du désert les os d'un tas de braves gens, pour fuir devant l'Anglais.

Et, levant vers le plafond ses poings fermés :

— Ah ! on voit bien que Bonaparte est parti ! Les autres, par jalousie, essaient d'abandonner une conquête qui a fait sa gloire.

— Pour sûr, c'est pas drôle, affirma le troupier... mais, mon capitaine, c'est pas la peine de vous manger le sang pour ça.

« On retrouvera les Anglais dans un autre coin de terre et on tapera dessus deux fois plus fort. Voilà ! »

André murmura :

— Seulement, ce qui est bien curieux, c'est que ce ne soit pas vous, papa, qui ayez écrit à Blaisot.

Le capitaine se trouva ramené, par ces mots, au point qui, assurément, devait le préoccuper davantage.

Certes, du moment que son fils était là, sain et sauf, la question du faux qui avait déterminé son voyage n'avait plus qu'une importance secondaire.

Cependant, il pouvait se faire qu'à cet incident, vidé en apparence, se rattachassent des faits importants.

Le tout, c'était de pouvoir arriver à découvrir le motif qui avait pu faire agir l'auteur du billet.

Ce point établi, il serait peut-être aisé de découvrir l'auteur lui-même.

En tous cas, cela ne pouvait être que quelqu'un connaissant bien le capitaine et encore mieux son écriture.

Mais, par crainte d'inquiéter André, il voulut dissimuler les

craintes que lui inspirait ce problème, il mit le billet dans sa poche et dit d'un ton dégagé :

— Bast ! j'examinerai cela plus tard ; pour l'instant, je veux être tout à la joie de te revoir.

Il prit encore une fois André dans ses bras et le baisa longuement sur chaque joue.

L'enfant demanda, après lui avoir rendu ses caresses :

— Et M. Crosnier ? et mon amie Gilberte ?... Ils vont bien ?...

— A merveille... du moins, je le suppose, car voici dix jours que je ne les ai pas vus.

— Ils ont quitté El-Arich ?

— Oui, M. Crosnier a désiré pousser une pointe jusque vers la frontière de Syrie où il pense récolter des documents intéressants, relativement à la domination romaine de la toute première époque.

— Il emmène Gilberte ?

— Tu sais bien que Gilberte ne quitte jamais son père.

André prit un air boudeur et dit :

— Ce n'est pas comme moi... vous ne voulez jamais m'emmener avec vous.

Le capitaine passa sa main dans les boucles blondes du gamin.

— Tu es assez raisonnable pour comprendre que la place d'un enfant n'est pas avec des soldats... C'est déjà une grande faute que j'ai commise de te faire venir en Égypte.

André reprit :

— Heureusement encore que cette histoire du billet est arrivée ; autrement, je ne vous aurais pas vu de longtemps.

Le visage de l'officier s'assombrit, et il murmura :

— Singulière aventure !... Mais, voyons, ce guide, comment était-il ?

— Comme tous les gens de ce pays-ci... plus noir de peau, peut-être... presque nègre.

— Jeune ?... Vieux ?...

— Jeune, probablement... car il était assez difficile de s'en ren-

compte. Il avait un énorme turban qui lui descendait jusqu'aux yeux et un voile noir lui masquait tout le bas du visage.

Les paupières de M. de Villeray se plissèrent.

— Pourquoi, un voile noir?... Avait-il donc intérêt à se cacher? Blaisot aurait dû se méfier.

— Comment y aurait-il songé, porteur d'une lettre de vous? Et puis, il paraît qu'il y a dans le désert des tribus nomades qui se voilent ainsi le visage.

Le capitaine poussa un soupir, en serrant le gamin contre lui :

— Enfin, te voilà près de moi... en sûreté... c'est le principal!.. Le reste s'éclaircira peut-être par la suite...

André répondit, en embrassant son père :

— Et puis, si vous saviez comme je suis heureux de vous revoir!... Songez donc!... Voilà bientôt neuf mois que vous avez quitté le Caire.

— Mais tu vas trouver une différence... El-Arich n'est pas le Caire.

— Je serai avec vous... qu'importe! répondit gentiment l'enfant.

Il reprit :

— Gilberte ne va pas rester éternellement en Syrie?

— Non. M. Crosnier est parti pour une quinzaine de jours; il ne sera donc pas de retour avant la fin de la semaine.

André esquissa un geste de dépit; mais, son visage s'éclairant tout à coup d'un sourire, il demanda :

— Et les deux nègres de M. Crosnier, le soleil d'Égypte ne les fait pas blanchir?

M. de Villeray prit un air sévère.

— Mon enfant, je t'ai déjà défendu d'employer de semblables expressions... les enfants du général Toussaint-Louverture ne sont pas les premiers venus et ont droit à ton respect...

Le gamin ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Oh! non!... Mon papa... jamais je ne pourrai m'habituer à respecter un nègre.

— C'est un homme comme un autre, cependant...

— Comme un autre... Alors, vous, si vous serviez dans le corps des Antilles, vous obéiriez au général Toussaint-Louverture?

— Je ne suis que capitaine.

Mais, décidément, André ne pouvait accepter cette idée, car il continua de rire comme un petit fou.

— Je voudrais bien voir ça... un nègre habillé en général!... non, papa... vous figurez-vous le général Kléber en grande tenue, avec une face noire comme de la suie, sous un chapeau à plumes...

Et secouant la tête, il ajouta avec un grand sérieux :

— D'abord, le noir, ça n'irait pas du tout avec les broderies d'or...

M. de Villeray lui pinça doucement l'oreille et dit, avec une paternelle indulgence :

— André, vous êtes un espiègle... d'ailleurs, vous avez mauvaise grâce à médire de ces jeunes gens... qui se sont montrés, en toutes circonstances, parfaitement gentils à votre égard.

— Mais, papa, ce n'est pas médire d'eux que de parler de leur couleur...; et puis... gentils... gentils... il n'y en a qu'un... Isaac... Quant à l'autre... Placide... je ne peux pas le sentir.

— Tu es injuste...

— Il me fait peur... Je trouve qu'il n'a pas la même manière de regarder que son frère, et quand il roule vers moi ses gros yeux tout blancs, il me semble toujours qu'il va me manger.

Il ajouta :

— D'ailleurs, demandez à Gilberte... je suis sûr que c'est son avis, à elle aussi... Et puis Isaac n'est pas noir... noir... Il a plutôt le teint d'un Arabe... avec de jolis traits et des yeux qui ne sont pas méchants... surtout quand il regarde Gilberte...

Le gamin se mit à rire de nouveau, mais d'un air de malice tel que son père demanda :

— Que veux-tu dire encore? A t'entendre, on pourrait supposer...

— Que M. Isaac trouve Gilberte très à son goût... oui, papa... c'est la vérité.

— Tu t'occupes de choses qui ne regardent pas un enfant de ton âge...

Ces mots, le capitaine les avait prononcés d'une voix sévère.

André, les larmes aux yeux, balbutia :

— Pardonne-moi, papa... je ne m'occuperai plus des citoyens Toussaint-Louverture.

L'officier prit son enfant dans ses bras, l'embrassa et, pour faire diversion à ce chagrin naissant, provoqué par la sévérité, il dit :

— C'est l'heure de ma ronde... si tu n'es pas trop fatigué, je t'emmène.

André sauta de joie et saisit la main de son père.

## CHAPITRE III

### El-Arich.

C'est sur les frontières de Syrie... tout à fait sur les confins du désert, à une grande distance des terres habitables de la province de Charieh, que se trouvait élevé le fort d'El-Arich.

Bonaparte s'en était emparé, au moment de son expédition de Syrie, pour assurer la marche en avant de ses troupes, quand elles avaient franchi la frontière.

Et depuis cette époque une petite garnison de deux ou trois cents hommes y séjournait.

C'était plus qu'il n'en fallait pour mettre la place à l'abri d'un coup de main, même tenté par des forces importantes.

Le château d'El-Arich avait pour enceinte un bon mur en maçonnerie, de vingt-cinq à trente pieds d'élévation, flanqué de tours.

Un fossé profond — malheureusement à sec la plupart du temps — en faisait le tour, compliquant le système de défense et rendant plus difficile l'approche même de la muraille.

Le colonel Cazals, qui commandait la garnison, avait bien tenté, au tout début de l'occupation, d'amener dans le fossé les eaux du torrent d'El-Arich.

Mais la nature du sol, desséché, crevassé par la chaleur torride, s'était opposé à l'exécution de ce projet.

L'eau était absorbée comme par une éponge, sans avoir séjourné même une demi-heure dans le fossé.

Le colonel avait bien songé également à creuser un petit canal entre le fossé et la mer.

Mais il avait dû renoncer également à ce système.

La garnison, déjà anémiée par la chaleur, n'aurait pas résisté longtemps à des travaux de terrassement.

Et puis on manquait des principaux outils indispensables.

Enfin, on avait fait observer au colonel que, par ce canal, si étroit fût-il, les Anglais pourraient amener des barques chargées d'hommes jusque dans le fossé du fort.

D'ailleurs, il faut avouer que c'était par excès de conscience que le colonel Cazals avait songé à ces différents moyens de fortifier une position dont Bonaparte, Kléber, Desaix avaient expérimenté la solidité, lors de l'expédition de Syrie.

Il ne leur avait pas fallu moins de quatre jours et de deux assauts consécutifs pour pouvoir emporter la place, après l'avoir fait battre en brèche par une forte artillerie.

C'est que la forteresse elle-même était entourée du village qui lui faisait comme une formidable ceinture de fortifications.

Les maisons d'El-Arich, en effet, avaient été construites beaucoup plus solidement que la plupart de celles des autres villages égyptiens.

Elles étaient disposées en avant des faces Nord et Est du fort, dont le rempart, qui les surplombait, concourait réciproquement à leur défense.

Lors de l'assaut des braves de Bonaparte et de Kléber, les fortifications dont les Turcs avaient doublé leurs habitations avaient été — comme on peut le penser — détruites par notre artillerie.

Le colonel Cazals les avait fait révéler, comme il avait fait aussi créneler toutes les murailles et réparer les murs épais qui, un an auparavant, fermaient toutes les issues du village.

Celui-ci, ainsi organisé et défendu, formait corps, pour ainsi dire, avec la citadelle même.

Des postes y étaient installés, bien retranchés, en mesure de riposter à une surprise et de résister assez longtemps pour donner à la garnison le temps de prendre les armes...

Au surplus, le colonel Cazals avait pris toutes ces précautions par acquit de conscience, persuadé qu'il n'y avait rien à craindre.

Jamais, depuis un an qu'il occupait El-Arich, jamais une silhouette de Turc ou de mamelouk ne s'était montrée à l'horizon du fort.

Le village lui-même était désert, depuis l'expédition de Syrie; les habitants avaient été emmenés par les Turcs.

Régulièrement, venaient par petites troupes, jusqu'à portée de canon, les indigènes habitant une oasis peu éloignée, où ils cultivaient quelques légumes.

Les approvisionnements nécessaires à l'entretien de la garnison venaient du Caire, par caravanes.

Tous ces détails, le capitaine de Villeray les avait donnés à son fils et à Blaisot, en circulant à travers les ruelles étroites et tortueuses du village.

L'enfant ouvrait de grands yeux devant les murailles, réparées, mais dont les réparations mêmes disaient éloquemment l'assaut qu'elles avaient eu à subir.

Sa petite imagination évoquait aisément le spectacle terrible de ces maisons arabes, crevées à coups de canon, emportées à la baïonnette.

Ses yeux voyaient les corps à corps épouvantables.

Ses oreilles entendaient les clameurs des combattants, les hurlements des blessés, les appels des mourants...

Involontairement, il frissonnait et sa petite physionomie se contractait nerveusement.

Blaisot, lui, tortillait sa moustache, grommelant :

— Et dire que, pendant ce temps-là, moi, je faisais le serin à courir dans la haute Égypte.

« Ah! il nous a fait voir du pays, le citoyen Mourad.

— Ce n'est pas désagréable de voyager, ricana le capitaine.

— Possible! mais il n'y a rien qui ressemble à un palmier comme un autre palmier... et à un grain de sable comme un autre grain de sable.

« Tandis qu'un coup de torchon comme celui que vous vous êtes flanqué par ici... ça c'est pas ordinaire. »

Il ajouta, avec un soupir :

— D'autant plus que c'est fini, maintenant. On va nous rembarquer et en route pour la France.

M. de Villeray se pencha vers son fils :

— Voilà qui n'est pas pour fâcher André.

L'enfant protesta.

— Vous croyez ça, papa... Non! par exemple, ne pensez pas que je préfère le collège, où certainement vous allez me mettre, à l'existence que je mène ici depuis un an...

Le capitaine haussa les épaules :

— Une jolie existence... parlons-en... Belle éducation et instruction soignée... avec le citoyen Blaisot comme précepteur...

L'ordonnance grommela :

— Dame!... mon capitaine... chacun son métier... Peut-être bien que, pour ce qui est de l'orthographe... du calcul et de l'histoire, M. André n'est pas d'une force d'hercule.

« Mais je défie bien que, dans aucun collège d'Europe, on puisse trouver un gamin de son âge qui sache se tenir à cheval comme lui.

— N'est-ce pas, Blaisot, dit l'enfant, que tu m'as déclaré qu'il n'y avait pas un cavalier des guides qui monte aussi bien que moi...

— Oui... et je le répèterais devant le général Kléber.

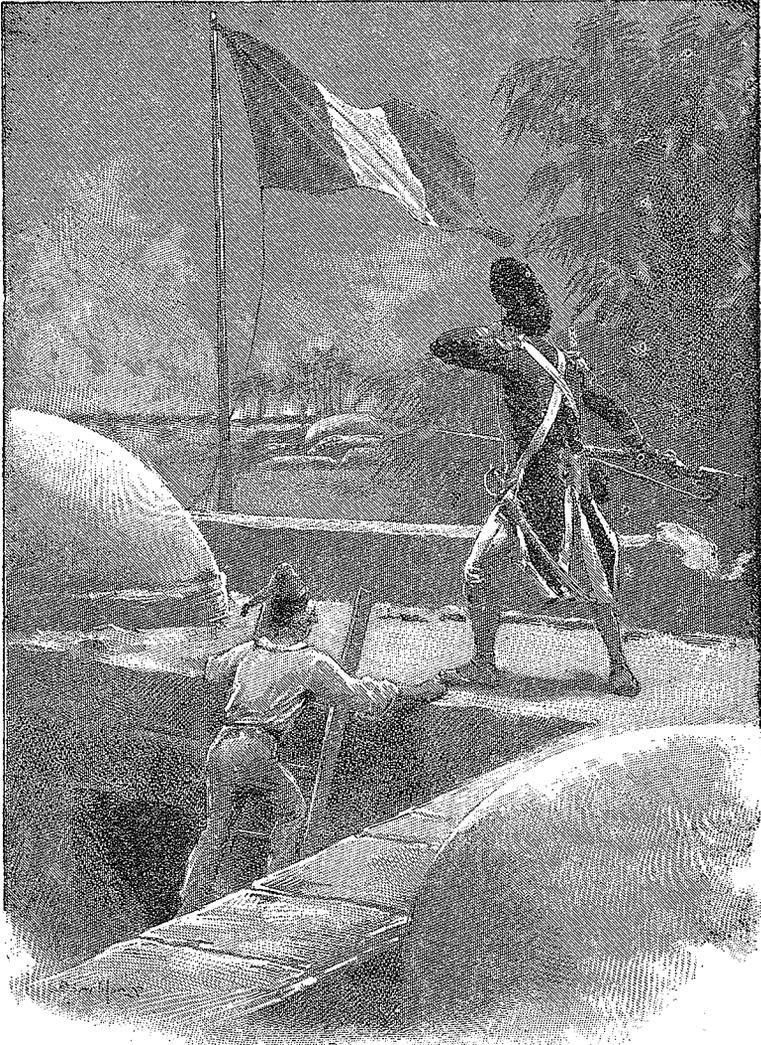
— Maintenant, mon cher papa, au point de vue de l'œil, je tire comme un troupier et je mets dans la cible à tout coup.

Il ajouta :

— Et vous verrez comme je sais me tenir sur un dromadaire!

Comiquement, André déclara :

— Ce n'est pas dans un collège que j'aurais appris tout ça!



Les Turcs, les Turcs!... s'écrie le grenadier. (P. 39.)

M. de Villeray se mit à rire et lui caressant doucement les joues brunies par le soleil d'Afrique :

— Assurément, c'est ce qu'on peut appeler une brillante instruction, et jusqu'à un certain point, je pourrai faire des compliments à Blaisot.

Tout en parlant, le capitaine était arrivé, suivi de ses deux compagnons, jusqu'à une maison qui servait d'avant-poste principal.

La dernière du village, elle se trouvait placée sur une hauteur qui lui permettait de commander la plaine en avant d'El-Arich.

Par un chemin creux, que protégeait un double mur et qui en faisait une sorte de boyau, cette maison se reliait à travers un jardin de palmiers, attenant à une mosquée qu'une vingtaine d'hommes occupaient, en guise de grand'garde.

C'était cette grand'garde qui plaçait dans la maison en question un caporal et quatre hommes, chargés de monter à tour de rôle la faction sur une sorte d'échafaudage dressé sur le toit de l'habitation.

On eût dit une vigie dans les agrès d'un navire.

Désignant cette sentinelle à André et à Blaisot, le capitaine dit en plaisantant :

— Le brave homme qui se tient là joue le rôle de sœur Anne de Barbe-Bleue!... Il ne voit rien venir!

Blaisot haussa les épaules.

— Et qu'est-ce que vous voulez qu'il voie venir, mon capitaine?... Les Turcs se souviennent des danses du Caire et du Mont-Thabor.

« Ils ont tâté de nos sabres et de nos baïonnettes.

« Ça leur suffit. »

Le troupier ajouta entre ses dents :

— D'autant qu'ils n'auront pas besoin de se faire trouser la peau pour entrer dans El-Arich, puisque c'est nous-mêmes qui allons leur en remettre les clefs!

Et il ajouta, en assénant un violent coup de talon sur la terrasse de la maison :

— Ah! tonnerre de tonnerre! si c'est pas malheureux tout de même de faire la paix juste au moment où ça marchait si bien...

En ce moment, le caporal du poste arrivait avec un grenadier.

Mettant les mains en cornet autour de sa bouche, pour former porte-voix :

— Eh! Clapeyroux... cria-t-il... C'est l'heure...

Sur son échafaudage, le troupier, qui se promenait de long en large pour se dégourdir les jambes, baissa la tête, vit le caporal, le grenadier qui venait le remplacer et descendit avec une précipitation qui trahissait son contentement.

M. de Villeray dit tout à coup :

— André! André! Veux-tu bien descendre! tu vas te casser le cou.

Mais le gamin, devançant le soldat qui s'apprêtait à monter rejoindre son poste, escaladait l'échelle, faite en bois de palmier, avec l'agilité d'un mousse.

Et il atteignit la plate-forme avant même que le grenadier eût mis le pied sur le troisième échelon.

— Oh! que c'est beau!... s'écria-t-il... Que c'est beau!

Le panorama qui s'étendait de tous les côtés était grandiose.

Le désert! Rien que le désert partout! étendant son tapis de sable doré jusqu'aux confins de l'horizon.

Sur la gauche seulement, par delà les dunes de sable, la mer mettait une ligne bleue, très étroite qui se serait confondue avec le ciel si des points noirs, qui étaient des vaisseaux, n'avaient servi de points de repère.

M. de Villeray demanda alors en matière de plaisanterie :

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

Et l'enfant de répondre, suivant la tradition :

— Je ne vois que l'herbe qui verdoie et la route qui poudroie.

Mais, soudain, il s'écria :

— Ah! ce nuage... là-bas! tout là-bas!...

« Père! père! c'est un coup de vent!... le simoun!... »

Lestement, le grenadier qui venait prendre la faction escaladait l'échelle.

Il jeta un regard dans la direction indiquée par le gamin et aussitôt son œil exercé ne se trompa pas.

— Les Turcs! hurla-t-il.

Ce cri avait à peine retenti que M. de Villeray, lui aussi, se jeta sur l'échelle et, arrivé sur la plate-forme, regarda :

A son tour, il cria :

— Les Turcs !

Puis, se penchant vers la terrasse de la maison, il cria au caporal :

— Vite, un homme au poste de grand'garde!... Que le sergent fasse prévenir la citadelle de m'envoyer ici deux compagnies, avec mon cheval et mon peloton de guides.

— Mon capitaine... cria Blaisot. J'y vais.

Et avant que M. de Villeray eût pu répondre, le troupier, précédant le caporal, se précipitait par le petit escalier en colimaçon qui conduisait de la terrasse au rez-de-chaussée de l'habitation.

Absorbé par un minutieux examen de l'horizon, le capitaine avait oublié la présence d'André.

Celui-ci, intéressé, lui aussi, par la perspective des événements qui se préparaient, demanda tout à coup :

— Vous croyez, papa, que ce sont les Turcs?

Toujours préoccupé, la main en visière au-dessus des yeux, M. de Villeray ne répondit pas : son expérience des choses du désert cherchait en ce moment à estimer le nombre des adversaires auxquels il allait avoir affaire, d'après l'intensité du nuage de poussière soulevé sous les pieds des montures.

— Des Turcs! poursuivit André... moi, qui n'ai jamais vu que des Bédouins! Est-ce qu'ils ressemblent aux Bédouins, les Turcs, dites, papa?

## CHAPITRE IV

### Les fugitifs.

Pour attirer l'attention de celui auquel il s'adressait, André tira fortement le capitaine par le fourreau de son sabre...

M. de Villeray se retourna et son visage refléta aussitôt une vive contrariété.

— Comment ! Tu es là?... Pourquoi Blaisot ne t'a-t-il pas emmené ? N'est-ce pas de la folie de t'avoir laissé ?

« Qu'est-ce que tu vas devenir ? »

— Je resterai ici... je ne bougerai pas... Je vous promets, papa, que je ne bougerai pas.

Le capitaine frappa du pied avec impatience et grommela :

— Tu es fou ! rester ici... aux avant-postes... quand on va se battre tout à l'heure.

L'enfant supplia :

— Ah ! papa ! vous n'allez pas me renvoyer !... moi qui n'ai jamais vu de Turcs !

La sentinelle, qui n'avait pas détourné ses regards de l'horizon, s'écria :

— Mon capitaine... c'est pas de la cavalerie ordinaire, ça... les chevaux ne galopent pas comme ça.

« Et puis, ils n'iraient pas si vite !

« Voyez donc ce train d'enfer !... comme ils arrivent ! »

M. de Villeray avait cessé de s'occuper d'André pour reporter toute son attention vers la plaine.

Le nuage de poussière s'approchait rapidement : si les nouveaux venus conservaient cette allure, avant un quart d'heure, ils seraient en vue.

Mais cette rapidité même surprenait l'officier ; il lui paraissait étrange qu'un parti de cavaliers turcs s'avancât ainsi vers El-Arich, comme s'il eût eu l'intention d'enlever le village et la citadelle dans une charge.

Si ceux qui arrivaient ainsi eussent été des éclaireurs, ils se fussent approchés plus lentement, plus prudemment, ignorant si la position n'était pas protégée par une ligne de postes poussés très avant dans le désert.

— Papa ! cria tout à coup André... Ce ne sont pas des chevaux... ce sont des dromadaires.

Et, de fait, le gamin devait avoir raison, car au-dessus du nuage de poussière, à trois mètres du sol, venait d'apparaître tout à coup une tache sombre qui pouvait, à la rigueur, passer pour une silhouette humaine.

Un peu en arrière de cette première tache, il y en avait une autre.

Enfin, à quelque distance plus loin, une masse confuse se devenait maintenant au milieu de tourbillons de poussière qui obscurcissaient l'espace.

Et le capitaine, de plus en plus perplexe, se demandait quel était l'événement qui se préparait.

Un galop de chevaux, résonnant sur les cailloux pointus qui pavait les rues du village, attira son attention vers l'intérieur d'El-Arich...

Une quinzaine de cavaliers, commandés par un sous-officier, arrivaient grand train, précédés d'un dromadaire que chevauchait un guide.

— Blaisot ! Blaisot ! s'exclama André en battant des mains.

Et, tout content, le petit garçon ajouta, tendant le bras vers le cavalier, qui, au petit trot de sa monture, prenait sur le peloton des guides une avance extraordinaire.

— Hein ! papa ! voyez donc comme il marche, Cadet-Roussel !

En arrière des guides, une compagnie de grenadiers accourait, pas gymnastique baïonnette au canon.

Le moment de l'action était venu.

M. de Villeray prit André par la main, disant :

— Arrive... Je vais te faire conduire dans la mosquée... là, tu seras à l'abri.

Les larmes aux yeux, l'enfant murmura ;

— Pourquoi ne m'avoir pas laissé là-haut. Vous allez vous battre !

Mais le capitaine avait en vérité, pour le moment, bien autre chose à faire que de s'occuper des récriminations de son fils.

Il le confia à un homme du poste et ordonna d'une voix brève :

— Vite ! à la mosquée !... Recommande-le à l'officier, chef de poste... ; c'est mon fils.

En ce moment, Blaisot accourait, au trot allongé de son dromadaire.

Sans s'arrêter, il continua sa course criant à M. de Villeray :

— Mon capitaine, je vais en avant, histoire de voir de quoi il en retourne.

Il était déjà loin que l'officier sautait en selle et filait dans la direction du désert, à la tête de son peloton.

La compagnie de grenadiers sortait, elle aussi, d'El-Arich et, une fois dans la plaine, prenait ses dispositions de combat, pour être prête à soutenir les cavaliers au cas où leur reconnaissance tournerait mal.

Cependant M. de Villeray avait mis son cheval au galop et était arrivé à la hauteur de Blaisot.

Tous deux avaient le sabre en main et un vague sourire courait sous leur moustache, reflétant le contentement intérieur que leur causait l'imminence d'un coup de torchon.

S'ils se fussent retournés, ils eussent pu constater que les seize guides qui galopaient derrière eux avaient le visage éclairé d'un sourire identique.

Cependant leur course les avait séparés par trop du peloton de cavaliers et le capitaine comprit qu'il ne pouvait, sans imprudence, laisser ainsi sans direction ceux qu'il commandait.

— Va de l'avant ! commanda-t-il à Blaisot, nous te suivrons... et garde-toi d'engager le combat...

« Je veux des nouvelles. »

Il ralentit son allure, tandis que le guide, bien au contraire, pressait celle de Cadet-Roussel.

Blaisot, maintenant, allait comme le vent, enveloppé d'un épais nuage de poussière soulevé par les pieds larges de sa monture.

Penché en avant, cramponné d'une main au montant de la selle, le sabre pendant au poignet par la dragonne de cuir, il cherchait, l'autre main au-dessus des yeux, en guise de visière, à se rendre compte de ce qui l'attendait en avant.

Mais il lui était impossible de rien voir qu'une nuée poussiéreuse qui flottait à deux mètres du sol et s'avavançait vers lui avec une rapidité foudroyante, tel un nuage poussé par un vent de tempête.

Des cris soudain lui parvinrent.

Et il reconnut les cris que poussent, en chargeant l'ennemi, les mamelouks et les cavaliers du sultan.

Décidément, ce n'était pas à un simple raid de cavalerie qu'il assistait là et il se fortifia dans sa supposition première qu'on n'avait pas affaire à une avant-garde turque, s'avavançant vers El-Arich...

Il y avait une autre cause à cette charge effrénée...

Mais laquelle ?

Soudain, jusqu'à lui, arrivèrent ces mots, criés en français :

— Sauvez-la, monsieur Crosnier, sauvez-la, ma bête n'en peut plus...

C'était à cinquante mètres de Blaisot que ces mots venaient d'être criés d'une voix épuisée.

Le troupiér en ressentit un coup au cœur.

Monsieur Crosnier !

C'était le père de mam'zelle Gilberte, l'amie d'André !

Papa l'Hanneton ! comme on l'avait surnommé dans la brigade, à cause de sa manie de collectionner des insectes.

Alors, dressé sur sa selle pour tâcher de mieux distinguer, Blaisot hurla à pleins poumons.

— Hardi là ! Vive la France !

D'un clappement particulier de la langue, il accéléra encore l'allure de Cadet-Roussel qui s'élança fendant l'air de son thorax, bombé ainsi qu'une proue de navire.

Cependant les cris de guerre retentissaient maintenant avec une intensité nouvelle.

Les cavaliers du désert ne devaient pas être très éloignés de ceux auxquels ils donnaient la chasse.

Brusquement, Blaisot tira sur la rêne unique qui correspondait à un anneau de fer passé dans les narines de sa monture.

Celle-ci s'arrêta net et poussa une clameur stridente.

A deux pas de lui, deux autres quadrupèdes de la même famille était là.

L'un debout, l'autre agenouillé, son long cou sur le sable... la tête immobile, avec les paupières mi-closes et la langue pendante, blanche d'écume.

En selle, sur le dromadaire qui était resté debout, un homme se tenait...

Vêtu de coton blanc, avec une sorte de burnous comme en portent les indigènes, il avait, détail singulier et qui suffisait à lui donner une allure bien européenne, une paire d'énormes lunettes à armature d'argent, à califourchon sur un nez long et charnu.

Les joues s'encadraient de courts favoris grisonnants, et la bouche aux lèvres épaisses et colorées formait un o du plus joyeux aspect.

Sur le col que cerclait d'un triple tour une large cravate de mousseline, le menton retombait en double étage.

Le reste du corps était de petite taille et le ventre bedonnait.

Tel était le citoyen Agénor Crosnier, secrétaire particulier du

citoyen Berthollet, membre de l'Académie des sciences de Paris et nommé, par le premier consul, membre de l'Académie d'Égypte.

Pour le moment, le citoyen Agénor Crosnier paraissait fort em-  
pêtré dans les plis de son burnous et agitait, d'une main fébrile, un  
grand pistolet d'arçon dont il était armé.

A côté de lui, un grand diable, vêtu, lui aussi, de blanc, mais  
dont la face fortement bistrée paraissait plus foncée encore en raison  
de la blancheur de turban dont il était coiffé.

Celui-là était à pied, ayant sauté de la selle du dromadaire abattu.

Il tenait dans ses bras une jeune fille évanouie qu'il tendait à  
son compagnon.

— Prenez-la !... prenez-la vite... et fuyez !

— Mais vous, mon pauvre Isaac, balbutiait M. Crosnier.

— Ne vous inquiétez pas de moi. C'est à M<sup>lle</sup> Gilberte qu'il faut  
songer avant tout !

Blaisot alors déclara :

— Voilà qui est parlé, camarade, et t'as beau avoir le museau  
d'un mal blanchi, t'as le cœur d'un troupiier français !

Le guide venait de surgir tout à coup d'un nuage de poussière  
soulevé par les pieds de sa monture.

M. Crosnier poussa un cri de joie :

— Les Français ! clama-t-il. Les Français ! Nous sommes sauvés.

Blaisot rectifia :

— Les Français ! Hum ! Jusqu'à présent, je ne suis qu'un...  
mais enfin ! Y a des circonstances où un, ça vaut mieux que rien...

Il tira fortement sur la bride de Cadet-Roussel qui, bon gré, mal  
gré, dut s'agenouiller.

— Passez-moi la demoiselle, fit le troupiier... avec moi, j'en  
réponds... Mon dromadaire... c'est un oiseau.

« Quant à vous, le mal blanchi, vous monterez avec le citoyen  
Crosnier.

— C'est que ma bête est déjà bien fatiguée, balbutia le savant.  
Son compagnon protesta :

— Ne vous inquiétez pas de moi... Sauvez M<sup>lle</sup> Gilberte... je me tirerai bien d'affaire.

Mais alors, Blaisot poussa un juron :

— Tonnerre de sort !... non ! j'peux pas prendre votre fille avec moi ! faut que je pousse en avant pour savoir de quoi il en retourne

— Je vais vous le dire, moi ! s'écria M. Crosnier, pris de terreur à la pensée qu'il allait rester seul.

Blaisot haussa les épaules et ricana :

— Vous ! papa l'Hanneton... j'aurais pas confiance dans votre rapport. Le courage qui étincelle dans vos regards a dû vous faire voir double !...

« Tenez ! prenez votr' demoiselle et filez droit devant vous, dans la direction que voilà.

Il étendait le bras vers El-Arich...

— Quant au citoyen mulâtre, je lui offre une place sur Cadet-Roussel, à condition qu'il retourne en ma compagnie sur ses pas...

Quoiqu'il eût sa fille sur le devant de sa selle, le citoyen Crosnier demeurait immobile, comme si les quatres pieds de son dromadaire eussent été cloués au sable.

— Non... je ne peux pas... s'exclama-t-il avec désespoir... je ne peux pas vous abandonner, Isaac ! Le général Bonaparte vous a confié à moi, ainsi que votre frère...

« Votre frère est... Dieu seul sait où !...

« Qu'au moins je vous protège, vous, et que je vous empêche de courir de nouveaux dangers.

Et le mulâtre de répliquer :

— M<sup>lle</sup> Gilberte ! Sauvez M<sup>lle</sup> Gilberte !

Blaisot gronda :

— D'autant qu'en moi, jeune homme, j'ose le dire, sans me flatter, vous aurez un autre défenseur que le citoyen l'Hanneton.

— Et puis, ajouta le mulâtre... voilà un compagnon qui n'est pas à dédaigner non plus.

Il avait décroché de la selle du dromadaire étendu sur le sable,

un grand sabre de cavalerie, avec lequel il exécuta quelques moulinets savants.

— Voyons, monsieur Crosnier, déclara le guide, il faut vous décider. Voilà l'ennemi qui s'approche... chargez-vous avec nous... ou sauvez-vous votre fille?...

Sans attendre la réponse du savant, il appliqua sur la croupe de sa monture un énergique coup de matraque.

Le dromadaire poussa un cri assourdissant et, déployant ses longues jambes, fila à grande allure vers El-Arich...

— Maintenant, jeune homme... à nous ! déclara Blaisot.

Il laboura les flancs de Cadet-Roussel qui partit à un trot vertigineux...

— Qu'est-ce qu'il y a devant nous ? demanda le troupier, tout en assurant dans sa main la garde de son sabre.

— Des Turcs... un cent au moins.

— Comment ? des Turcs ! s'exclama Blaisot ! mais la garnison d'El-Arich les croit en Syrie !

— En Syrie ! l'armée entière du grand Vizir suit cette avant-garde !

— Diable !

Blaisot arrêta net Cadet-Roussel.

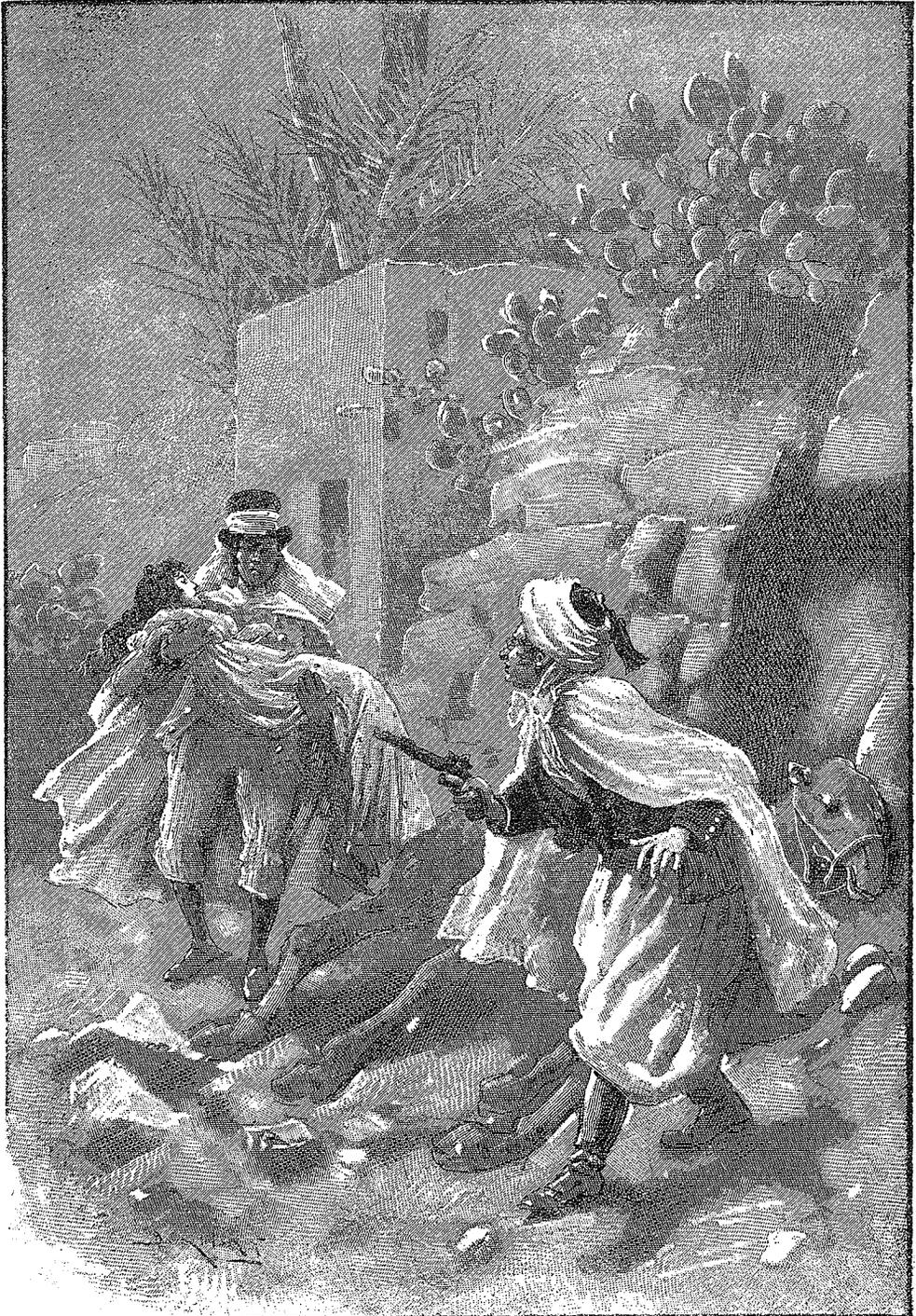
Un scrupule lui était venu soudainement. Envoyé en reconnaissance, devait-il sacrifier au désir lancinant qu'il avait de distribuer des coups de sabre la consigne qu'il avait reçue de rapporter des renseignements.

Quelques têtes de mamelouks défoncées en plus ou en moins valaient-elles qu'il courût le risque de laisser surprendre la garnison par des forces aussi importantes.

— Allons ! tonnerre ! grommela-t-il ; ce sera pour une autre fois.

Après avoir fait mentalement ces sages réflexions, Blaisot repoussa sa lame au fourreau et, faisant opérer une volte à son dromadaire, le lança dans la direction d'El-Arich.

— Que faites-vous donc ? demanda son compagnon stupéfait.



Il tenait dans ses bras une jeune fille évanouie (page 46).

— Mon devoir! grogna-t-il.

— Il est vrai, murmura le mulâtre, que tout à l'heure, nous aussi, nous fuyions.

Blaisot sursauta et tournant vers son compagnon, à califourchon derrière lui, son visage congestionné soudainement par la colère :

— Mon garçon, déclara-t-il, apprends, pour ta gouverne, qu'aux guides, on n'a pas coutume de fuir.

« Mais, envoyé en éclaireur, je dois, avant tout, rendre compte à mes chefs de ce que j'ai appris.

« Ça me ferait une belle jambe d'avoir distribué quelques coups de sabre pour voir ensuite les camarades hachés par l'ennemi. »

Il ajouta, goguenard :

— Maintenant, si ça vous embête de tourner le dos, je peux vous descendre...

L'autre répondit aussitôt :

— Là... Là... calmez-vous... citoyen guide... je n'avais pas l'intention de vous offenser... si je ne suis pas soldat... j'ai un père qui est général... et je respecte l'uniforme.

Blaisot ne put retenir un éclat de rire.

— Général! votre père!... vous avez un père qui est général? Et où ça donc?

— A Saint-Domingue. C'est le général Toussaint-Louverture.

Blaisot hocha la tête d'un air entendu et murmura, cessant de blaguer :

— Ah! vous m'en direz tant!

Il savait pour l'avoir lu, dans les gazettes que ce Toussaint-Louverture, ancien esclave affranchi, avait été pris pour chef suprême par les noirs des Antilles, lorsque ceux-ci, leurs chaînes brisées par la Révolution, s'étaient révoltés contre l'autorité des colons... et qu'ensuite ce même Toussaint-Louverture, chef des révoltés, avait été nommé, par les commissaires mêmes du gouvernement français, lieutenant au gouvernement de la colonie de Saint-Domingue et général en chef des forces coloniales.

Pendant un certain temps, les hauts faits de ce nègre, tout à la fois guerrier et pacificateur, avaient défrayé les gazettes européennes et sa réputation était grande.

On le savait cruel, féroce, mais intelligent, brave et doué de certaines notions de justice.

Seulement, on le soupçonnait depuis quelque temps de vouloir profiter de ce que l'attention de la France était exclusivement absorbée par les complications européennes, pour vouloir rompre avec la Métropole et conserver le pouvoir suprême.

Mais c'étaient là des considérations d'ordre spécial qui ne pouvaient avoir aucune influence sur un simple troupier, dont l'imagination avait rudement fermenté au récit d'aventures coloniales extraordinaires.

Aussi, notre Blaisot — fier quelque peu à la pensée qu'il portait en croupe le fils d'un homme aussi étonnant — lui dit-il d'une voix plus conciliante, pour reprendre la conversation :

— Alors, comme ça, vous n'êtes pas de ce pays-ci...

Le jeune Toussaint se mit à rire.

— Pas précisément, mon brave... comparée aux Antilles, l'Égypte est un faubourg de Paris.

Les sourcils de Blaisot se haussèrent.

— Et vous avez fait un aussi long voyage!... peut-on, sans indiscrétion, vous demander pourquoi?

Si Blaisot avait pu voir le visage de son compagnon, au moment où il lui posait cette question, assurément il eût été touché de l'expression douloureuse qu'il y eût lue instantanément.

— Ce n'est pas de mon plein gré, répondit le jeune homme, que je suis venu en France... mon frère et moi, nous y avons été emmenés par les ordres du Directoire, pour nos études.

Il ajouta d'une voix dans laquelle perçait un peu de rancune :

— Et surtout... pour servir d'otages.

— Ah! diable! à cause que votre père... il n'est donc pas général de la République?

L'autre répondit aussitôt avec un accent plein de fierté :

— Il est aussi bon républicain que bien d'autres, plus peut-être. — Mais il est noir, et c'est assez pour que la calomnie se soit attaquée à lui.

— Mais vous n'êtes pas malheureux avec nous?

— Certes non! — répondit le jeune Toussaint avec vivacité... le citoyen Crosnier qui nous a été donné comme précepteur est le meilleur des hommes, — et n'était que la patrie nous manque et aussi ceux que nous aimons, — nous serions parfaitement heureux.

— Et comme ça, vous avez un frère?

— J'ai... j'avais... car il a disparu, il y a quelques jours, et je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Mais c'était là un détail qui n'intéressait pas Blaisot.

Un nègre de plus ou de moins, même fils de général, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire?

D'ailleurs, pour l'instant, il avait d'autres choses en tête.

Cadet-Roussel avait ralenti son allure.

La pauvre bête, arrivée seulement de la veille, du Caire, après quinze jours de marche dans le désert, avait eu le droit de compter sur un repos bien gagné.

Au lieu de cela, il lui fallait piquer des charges à travers les sables.

En arrière, les Turcs avaient gagné du terrain et on distinguait la galopade de leurs chevaux que couvraient par instants leurs hurlements forcenés.

Et, en avant, rien ne faisait encore deviner les troupes françaises.

Sans doute, le capitaine avait-il été prévenu de ce qui se passait par le citoyen Crosnier.

Seulement Blaisot commençait à se demander s'il lui serait possible de regagner El-Arich, avant d'être rejoint par ceux qui le poursuivaient.

Certes, nous le répétons — il y avait quelque temps déjà que son sabre était au fourreau et il ne lui eût pas été désagréable d'en essayer le tranchant et la pointe sur quelques crânes de mécréants.

Mais six cents hommes, pour un homme, fût-il Guide de la République, c'était peut-être beaucoup.

Soudain, son compagnon s'écria :

— Des cavaliers sur notre droite.

Blaisot regarda et s'exclama aussitôt :

— Ce sont eux ! Enfin !...

Il fit obliquer sa monture vers le nuage de poussière et, accélérant l'allure de sa bête à coups de plat de sabre, arriva comme une trombe sur M. de Villeray qui galopait à vingt mètres en avant de ses hommes.

— Mon capitaine, cria-t-il.

— Je sais... M. Cronier m'a mis au courant..., mes dispositions sont prises... et nous allons leur jouer un tour de notre façon.

Les yeux de Blaisot se bridèrent vers les tempes tandis que sa moustache se hérissait de joie.

— Voilà qui va bien... déclara-t-il, alors, mon capitaine, on charge ?

— Non pas, il suffit de les attirer simplement de ce côté... pour les faire tomber dans mes grenadiers.

« Tu as compris : pas de corps à corps ; mais un contact suffisant pour simuler une fuite qui les entraîne vers nos baïonnettes.

Le capitaine avait remis son cheval au galop et Blaisot avait fait faire demi-tour à son dromadaire.

Derrière eux, à cinq pas, les guides, sur une seule ligne, venaient en fourrageurs.

En quelques instants, les hardis compagnons abordèrent les plus avancés des cavaliers turcs, qui, à la vue des uniformes, voulurent faire demi-tour.

Ce n'étaient pas là ceux qu'ils poursuivaient.

Malheureusement, derrière eux, une masse lancée à fond de train arrivait qui poussait les premiers.

Bon gré, mal gré, ceux-ci durent avancer.

— Ma foi! tant pis! cria Blaisot.

Et comme un superbe officier turc, tout étincelant de dorures, se trouvait à sa portée, il lui envoya un coup de sabre.

L'autre, atteint, en plein crâne, tomba à la renverse et sa monture s'enfuit, traînant son cavalier dont le pied était demeuré engagé dans l'étrier.

Pendant ce temps, le mulâtre jouait, lui aussi, du sabre avec une maestria qui arracha au capitaine ce cri :

— Bravo! Toussaint! Bravo!

Ce qui ne l'empêcha pas de crier, presque aussitôt :

— En retraite!

Il avait jugé que le combat avait été suffisant pour exciter l'ennemi, lui faire perdre la notion de la prudence et écarter de lui la crainte d'une embuscade.

Les cavaliers, docilement, avaient fait demi-tour, et fuyaient au petit galop vers l'endroit où se trouvait cachée la compagnie de grenadiers.

Seul Blaisot, qui n'obtenait de Cadet-Roussel qu'une obéissance relative, n'avait pas réussi à le faire évoluer au moment précis où les guides avaient fait demi-tour et il était demeuré au milieu des Turcs qui l'entraînaient dans leur charge.

Tout en galopant, il lui envoyaient des coups de cimeterre qui, jusqu'à présent n'avaient réussi qu'à entamer la housse de cuir épais dont étaient recouvert les flancs et la croupe du dromadaire.

Quant à Blaisot et au jeune Toussaint, ils allongeaient sans discontinuer le bras, l'un à droite, l'autre à gauche, et chaque fois, leur lame sortait rouge de la foule dans laquelle elle plongeait.

Soudain, au-dessus du tumulte épouvantable que faisaient, et les galopades des chevaux et le cliquetis des armes, une voix s'éleva, calme, tranquille, éclatante, comme un coup de trompette.

— Grenadiers! Feu!...

Une détonation formidable éclata; en un clin d'œil, les Turcs se trouvèrent enveloppés dans un nuage de fumée.

Presque aussitôt, ces mots :

— A la baïonnette !

Et les tambours de battre la charge, formidablement.

On eût dit que leurs peaux d'âne roulaient sous les pieds mêmes des Turcs.

Ceux-ci, effarés, s'agitèrent, durant un instant, dans une confusion inexprimable.

Leurs cris de colère, de douleur, d'effarement, remplirent l'espace.

Puis, soudain, faisant demi-tour, ils s'enfuirent, emportés dans un vent de folie.

Lorsque se furent dissipés les nuages de poussière et de fumée qui enveloppaient le champ de bataille, les grenadiers et les guides demeurèrent stupéfaits.

A leurs yeux venaient d'apparaître, entassés pêle-mêle sur le sable, des monceaux de cadavres turcs.

Les malheureux, fusillés à bout portant, avaient été pour ainsi dire fauchés par la mort.

Il pouvait y en avoir là deux ou trois cents.

Du haut de leur dromadaire, Blaisot et Isaac Toussaint regardaient d'un œil satisfait le champ de bataille.

— Eh bien ! jeune homme, finit par dire le guide en riant sous sa grosse moustache, qu'en pensez-vous ?

Le fils du général nègre répondit d'un ton singulier :

— Je pense que c'est la Providence qui vous a mené juste à point pour sauver M<sup>lle</sup> Crosnier.

« Sans vous, assurément, ces misérables la tuaient. »

Blaisot tourna vers le jeune homme un regard surpris et ses lèvres balbutièrent comme s'il allait parler.

Mais il se tut et se contenta d'accompagner sa pensée d'un hochement de tête.

— N'empêche, déclara-t-il, que, parmi ceux-là, il y en a quelques-uns qui nous appartiennent.

— C'est bien possible :

— Comment, bien possible! Ah çà! mon gaillard, vous distribuez des coups de sabre en rêvant?

« Ma foi, ce n'est pas pour vous faire des compliments... mais



Atteint en plein crâne, l'officier turc tomba de sa monture (P. 55.)

vous avez un coup de pointe, surtout, qui n'est pas celui d'un conscrit. »

Toussaint haussa les épaules et répondit :

— C'est pourtant la première fois que je me bats.

— Vous n'aimiez pas ça... ricana Blaisot.

— J'aime la science... Je veux devenir un savant, comme M. Crosnier, comme le citoyen Berthollet et les autres que le général Bonaparte a fait venir en Égypte.

S'animant, le jeune homme ajouta :

— La science... Il n'y a rien de plus beau...

Blaisot allongea les lèvres en forme de moue et répliqua d'un ton méprisant :

— Oui, je sais... examiner des petits cailloux avec une loupe, ou bien disséquer des insectes avec un bistouri, pour les piquer ensuite avec des épingles sur des cartons.

S'appuyant sur la garde de son sabre, le guide déclara, la voix complètement changée :

— Eh bien! moi, voilà qui me sert à la fois de bistouri et d'épingles; quant aux insectes... ce sont ces canailles de Turcs.

Et trouvant sa plaisanterie fort amusante, il la souligna d'un gros rire.

— Te voilà bien gai!... dit le capitaine qui survenait, radieux de la réussite absolue de sa stratégie.

Alors, avec un haussement d'épaules vers son compagnon, Blaisot répondit :

— C'est le citoyen nègre qui me dit des folichonneries.

M. de Villeray tendit la main au jeune homme.

— Je ne vous ai dit bonjour... tout à l'heure... citoyen Toussaint... vous m'excuserez... mais l'arrivée de ces canailles me préoccupait.

Puis, tout de suite :

— Vous regagnerez sans tarder El-Arich... votre présence va nous être utile.

Il tourna le dos pour s'occuper de ses hommes qui, l'arme au pied maintenant, attendaient ses ordres.

Blaisot, impressionné par la manière dont le capitaine venait de parler au jeune Toussaint, fit claquer sa langue et Cadet-Roussel partit au petit trot, dans la direction de la citadelle.

## CHAPITRE V

### Le parlementaire.

C'était une heure plus tard.

Dans la salle réservée à la réunion des officiers, le colonel Cazals, chef de la garnison, avait convoqué le capitaine de Villeray, le citoyen Crosnier, Isaac Toussaint et Blaisot.

Sauf ce dernier qui se tenait respectueusement debout, derrière son capitaine, toutes ces personnes étaient assises autour d'une table sur laquelle une carte se trouvait étalée.

— Cher monsieur Crosnier, commença le colonel en s'adressant au savant, voulez-vous, s'il vous plaît, me dire dans quelles circonstances vous avez été pris à partie par ces Turcs ?

« Je ne dois pas vous cacher que les circonstances me paraissent particulièrement graves et que les explications que j'attends de vous peuvent jeter la lumière sur ce que tout ceci a d'obscur... »

Le citoyen Crosnier essuya les verres de ses lunettes et préluda par une petite toux sèche au récit qu'il allait faire.

Il n'avait rien des qualités d'un orateur, ce modeste savant, et la perspective de parler devant un auditoire, si restreint fût-il, lui comprimait la gorge comme si une main d'acier l'eût enserrée subitement.

Néanmoins, remis tant bien que mal, il commença :

— Vous savez, mon cher colonel, que j'étais parti d'ici avec une

demi-douzaine de soldats comme escorte, pour m'en aller reconnaître des ruines intéressantes qui m'avaient été signalées sur le territoire de la Syrie... non loin de la frontière...

« D'abord, tout alla bien et nous campions dans le désert depuis une semaine environ, quand soudain, une nuit, notre sentinelle fut assassinée. »

— Ce fut cette même nuit que mon frère Placide fut enlevé, insinua le jeune Toussaint.

— Enlevé ! répéta le colonel. Placide Toussaint a disparu ! Diable ! voilà qui est grave ! que dira Bonaparte ?

Sur le front du citoyen Crosnier, perlaient de grosses gouttes de sueur.

— Ah ! colonel ! s'exclama-t-il, ne m'en parlez pas ! je n'ose penser au moment où je devrai me présenter devant lui sans le dépôt qui m'avait été confié.

Le colonel s'adressa au mulâtre qui, immobile, écoutait, et lui demanda :

— Citoyen Toussaint, vous n'avez aucune idée relativement au sort qui a été réservé à votre frère !...

— Mort ou prisonnier... mon colonel...

— Ce n'est point ce que je veux dire ; vous n'avez eu de lui aucune nouvelle.

— Si j'en avais eu, je les aurais communiquées aussitôt au citoyen Crosnier, car c'était mon devoir, répondit le jeune homme dont le visage exprimait un profond étonnement.

L'officier eut un mouvement d'épaules énigmatique, et se retournant vers le savant.

— Poursuivez, citoyen...

— Le reste est simple... Comme nous venions de lever le camp pour fuir au plus tôt ces ruines funestes, et au moment où nous allions nous mettre en route, une nuée de Turcs s'est précipitée sur nous, a tué notre escorte et nous a fait prisonniers.

— Des pillards du désert !

— Non pas... des soldats qui appartenaient — je l'ai su depuis — à l'avant-garde du grand vizir !

— Mais alors, dans quel but cet enlèvement ?

— Pour avoir des otages. Les rapports faits au grand vizir m'avaient représenté comme un personnage important... et avaient donné Isaac comme un fils de général, — ce qui est vrai, — mais à nos réponses, on a bien vu que nous n'offrions pas grand intérêt et on nous a gardés pour nous échanger contre des prisonniers, à la première occasion.

— Seulement, ajouta Isaac Toussaint, la nuit passée, ayant trouvé une occasion de fuir, nous l'avons saisie... et voilà...

Le colonel était perplexe ; il murmura, après réflexion :

— Alors, suivant vous, l'armée du grand vizir serait prête à envahir l'Égypte ?

— J'en suis certain.

Le colonel regarda M. de Villeray.

Mais celui-ci riposta aussitôt :

— Cela n'a pas grand intérêt, puisqu'il y a suspension d'armes, à ce que m'a apporté Blaisot.

Comme il achevait ces mots, voilà qu'au dehors, soudain, des coups de trompette éclatèrent, étranges, avec une sonorité sauvage.

Tous ceux qui se trouvaient là, réunis, levèrent la tête, se regardant les uns les autres.

Un officier entra qui, s'adressant à Cazals.

— Mon colonel, il vient d'arriver à la poterne un officier ture qui se dit envoyé par sir John Douglas, commandant une partie des troupes du grand vizir, pour le compte de Sa Majesté le roi d'Angleterre...

— Et que veut-il, cet envoyé ? demanda Cazals sans pouvoir dissimuler un vif étonnement.

— Remettre au commandant du fort d'El-Arich un message écrit.

— Amenez-le.

Les personnes qui se trouvaient là, à l'exception de M. de Villeray, firent mine de se retirer.

Le colonel les retint.

— Non, monsieur Crosnier, demeurez, car, dans le cas où ce message serait écrit en turc, j'aurais recours à vos lumières ; et je demande au citoyen Toussaint de vouloir bien rester aussi, pour le cas où cet officier britannique m'aurait écrit en anglais.

Puis à Blaisot :

— Quant à toi, mon garçon, passe dans la pièce voisine et ne t'éloigne pas ; j'aurais sans doute besoin de toi.

Comme le guide sortait, il se croisa sur le seuil de la porte avec l'envoyé du major Douglas.

— Ma parole, bougonna-t-il entre ses dents, si celui-là est un bachi-bouzouck... je veux être empalé tout vif !

C'est qu'au milieu des voiles blancs qui, partant de son turban, s'enroulaient autour de son cou, le visage de son nouveau venu apparaissait non bistré, ainsi que celui des naturels du pays, mais blanc et rosé comme ceux des individus de race anglo-saxonne.

Les yeux, petits et faux, étaient bleus surmontés de deux sourcils roux dont les poils se hérissaient ; les lèvres étaient colorées, minces, mauvaises, soulignant de singulière façon l'expression du regard.

De petite taille, il portait avec une raideur empruntée le costume oriental...

Arrêté sur le seuil de la pièce, il s'avança sur un signe du colonel Cazals.

— On m'avait annoncé l'arrivée d'un officier turc, dit celui-ci narquoisement ; on a dû se tromper, n'est-il pas vrai, monsieur ?

Son œil perspicace avait, du premier coup, surpris le caractère européen de ce visage blanc et rose et de cet œil bleu.

Ces paroles, aussitôt traduites en anglais par Isaac Toussaint, laissèrent impassible l'envoyé de sir John Douglas.

Il eut une inclinaison raide de la tête et dit en français, mais avec un accent britannique très prononcé :

— Sir Morier, secrétaire de Son Excellence l'ambassadeur de Sa Majesté le roi Georges d'Angleterre auprès de Sa Hautesse le Sultan.

Il avait décliné ses noms et qualités avec une morgue insolente qui fit froncer les sourcils aux deux officiers français.

— Que voulez-vous? demanda brusquement le colonel Cazals.

— Remettre au commandant du fort d'El-Arich ce message de la part de sir John Douglas.

Des plis de son burnous, il avait tiré un papier qu'il tendit au colonel.

Celui-ci, l'ayant ouvert brusquement, en parcourant le contenu d'un regard rapide...

Puis il releva la tête, attacha sur sir Morier des yeux luisants de colère sous les sourcils qui trahissaient la surprise.

— Ah ça! dit-il très nettement, ce John Douglas se fiche de moi!

— Colonel! s'exclama l'Anglais, saisi et indigné d'un langage aussi peu parlementaire...

— Oui, monsieur! j'ai dit « se fiche de moi », et je maintiens l'expression; car je ne puis admettre que ce soit sérieusement que John Douglas me fasse sommation de me rendre prisonnier avec la garnison d'El-Arich...

M. de Villeray s'exclama :

— Comment! il ose...?

— Oui, mon cher capitaine : ces Anglais ont toutes les audaces.

Et s'adressant à l'émissaire du major, le colonel ajouta ;

— Si pareille sommation m'était adressée par un officier du grand vizir, je pourrais y trouver quelque excuse, la mettant sur le compte de son ignorance des droits de la guerre.

« Mais un Européen, un soldat doit savoir qu'il n'est pas dans les coutumes de sommer de se rendre une place qui a toutes ses

communications libres et qui se trouve abondamment pourvue de provisions et de munitions... »

Morier inclina la tête et laissa tomber de ses lèvres fines, méchamment plissées, ces mots ironiques ;

— Vous oubliez, colonel, que nous ne sommes pas en Europe, mais en Égypte, c'est-à-dire dans un pays que les armes françaises n'ont que très imparfaitement conquis à la civilisation... En Orient, sans doute, les lois de la guerre ne sont-elles pas les mêmes qu'en Europe. Le grand vizir, en tout cas, n'en reconnaît qu'une, celle de sa force...

— Misérable !

— Et sir John Douglas, qui commande l'avant-garde de Sa Hautesse, a dû s'incliner devant les ordres qu'il a reçus d'elle.

— Hypocrisie bien anglaise !

Morier demeura impassible ; il se borna à dire :

— Je vous rappellerai, colonel, que je suis ici en qualité de parlementaire et que ces insultes sont des...

Il allait prononcer le mot « lâchetés ».

Le capitaine de Villeray s'avança vers lui et, le regardant droit dans les yeux :

— Un mot de plus, monsieur, et c'est moi qui vous répondrai.

L'Anglais recula d'un pas, blême soudain et tremblant.

Le colonel apaisa d'un geste M. de Villeray.

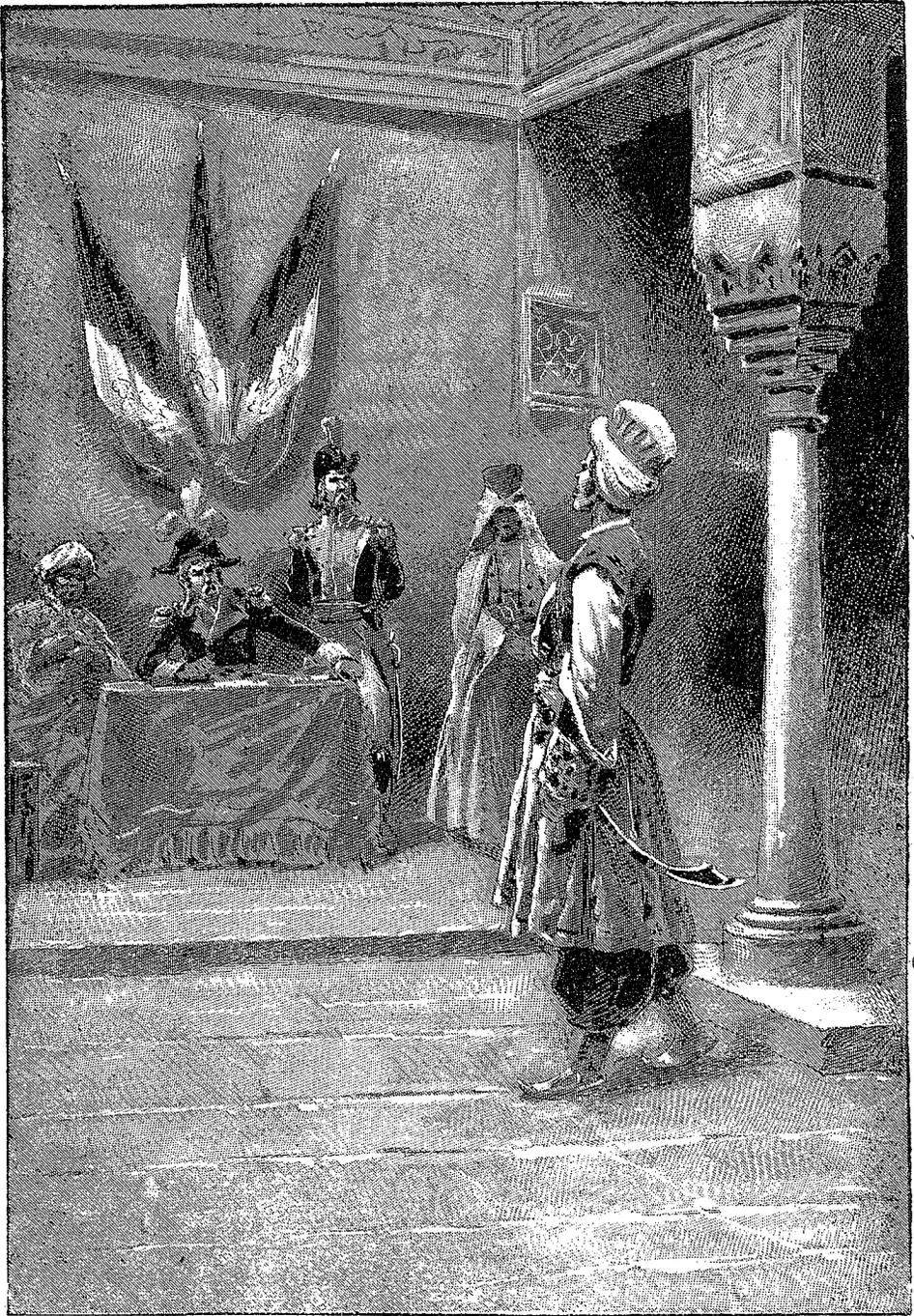
— Paix là, mon cher ami, dit-il, avec calme ; laissons à ces gens la responsabilité tout entière de leur infâme conduite.

Puis, à Morier :

— Monsieur, déclara-t-il, en tenant pour bonne la seule loi que reconnaisse le grand vizir, vous me permettrez cependant d'espérer qu'il ne poussera pas la lâcheté jusqu'à déshonorer son maître, j'entends celui qui règne à Constantinople, le sultan.

Et comme l'autre paraissait surpris, le colonel ajouta :

— J'ai appris, ce matin même, par un courrier arrivé du Caire,



Le nouveau venu portait avec une raideur empruntée le costume oriental (p. 62).

que des négociations sont entamées pour la paix entre le général Kléber et sir Sidney Smith.

L'Anglais se mordit les lèvres.

— Dans ces conditions, sir John Douglas reconnaîtra sans doute qu'il serait incorrect à lui de poursuivre les hostilités.

— Sir John, détaché à l'armée turque, ne connaît que les ordres du grand vizir...

— A cela je répondrai qu'à l'heure présente, le général Desaix et sir Sidney lui-même doivent conférer avec les plénipotentiaires du sultan; oseriez-vous affirmer sur l'honneur que John Douglas ne soit pas au courant de ces circonstances?

Après une hésitation, Morier répondit :

— Ma présence ici est la mission dont je suis chargé suffisent à vous répondre.

— En ce cas, fit le colonel, hâtez-vous de retourner auprès de votre chef; faites-lui part de cette nouvelle qui, j'en suis certain, modifiera ses intentions..

Il ajouta très crânement :

— Au cas où il persévérerait dans ses intentions, déclarez-lui de ma part que la garnison d'El-Arich lui apprendrait comment se conduisent de braves gens lorsqu'ils sont chargés de défendre une place...

L'Anglais voulait protester contre cette déclaration; mais Cazals ne lui en laissa pas le temps et s'adressant à Villeray :

— Mon cher capitaine, dit-il, voulez-vous vous donner la peine de reconduire vous-même monsieur aux avant-postes?

Et il pivota ses talons, tournant le dos à Morier qui, blême et confus, dut sortir, accompagné de Villeray.

## CHAPITRE VI

### Le fils de Toussaint-Louverture.

Depuis huit jours, El-Arich était bloqué.

Les forces du grand vizir cernaient la place, ne lui laissant aucune communication avec l'extérieur : elles arrêtaient les convois de vivres frais que les indigènes amenaient deux fois par semaine et grâce auxquels la garnison, depuis plusieurs mois, avait subsisté dans des conditions à peu près supportables.

En dépit de la déclaration très nette faite à sir Morier par le colonel Cazals, les soldats tiraient leur nourriture en tant que viande, légumes, fruits, des villages voisins.

En cas d'événements graves et que l'on n'avait malheureusement pas prévus, il y avait dans les magasins du fort une très maigre provision de pain et de viande de conserve.

Mais ces approvisionnements dataient de l'époque où Bonaparte avait fait l'expédition de Syrie, et une certaine quantité s'en trouvait avariée.

Force avait été, cependant, depuis une semaine, d'y avoir recours.

Et les soldats, qui jusqu'alors avaient vécu dans une abondance relative, commençaient à donner des signes d'impatience pour cette nourriture de mauvaise qualité et déjà rationnée.

Vainement le capitaine de Villeray avait-il voulu percer la cein-

ture de fer qui enserrait la place pour aller razzier les villages les plus proches.

Les coups d'audace les plus extraordinaires avaient été tentés sans aboutir à autre chose qu'à des preuves d'héroïsme auxquelles les Turcs eux-mêmes avaient rendu hommage par l'entremise d'un parlementaire chargé de sommer une fois encore la place de se rendre.

Ce parlementaire avait eu la même réception que sir Morier, à cette différence près que le colonel Cazals n'avait même pas discuté avec lui.

L'ayant entendu, il s'était contenté de dire qu'il était inutile que le grand vizir renouvelât une semblable démarche, ajoutant que le prochain parlementaire serait pendu sur les remparts, bien en vue des ouvrages turcs.

C'est au moment où l'officier revenant d'El-Arich rapportait cette réponse à sir Douglas que nous faisons connaissance avec celui-ci.

C'était un homme de haute taille, aux épaules larges avec un cou de taureau que surmontait une tête carrée, empourprée de cheveux d'un rouge ardent ; le masque était coloré, encadré dans des favoris de même couleur que les cheveux : le regard, qui jaillissait, aigu, cruel, de prunelles bleues, s'enfonçait comme des pointes dans les yeux de son interlocuteur.

Celui-ci était un jeune homme d'une vingtaine d'années, au teint bistré, aux yeux noirs comme du jais, aux lèvres colorées et fines, avec un air de gravité singulier dans l'ensemble de la physionomie.

Il portait le costume turc.

Quant il eut fini d'adresser son rapport à sir Douglas, celui-ci lui dit :

— S'il t'avait pendu cependant.

— Le sacrifice de ma vie est fait, répondit l'autre avec sérénité, et je serais mort sans autre regret que de n'avoir pu servir la cause du Prophète plus efficacement.

Il ajouta, perdant tout à coup son impassibilité :

— Je te jure, Douglas, que si je ne me fusse présenté en ton nom, je poignardais ce chien d'infidèle!...

Douglas tressaillit et, fixant sur son interlocuteur son regard dur et pénétrant :

— Si tu avais fait cela et que tu fusses sorti vivant d'El-Arich, je t'aurais fait mourir sous le bâton, Soleyman...

« On ne badine pas avec l'honneur de l'Angleterre. »

Dans la prunelle noire du Syrien passa un éclair aussitôt éteint sous un brusque abaissement de paupières.

Douglas poursuivit, paraissant se parler à lui-même :

— En tout cas, c'est plus haut qu'il faudrait frapper... Quand on veut tuer un monstre, c'est à la tête qu'on le vise.

« Une patte de coupée, il en repousse deux ! »

Le regard de Soleyman s'attacha sur celui de son interlocuteur, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de sa conscience et surprendre le secret de la pensée qui lui avait dicté ces paroles.

L'Anglais ajouta :

— Nous reparlerons de tout cela... va !

Soleyman s'inclina et sortit sans proférer une parole

Demeuré seul, sir Douglas passa dans une pièce voisine.

Le quartier général — dont il faisait partie — était alors installé dans la maison même, au sommet de laquelle nous avons vu, au commencement de ce récit, le capitaine de Villeray et son fils monter pour examiner les environs d'El-Arich. Peu à peu, les postes français avaient dû se replier devant la masse, chaque jour augmentante, des troupes turques qui avaient fini par occuper tout le village... enserrant la garnison dans les remparts de la citadelle.

— Morier, dit Douglas, vous avez entendu ?

— Oui, sir, et la réponse de cette brute de Français ne me surprend pas.

Douglas eut un mouvement de colère.

— Allons-nous donc moisir devant ces murailles ? Car, tenter l'assaut ! il n'y faut pas songer. Nous perdrons des milliers d'hommes sans pouvoir triompher de ces maudits remparts...

En aparté, avec un accent de reproche :

— Pourquoi a-t-on manqué le coup de Messadieh ? L'enfant du capitaine de Villeray nous eût été un ôtage précieux.

— Ceci n'est pas de ma faute, sir ; celui qui s'était chargé du coup ne l'a exécuté qu'en partie ; il a dû aller chercher du renfort... et ce renfort est arrivé trop tard...

— C'est jouer de malheur.

— Si on veut... car pour moi qui connais bien ces Français, je ne sais si même l'amour paternel aurait pu pousser le capitaine à transiger avec ses devoirs. Je dirai même que j'en doute.

Sir Douglas eut un mauvais ricanement.

— Eh ! eh ! vous êtes bien affirmatif ! déclara-t-il ; quant à moi, je ne suis pas père ; alors il m'est assez difficile de savoir ce que j'éprouverais si je savais mon fils, un enfant bien-aimé, aux mains des Turcs, mais j'imagine que j'aimerais mieux le savoir mort.

— Et moi aussi, ajouta Morier... mais avec ces Français...

Il y eut un silence, au bout duquel Douglas dit d'un ton rageur ;

— Alors, c'est une affaire manquée, car, s'il nous faut prendre ces gens-là par la famine, nous ne pourrons plus nier que nous ayons reçu notification de l'armistice et nous serons obligés de lever le siège, sans avoir El-Arich.

Morier, après avoir réfléchi durant quelques secondes, demanda d'un air bizarre :

— Sir Douglas veut-il me permettre de lui présenter quelqu'un dont le conseil, en cette occurrence, peut ne pas être à dédaigner.

Le major haussa les épaules et répondit crûment :

— Êtes-vous fou, Morier ? De semblables questions ont-elles

même besoin d'être posées? Dieu ou diable, ce quelqu'un sera le bienvenu.

On eût dit que l'autre avait pressenti la réponse, car il s'était levé aussitôt et s'était dirigé vers une tenture qui masquait une porte communiquant sans doute avec une maison voisine.

Ayant soulevé cette tenture, il ouvrit la porte et appela :

— Placide... citoyen Placide.

Étonné, sir John regardait, se demandant qui allait apparaître, répondant à ce nom français, peu banal...

Celui-là était d'une taille athlétique, dépassant de plusieurs pouces la tête de sir Douglas, qui avait la prétention d'être un des plus beaux hommes de l'armée anglaise...

Dans les voiles blancs qui tombaient du turban, le masque était noir, noir comme de l'ébène, avec un nez écrasé, aux narines ouvertes, palpitantes, ce qui lui donnait une vague ressemblance avec un mufle de bête.

Ses yeux brillaient comme de l'émail, avec un regard sournois et féroce tout à la fois. La bouche était largement fendue, ourlée de lèvres épaisses, sanglantes.

— Sir Douglas, fit Morier en désignant ce personnage, permettez-moi de vous présenter le citoyen Placide Toussaint, fils aîné du général Toussaint-Louverture, qui commande à Saint-Domingue.

L'Anglais avait froncé légèrement les sourcils, et toisant le nègre des pieds à la tête, il murmura :

— Votre père est un ennemi des Anglais qu'il n'a pas peu contribué à chasser de Saint-Domingue, citoyen.

« Mais c'est un brave soldat, que j'estime et que j'admire.

« Voici ma main. »

Un éclair de fierté avait brillé dans les yeux sombres de Placide.

Il serra avec énergie la main que lui tendait Douglas et répondit :

— Excellence, voici plusieurs années que je n'ai vu mon père; je ne puis donc me porter garant de ses sentiments actuels.

« Mais je ne peux vous déclarer que, si les bruits qui circulent

dans l'armée française méritent confirmation, l'instant ne saurait tarder où le général Toussaint Louverture fera des propositions d'entente au roi d'Angleterre. »

Sir Douglas haussa les sourcils :

— En vérité... et quels sont ces bruits dont vous parlez ?

— Ils sont, pour l'instant, trop légers pour mériter d'être rapportés, mais j'écoute et je retiens.

« En ce qui me concerne et pour vous mettre à votre aise, Excellence, je hais les Français et n'ai qu'un rêve : les voir chassés à tout jamais de ma patrie... »

Puis, après un moment de silence, il ajouta :

— Donc, si jamais mon père venait à mourir, après avoir fondé là-bas une dynastie militaire... »

— Ah ! ah ! comme vous y allez !...

— Tout est possible au général Toussaint, déclara le noir avec orgueil ; donc, si jamais le vœu des populations de Saint-Domingue venait à m'appeler pour remplacer mon père, vous pouvez être dès à présent assuré que le général Placide Toussaint serait un allié fidèle du roi George.

Sir John Douglas n'en revenait pas.

— Cependant, objecta-t-il, vous avez été élevé en France, par des Français...

— C'est précisément pour cela que je les hais, articula nettement Placide ; entre la race blanche et la race noire, il y a un monde...

Morier ajouta d'une voix qui sifflait ironiquement :

— Et ce monde, sir John, est représenté par une jeune fille frêle et délicate.

L'Anglais sursauta.

— Une jeune fille !... Quelle histoire me contez-vous là ?

Placide Toussaint gronda, lançant un regard furieux à l'Anglais...

— De quoi vous mêlez-vous ?

Mais Morier poursuivait, s'adressant à sir Douglas :

— En deux mots, voici la chose... le citoyen Crosnier, auquel le gouvernement de la République a confié l'éducation des deux fils du général Toussaint, a une fille...

— Citoyen..., fit Placide, menaçant.

— Et cette fille, fort jolie, ma foi..., a eu le don d'exciter l'admiration des deux élèves de son père...

« Seulement, le hasard — un hasard malheureux — a voulu que la citoyenne Gilberte Crosnier préférât les hommages de Isaac Toussaint..., en sorte que ce pauvre Placide... »

Celui-ci saisit le poignet de Morier, grondant :

— Mais taisez-vous donc... Ce ne sont pas vos affaires.

— Pardon ! Ce sont mes affaires... ou du moins, celles de sir Douglas ; car, avant d'accepter le concours d'un espion et d'un traître, il importe de connaître les raisons qui le font agir.

Morier avait parlé avec fermeté.

Des yeux noirs de Placide, un double éclair avait jailli et ses dents blanches avaient si fortement mordu ses lèvres pourpres qu'une gouttelette de sang était apparue.

Mais, très maître de lui, il dompta la colère qui, au langage de Morier, s'était emparée de lui, et ce fut avec un calme apparent que, tourné vers sir Douglas, il lui parla...

— Cet homme, déclara-t-il d'une voix nette et tranchante, cet homme a menti en parlant de moi comme d'un traître ou d'un espion... je ne suis pas Français et je n'ai aux Français aucune obligation.

« Je suis leur prisonnier... depuis que j'ai l'âge de comprendre le prix de la liberté et les douceurs d'une patrie... je suis éloigné de ma famille, de mon pays... et je suis en esclavage... oui, en esclavage, car je ne puis donner un autre nom à la situation dans laquelle on me retient. »

Il ajouta farouche :

— Donc, en faisant tous mes efforts pour nuire aux soldats de

Bonaparte, j'estime ne faire que mon devoir et ma conscience est en repos.

Sir Douglas avait écouté le jeune homme sans l'interrompre.

Quand il eut fini, il releva la tête dans un geste approbatif, et dit :

— Ces sentiments vous honorent, sir Toussaint; ce sont ceux d'un homme libre et ils sont dignes du grand général dont vous êtes le fils.

Un sourire — presque aussitôt évanoui — dérida un moment le masque tragique de Placide Toussaint.

Cette approbation du major anglais et les formes dans lesquelles elle était exprimée avaient flatté sa vanité.

— Donc, poursuivit Douglas, nous sommes alliés; je retiens la promesse que vous avez bien voulu me faire tout à l'heure, pour l'avenir.

« Mais il s'agit du présent. »

Placide branla la tête.

— Votre Honneur veut parler d'El-Arich? Eh bien! je crois qu'il y a un autre moyen de s'emparer de la citadelle que de réduire la garnison par la famine... un autre moyen encore que l'assaut, rendu impossible par la hauteur des murailles et leur épaisseur.

— Ce moyen? interrogea Douglas.

— C'est la corruption.

Et comme l'Anglais haussait les sourcils interrogativement, le noir, penché vers lui, expliqua d'une voix tremblante :

— Oui... la corruption... car il ne faut pas croire que, sous ces uniformes français, les cœurs battent à l'unisson pour la France.

« Il y a beaucoup d'étrangers dans la demi-brigade du colonel Cazals et je demande un peu à Votre Honneur en quoi le drapeau de la France peut intéresser des Italiens ou des Hollandais... ou même des Allemands.

« Notez que, déjà, avant mon départ, il y avait des murmures, même parmi les Français, à cause du retard apporté dans le paiement de la solde. »

Il ajouta avec un mauvais sourire :

— Enfin, la perspective de mourir de faim est une perspective peu propre à développer le courage et j'ai idée que la garnison ne doit pas se trouver précisément fort satisfaite des approvisionnements auxquels elle en est réduite.

Ayant dit, il se tut et attendit l'effet qu'avait produit sur son interlocuteur le petit discours qu'il venait de prononcer.

Sir Douglas, après avoir réfléchi durant un moment, murmura :

— Assurément, dans tout ce que vous avez dit, il y a des ferments de démoralisation, mais ils mettront du temps à produire l'explosion nécessaire pour forcer le commandant à capituler.

« Il faudrait que quelqu'un travaillât les troupes dans ce sens. »

— Ce quelqu'un sera moi, si vous voulez bien.

Sir Douglas sursauta.

— Vous! mais vous ne songez pas à retourner auprès du citoyen Crosnier! il doit vous croire mort.

— Il n'en aura que plus de joie de me voir vivant; trop heureux de ce retour il n'en soupçonnera pas le motif.

Il ajouta avec importance :

— Que Votre Honneur n'oublie pas qui je suis...

« Le fils du général Toussaint n'est pas un simple prisonnier dont la perte est un débarras.

« Ma vie sert de garantie au gouvernement de la République, pour la fidélité de mon père.

« Donc le citoyen Crosnier doit se demander si jamais il osera reparaitre devant le général Bonaparte. »

Sir Douglas s'inclina :

— Je suis tout disposé à vous croire, sir Toussaint, ce que je vous en disais, c'était uniquement par intérêt pour vous... je craignais que des soupçons venant à naître dans l'esprit des Français, ils ne vous passassent par les armes.

Placide eut un haussement d'épaules.

— Ne craignez rien pour moi... déclara-t-il.

— Soit donc... votre enthousiasme me gagne... mais pour vous... que demandez-vous, en échange du service important que vous nous avez rendu ?

Un éclair farouche brilla dans les prunelles sombres du noir.

— Et ma haine satisfaite... la tenez-vous pour rien ?

— Certes... mais le roi George ne peut continuer de recevoir des services sans les payer...

Alors, après avoir réfléchi, Placide déclara :

— Je voudrais, en cas de réussite, un grade dans l'armée britannique.

— Rien de mieux... les épaulettes de capitaine vous suffisent-elles ?

— Je vous remercie ; mais ce n'est pas tout, je voudrais prendre passage à bord d'un de vos bateaux pour être transporté auprès de mon père.

— C'est encore possible... est-ce tout ?

Les lèvres de Placide tremblèrent, et enfin, à voix basse, il murmura :

— Non... je veux l'engagement que la garnison entière sera passée au fil de l'épée.

— C'est assez difficile, si elle capitule.

— Mais en admettant que je trouve moyen de vous faire pénétrer par surprise dans la citadelle ?

— Oh ! alors... la coutume des Turcs est de tuer tout ce qu'ils rencontrent...

Morier insista.

— Vous entendez... tout... les femmes comme les hommes...

Placide Toussaint tressaillit, parut hésiter, puis, tout à coup :

— Non pas... je veux une vie sauve... une seule... mais je la veux... c'est encore une des conditions auxquelles je m'engage à faire le possible pour vous livrer El-Arich.

Le major Douglas eut un haussement d'épaules qui disait son indifférence à ce sujet, et répondit :

— Soit!... mais cela ne dépend pas de moi... C'est à vous qu'il appartiendra, au moment de l'assaut, de protéger la personne que vous voulez sauver.

Il ajouta, avec une moue dubitative :

— Mais... vous savez... les Turcs... quand ils ont reniflé l'odeur de la poudre et du sang...

— J'en fais mon affaire, déclara Placide.

— A votre guise...

Ce fut sur ces mots que se termina l'entretien.

Au fond, sir Douglas n'avait qu'une médiocre confiance dans la coopération du noir, et tout en rendant hommage à son ingéniosité, il ne pouvait croire que la garnison d'El-Arich consentirait à trahir le drapeau qui flottait sur la citadelle.

Le soir du même jour, comme le capitaine de Villeray faisait sa ronde sur les remparts, ainsi qu'il en avait coutume, un peu avant l'extinction des feux, il lui sembla entendre des gémissements qui partaient du fossé, non loin de la grande poterne commandant le pont-levis.

Penché par-dessus les pierres énormes, il regarda et crut voir, au milieu de l'obscurité, une silhouette humaine qui se mouvait péniblement sur le sol.

— Qui va là? cria-t-il.

Une voix faible monta jusqu'à lui.

— Ami!... Placide Toussaint... Au secours!...

— Placide Toussaint!... s'exclama le capitaine, stupéfait... Ah bien! en voilà bien d'une autre...

Et il cria :

— Un moment... on vient.

Rentrant précipitamment, il prit dans le poste deux soldats de garde, s'arma d'un falot et descendit la rampe qui conduisait au bord des fossés.

Là, il fit abaisser le pont-levis et suivi de ses deux voltigeurs.

le fusil chargé et la baïonnette au canon en cas de surprise, il se dirigea vers la poterne.

— Placide Toussaint ! s'exclama-t-il en reconnaissant effectivement, à la lueur de son falot, l'élève du citoyen Crosnier.

Étendu sur le sol, ses vêtements étaient fangeux et couverts de sang... probablement du sang qui coulait d'une blessure apparente sur le crâne.

Le malheureux tendit un bras défaillant vers le capitaine, ayant à peine la force de balbutier :

— Capitaine... capitaine... sauvé!...

Sa tête se renversa, ses paupières se fermèrent et il demeura immobile, comme s'il eût perdu connaissance.

— Pauvre diable ! fit M. de Villeray.

On plaça le jeune homme inanimé sur les fusils croisés, formant civière, et on rentra dans la citadelle où la nouvelle du retour inespéré de Placide se répandit comme une trainée de poudre...

On juge de la stupéfaction du citoyen Crosnier et aussi de sa joie.

Non pas que le fils aîné de Toussaint-Louverture fût particulièrement sympathique au savant... ; s'il avait été franc, il aurait au contraire avoué que le caractère violent et sournois du noir ne lui plaisait aucunement.

Mais, avant la question de sympathie, il y avait la responsabilité qu'il assumait en sa qualité de gouverneur des fils d'un homme que la République avait d'impérieuses raisons de ménager.

Et le pauvre citoyen Crosnier se demandait, depuis la disparition de son élève, comment il s'y prendrait pour annoncer cette nouvelle au général Bonaparte.

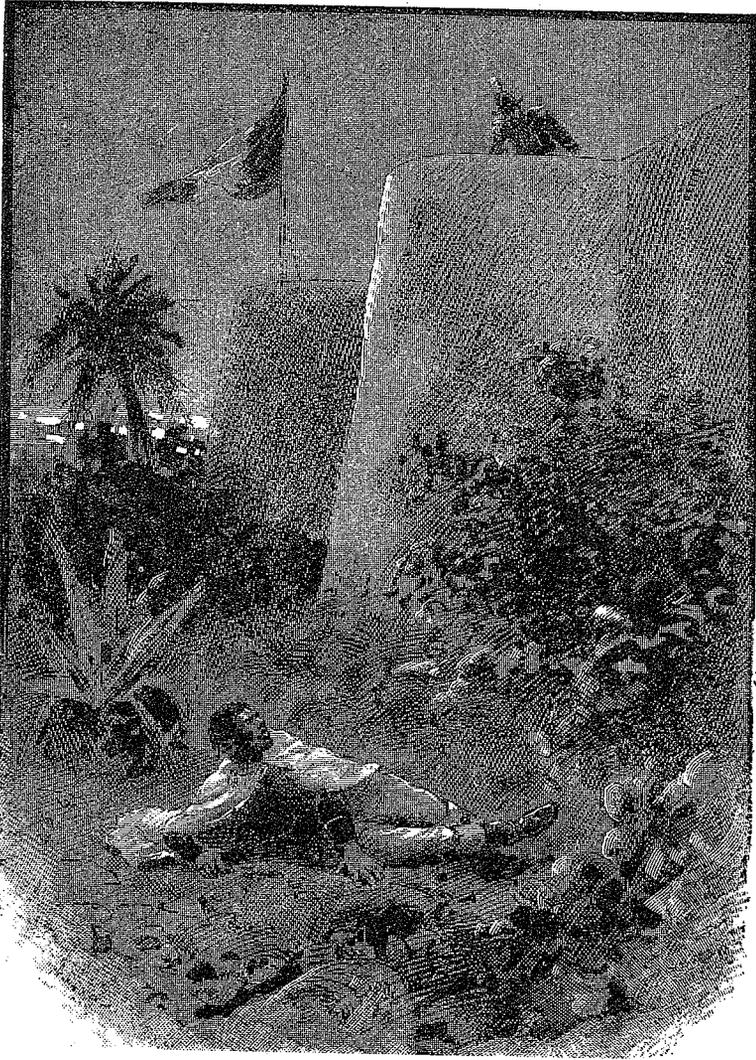
Grâce à ce retour miraculeux, c'en était fait des appréhensions et le bon savant s'abandonnait à une joie délirante au chevet du jeune homme.

Isaac aussi était accouru voir son frère.

Mais il semblait que, chez lui, cette sorte de résurrection pro-

voquât une joie beaucoup plus tempérée que celle de son précepteur.

Il ne devait pas y avoir entre les deux jeunes gens de nombreux



Une silhouette humaine se mouvait péniblement sur le sol. (P. 79.)

points d'affinité; nés de deux mères différentes, ainsi que l'attestaient et leurs traits et la couleur de leur peau, ils avaient un caractère et un tempérament aussi dissemblables qu'il eût été possible de les imaginer.

Mais à ces causes de divergences provenant d'atavisme, s'en

ajoutait une bien plus grave, celle-là, puisqu'elle suffisait à créer la haine entre deux hommes de même race et de même famille

Ah! Morier avait dit vrai à sir John Douglas; Placide et Isaac avaient conçu pour la fille de Crosnier, pour la jolie Gilberte, une affection également sincère, également profonde... mais inégalement récompensée...

Gilberte avait accepté avec un certain plaisir les marques de prévenances que lui prodiguait le cadet.

Quant à l'autre, elle ne lui avait opposé que de l'indifférence.

De là, entre les deux frères, haine en ce qui concernait Placide, méfiance en ce qui concernait Isaac.

Ce dernier connaissait son frère, le savait capable des pires choses et craignait tout de sa jalousie.

Non pour lui! Il était d'âge et de force à se défendre!

Mais pour Gilberte.

Bien que Placide n'eût osé auprès de la jeune fille aucune démarche, ni même aucune parole qui trahit ses sentiments, cependant, le connaissant comme il le connaissait, Isaac savait que son frère était homme à ne reculer devant aucun moyen pour faire triompher sa cause...

Aussi n'avait-il éprouvé qu'un chagrin très relatif de la disparition de son frère et avait-il, au contraire, senti sa poitrine délivrée d'une oppression de malaise et d'inquiétude...

Cependant, comme il avait un bon naturel, son premier mouvement fut de s'empresseur auprès de son frère qu'un hasard providentiel lui rendait.

Gilberte ne fut pas la dernière à accourir auprès du blessé qui, grâce aux bons soins dont il fut aussitôt entouré, se trouva sur pied dès le lendemain.

Il raconta comment il avait été enlevé, près d'un mois auparavant, par un parti de mamelouks, qui l'avait gardé prisonnier au fond du désert.

Comment, le chef des mamelouks ayant reçu l'ordre de rallier l'armée turque qui assiégeait El-Arich, il avait résolu de profiter de la première occasion qui se présenterait pour s'évader...

Ce qu'il avait fait la veille au soir, après avoir engagé une lutte terrible contre l'eunuque chargé de le garder...

— C'est bien ! ce que vous avez fait là ! s'écria Gilberte.

Ce que le citoyen Crosnier rectifia en disant :

— En quoi?... Placide n'a fait que son devoir de Français... en s'évadant des mains de ces mécréants.

— Mais je ne recherche aucun compliment, citoyen Crosnier, répondit le jeune homme d'une voix singulière... Il est certain qu'à demeurer prisonnier j'avais grand'chance d'avoir la vie sauve... tandis qu'ici...

— Que voulez-vous dire ? demanda le capitaine de Villeray fronçant les sourcils.

— Je veux dire qu'El-Arich est appelé à tomber entre les mains des Turcs dans quelques jours...

— Qu'en savez-vous ?

— Je sais ce que vous ne savez pas, capitaine, c'est-à-dire la force écrasante dont dispose le grand vizir.

— Qu'il y vienne... nous l'attendons de pied ferme... et il fait bien d'avoir du monde avec lui, car l'assaut lui en coûtera autant qu'il en aura.

Placide hocha la tête.

— L'assaut !... ils sont trop prudents pour le tenter. Mais le blocus !...

— Que nous importe !... Nous ne sommes pas pressés... et nous pouvons attendre qu'on nous envoie des secours... ou que la notification de l'armistice soit officielle...

— D'ici là, nous serons morts de faim.

Isaac, qui jusque-là n'avait rien dit, parla alors :

— Tu ne sais ce que tu dis !... mourir de faim !... les casemates sont pleines de provisions de réserve...

— Ce n'est pas ce qu'on prétend au camp des Turcs.

— Qu'en peuvent-ils savoir ?

— Sans doute, les tribus qui approvisionnaient El-Arich, avant l'investissement, sont-elles allées prévenir le grand vizir... toujours est-il qu'à un sac près, ils savent à quoi s'en tenir sur le nombre des rations dont vous disposez.

Le capitaine grogna avec un haussement terrible d'épaules :

— Le diable soit des bavards !

Et Blaisot, qui, en sa qualité d'ordonnance, servait à table, — car c'est au déjeuner qu'avait lieu cette conversation, — Blaisot roulait vers le nègre des yeux furibonds, songeant que cet animal-là avait la langue trop longue et qu'il éprouverait un certain plaisir à la lui tordre.

Quant à André, il était demeuré tout le temps du repas immobile, muet, mangeant à peine, comme hypnotisé par la vue de Placide.

Cependant, au Caire, où s'était faite la connaissance du capitaine de Villeray et du citoyen Crosnier, l'enfant avait eu l'occasion de voir quelquefois, — pas bien souvent, — les deux fils de Toussaint-Louverture.

Et voilà pourtant qu'aujourd'hui la vue de Placide lui causait un inexplicable effroi...

Il lui semblait qu'il avait vu autre part qu'au Caire ces deux yeux noirs, larges et brillants comme des éclats de jais.

... Qu'il s'était senti inquiet comme aujourd'hui sous l'étincellement aigu du regard qui jaillissait de ces prunelles sombres.

... Et que déjà, mais autre part qu'au Caire, cette voix un peu rude et désagréable avait frappé ses oreilles.

Il ne put s'empêcher, le repas fini, d'en faire la réflexion à Blaisot.

Comme bien on le pense, le troupiér haussa les épaules et se mit à rire.

— Allons... bon... s'exclama-t-il, voilà que vous allez avoir peur des moricauds, à c't'heure ?

« Où nous en avons vu ?... mais partout, parbleu ! puisque dans le pays il n'y a que ça !

« Voilà que vous allez vous mettre martel en tête, maintenant.

« Parce que c'est l'ère l'Hanneton qui vous tourne la tête avec toutes ses idées de science. »

Le petit répliqua :

— Mais non, mon bon Blaisot, je t'assure que ce n'est pas de l'imagination ; j'ai vu des yeux comme ça... j'ai entendu une voix comme ça... mais où ?...

— Partout, j'vous dis... le pays en est empoisonné...

André secoua la tête :

— Non... non... et non !... c'est autre part... et je te dis que...

Il s'interrompit et, le visage brusquement transformé, exprimant une inquiétude profonde, il vint prendre le bras de Blaisot, se serrant contre lui, comme pour chercher protection contre un danger imminent...

— Sais-tu, fit-il tout bas en jetant un regard craintif autour de lui... sais-tu à qui j'ai vu des yeux pareils ?

— Ma foi, non... Quant à moi, j'en ai vu beaucoup comme ceux-là.

— Non ! pas comme ceux-là !... Eh bien ! C'est à Ali-Becker.

Blaisot haussa les sourcils et regarda André.

— A Ali-Becker ! répéta-t-il... le guide que le capitaine avait envoyé au Caire pour nous chercher !...

— Oui, Blaisot... oui... à celui-là... Tu te rappelles comme il me faisait peur dans le commencement du voyage... avec son grand voile noir qui lui cachait la figure ?

— Mais puisqu'il est mort...

— Je sais bien... et je ne veux pas dire que ce soit lui... ; mais, enfin, il lui ressemble.

Pour ne pas effrayer l'enfant, Blaisot ne lui avait pas dit la vérité sur le voyage qu'ils avaient fait à travers le désert.

Il lui avait donc caché que le soi-disant guide envoyé par le

capitaine n'était qu'un traître qui avait choisi ce prétexte pour attirer le fils de M. de Villeray dans un guet-apens.

Et dans quel but ?

Ni le capitaine ni le fidèle Blaisot n'étaient arrivés à le déterminer.

Mais la tentative criminelle était indéniable, et ils avaient dû l'un et l'autre s'incliner devant l'évidence.

Ce qui intriguait le plus l'officier, c'était la lettre dont l'écriture imitait la sienne si parfaitement... qu'en toute autre circonstance, lui-même s'y serait trompé.

Il fallait donc que ce fût quelqu'un le connaissant bien qui se fût rendu coupable de cette atroce machination.

Mais qui ?

## CHAPITRE VII

### La surprise.

Un matin, il y avait une dizaine de jours que s'étaient passés les événements racontés au précédent chapitre, M. de Villeray fut éveillé par des cris furieux qui s'élevaient dans l'une des cours intérieures de la citadelle.

Des prières, des hurlements, des rires formaient une cacophonie inimaginable.

Surpris, il allait sortir pour s'enquérir de ce qui se passait, quand le citoyen Crosnier entra comme un ouragan dans le réduit qui lui servait de chambre à coucher.

— Capitaine! ah! capitaine!... balbutia le savant, accourez vite... ils sont en train de l'assommer...

— Assommer! Qui ça?

— Ce pauvre Blaisot!

Le capitaine sursauta; il n'en pouvait croire ses oreilles.

A la hâte, il enfila son dolman, passa ses bottes, demandant :

— Et quels sont ceux qui assomment Blaisot?

— Les soldats, des cavaliers et des fantassins...; je les ai vus par la fenêtre... le pauvre diable n'en peut mais...

— Et vous n'êtes pas accouru à son secours?

— J'ai mieux aimé venir vous prévenir...; votre autorité... votre prestige...

M. de Villeray écarta presque brutalement le vieillard, se rua dehors, dégringola l'escalier et fit irruption dans la cour qu'un vacarme infernal emplissait.

Cette cour était celle où se trouvaient parqués les animaux, bêtes de selle et bêtes de garnison : chevaux, dromadaires, mulets.

Du moins, c'était là qu'on les parquait de leur vivant.

Car, depuis plusieurs jours déjà, le colonel Cazals avait dû donner l'ordre de les abattre pour nourrir la troupe.

Les dernières caisses de biscuits, les derniers sacs de riz dévorés, on avait dû se résigner à manger les chevaux et autres quadrupèdes.

Or, grâce à des prodiges de diplomatie, Blaisot avait réussi jusqu'à ce jour à préserver de la boucherie Cadet-Roussel, ainsi que l'un des deux dromadaires appartenant au citoyen Grosnier.

Il était arrivé à faire admettre par les camarades que ces bêtes-là n'étaient pas des bêtes de troupes, et ne pouvaient par conséquent servir à l'alimentation de la garnison.

Ce raisonnement avait paru logique tant que les troupiers avaient eu autre chose à se mettre sous la dent.

D'autant que, dans leur for intérieur, il leur était indifférent de commencer par Cadet-Roussel ou de finir par lui.

Mais, le matin, la distribution avait été maigre... pour ne pas dire nulle.

Et, tout à coup, quelqu'un s'était rappelé les deux quadrupèdes...

Une délégation de troupiers préposés par les camarades aux fonctions de bouchers s'était alors dirigée vers la cour où Cadet-Roussel et son camarade rumaient philosophiquement sous un appentis en bois construit par Blaisot.

Seulement, celui-ci, homme prudent, s'il en fut, avait pris, depuis que la situation était devenue critique, l'habitude de dormir avec les animaux, en travers de la porte.

Non seulement, il aurait fallu enjamber le corps du soldat pour arriver jusqu'à Cadet-Roussel...

Mais encore, il se trouvait que la méfiance de Blaisot le faisait ne dormir que d'un œil.

Au premier bruit, il avait sauté sur ses pieds, regardant sous ses sourcils froncés, s'avancer les camarades.

— Et alors ? avait-il demandé quand ils furent nez à nez...

— Alors, on vient chercher les deux bêtes.

— Pour ?...

— Pour leur z'y tailler des côtelettes et des gigots, parbleu...

— C'est de la plaisanterie... je pense.

— Ventre affamé ne plaisante pas !... on crève de faim... ouste ! les dromadaires à la casserole !...

Blaisot serra les poings et déclara :

— Vous n'avez pas le droit de toucher à ces bêtes, elles n'appartiennent pas au régiment...

— Quand elles appartiendraient au pape, déclara celui qui menait la bande, elles iront à la broche.

— Ça... par exemple... déclara Blaisot, c'est ce qu'il s'agirait de voir.

Homme de précaution et connaissant les lascars auxquels il risquait d'avoir affaire, Blaisot cachait, depuis qu'il montait ainsi la garde, son sabre dans la botte de paille qui lui servait de couchette.

En un clin d'œil, il se trouva armé, prêt à défendre les quadrupèdes.

Ce que voyant, les autres avaient tiré leurs baïonnettes, empoigné leurs fusils et s'apprêtaient à se ruer à l'assaut de l'écurie.

Blaisot les attendait de pied ferme, solidement campé sur ses fambes et la pointe de son sabre à la hauteur de l'œil.

— Oui-dà ! mes garçons... c'est comme-ça qu'on y va !... Eh bien : allons-y.

« Aussi bien, les nuits sont fraîches et j'ai les jambes engourdis... Un peu d'escrime nous dérouillera le poignet...

Et comme le cercle de ses adversaires se rapprochait trop, à son gré... il se fendit.

Blaisot, nous l'avons dit, avait des jambes d'échassier et ses bras étaient proportionnés à la longueur de ses jambes.

En sorte que la pointe de son sabre atteignit soudain un de ses adversaires, le plus acharné, et qui se croyait hors d'atteinte.

Le gras du bras tranché, l'autre bondit en arrière en poussant un hurlement de rage.

— Per Bacco !

Blaisot se mit à rire.

— Bah!... Un Italien!... fit-il... ce n'est que demi-mal.

Et tout à coup, se fendant de nouveau, il cria :

— Gare à toi ! l'Allemand !

D'un coup de manchette, il venait d'abattre le poignet d'un fort gaillard qui s'avavançait vers lui pour l'assommer avec un fusil qu'il brandissait par le canon...

— Mein Gott...

Et Blaisot de rire, content de n'avoir touché que des étrangers, pour montrer à ses compatriotes qu'il entendait se détendre sérieusement.

Mais les deux blessés, loin de voir, dans ce qui venait de leur arriver, un salubre avertissement, n'en furent que plus enragés et, en restant prudemment en arrière, excitèrent leurs camarades à se ruer en avant...

Alors commença la bataille... une bataille en règle, de vingt individus contre un seul.

Celui-là, il est vrai, était adossé à l'écurie et n'avait qu'à faire face à ses adversaires, que son grand sabre, allant et venant, tenait à distance respectueuse.

Mais cette lutte inégale ne pouvait durer fort longtemps.

Blaisot le comprenait, il sentait déjà la fatigue envahir ses mem-

bres, et il prévoyait le moment où il lui faudrait abandonner Cadet-Roussel et son compagnon à la voracité des soldats.

Outre que c'était lui qui avait mis le dromadaire au port d'armes, ainsi qu'il le disait plaisamment et qu'il lui répugnait, de laisser massacrer ce compagnon de ses fatigues et de ses dangers, il voulait encore le conserver, en cas de suprême fuite pour André !...

Les choses pouvaient tourner mal à El-Arich.

La citadelle risquait de se trouver prise d'assaut.

Il n'y aurait alors de salut pour le jeune garçon que dans la vitesse de Cadet-Roussel, et Blaisot, aurait mieux aimé mourir de faim à côté de l'animal plutôt que de porter sur lui une main sacrilège.

Soudain, comme il faiblissait, voilà que, parmi les assaillants, il se fit une trouée et que Isaac, le fils cadet du général Toussaint, surgit aux côtés de Blaisot...

— Nous serons deux, — déclara-t-il gaiement.

Il avait, lui aussi, un sabre arraché par surprise à l'un des assaillants et il se mit en posture de s'en servir.

— Ah! citoyen Isaac... fit le troupier... c'est pas de refus... Je commençais à avoir la main engourdie...

Le mulâtre se mit à rire et dit :

— On va s'amuser.

— Croyez-vous qu'ils veulent mettre Cadet-Roussel dans la casserole ?

Et tout bas, il ajouta :

— En cas d'alerte, vous comprenez... on place dessus mon petit André et mam'zelle Gilberte... et nargue les mamelouks !

Laconiquement, Isaac déclara :

— J'ai eu la même pensée que vous.

A eux deux, ils gesticulaient comme s'ils avaient été dix et parvenaient à tenir en respect les vingt lascars qui les entouraient.

A peine l'un et l'autre avaient-ils reçu quelques égratignures sans importance.

Dans l'autre camp, par exemple, il y avait des dégâts plus sérieux

Deux ou trois poignets d'abattus... des gras de bras transpercés... même une ou deux têtes fendues.

Ce fut à ce moment que, prévenu par le citoyen Crosnier, le capitaine de Villeray apparut...

— Eh bien! cria-t-il... qu'est-ce c'est que ça!... on se bat maintenant.

Sa vue fit, non pas mettre bas les armes, mais suspendre la lutte,

— Avance-ici, Blaisot!... commanda-t-il.

Le cavalier, le sabre abaissé, salua militairement, mais ne bougea pas de place.

— Faites excuse, mon capitaine, déclara-t-il; si je quitte ma faction, pour sûr que ces gars-là vont s'emparer de la bête, et c'est ce que je ne veux pas.

— Quelle bête? interrogea le capitaine.

Avant que Blaisot eût répondu, l'Italien qui conduisait la bande s'approcha et dit :

— Voyons, mon capitaine... c'est-y raisonnable... on crève de faim, nous tous... on est réduit à manger des biscuits moisis... et y a là deux chameaux qui ne servent à rien...

« Vaut-il pas mieux les manger que de les garder pour les Turcs? »

— Comment! les garder pour les Turcs? s'écria le capitaine... qu'est-ce que tu entends par là?

Il fronçait les sourcils, terriblement, et se tortillait les moustaches.

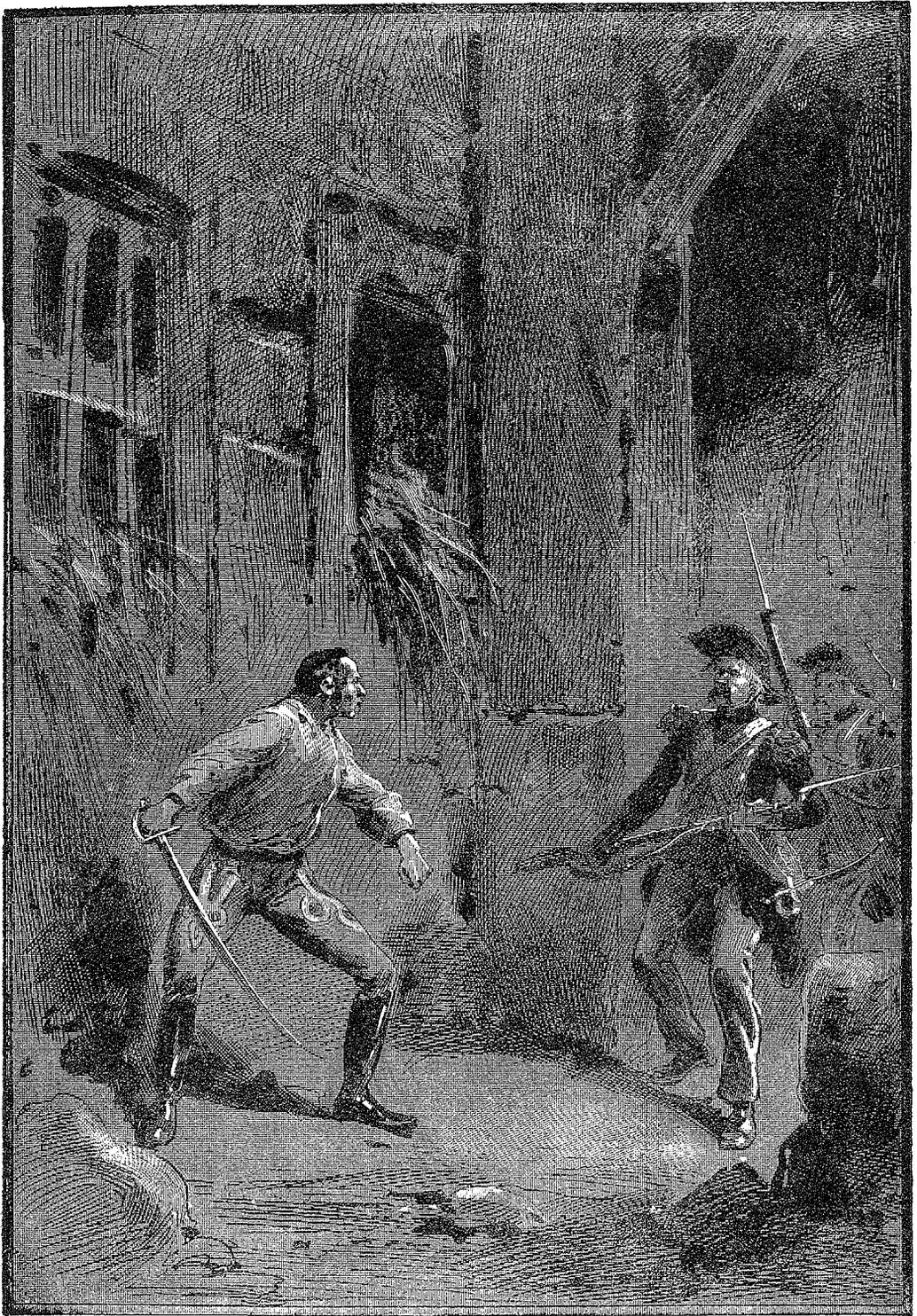
Mais son interlocuteur n'était point intimidé et il riposta :

— Per Bacco!... C'est sûr qu'avant quarante-huit heures on sera obligé de se rendre...

— Se rendre!... Qu'est-ce qui parle de ça?... Apprends que les soldats français ne se rendent pas.

— Je ne suis pas Français... moi.

— Alors, va-t'en au diable!... mais les Français se battent jusqu'à la mort!



« Oui-dà ! mes garçons... C'est comme ça qu'on y va ! Eh bien ! allons-y ! » (page 89).

— Pour se battre, encore faut-il n'avoir pas le ventre creux...

Est-ce pas, vous autres ?

Un murmure approbatif courut dans la petite troupe.

M. de Villeray s'écria :

— Vous n'êtes donc tous que des lâches ?

— Il n'y a pas de lâcheté à ne pas vouloir mourir de faim...

Qu'on nous donne à manger... et nous nous battons.

Tout en discutant, les hommes avaient rétréci le cercle formé autour de l'officier et quand celui-ci s'aperçut qu'il était enfermé, les visages autour de lui s'étaient faits menaçants.

— Holà ! cria Blaisot, qui vit tout à coup le danger... de l'air au capitaine... là... de l'air.

Et, le sabre au fourreau maintenant, il s'avança les deux poings fermés, bousculant les premiers rangs.

Isaac Toussaint l'imita.

Alors, jugeant qu'il fallait faire un acte de vigueur, s'il ne voulait pas que le mauvais esprit dont étaient animés ceux-là se communiquât au reste de la garnison, le capitaine commanda :

— Blaisot, va-t'en me chercher un sergent et un peloton de grenadiers pour me fourrer au cachot ces bavards...

Alors, en un clin d'œil, la cour fut nette, et il ne resta plus que le capitaine, Blaisot et Isaac.

— Hum ! fit Blaisot, mon capitaine... voilà des gaillards qui nous feront un jour ou l'autre une mauvaise plaisanterie,

— Que veux-tu dire ?

— Que ventre affamé n'a pas d'oreilles... et pas de conscience non plus...

— Que crains-tu ?

— Une trahison, mon capitaine.

— Allons donc, riposta Villeray en haussant les épaules... des gens qui portent l'uniforme français...

Blaisot hocha la tête.

— Possible... moi, j'ai idée que je ferai bien de mettre en

sûreté Cadet-Roussel et son camarade... On ne sait pas ce qui peut arriver.

Au courant de la journée, il fut plusieurs fois question entre l'officier et son ordonnance de l'incident du matin.

Mais tandis que M. de Villeray n'y attachait pas d'autre importance, Blaisot, lui, ne débordait pas de son opinion première. Il voyait là-dedans l'indice d'une situation grave.

Aussitôt le repas du soir terminé et comme l'extinction des feux avait déjà sonné, le soldat se rendit dans la partie de la citadelle qui avait été affectée au citoyen Crosnier ainsi qu'à sa fille et à ses élèves.

Il trouva le savant occupé à mettre au net, avec l'aide d'Isaac Toussaint, des notes de voyage et à étiqueter les différents spécimens de plantes et d'insectes qu'il avait récoltés,

Gilberte et le petit André, étendus tous les deux dans le même hamac, respiraient l'air tiède qui entrait par la meurtrière transformée en fenêtre...

— Tiens! Blaisot! s'écria le gamin.

Le savant releva la tête et, à travers ses lunettes, attacha un regard pénétrant sur le soldat dont la mine soucieuse le frappa.

Posant sur la table le microscope dont il se servait, il demanda:

— Qu'y-a-t-il, mon brave monsieur Blaisot?

— Il y a, monsieur Crosnier, que ça sent mauvais pour vous ici.

Le savant sursauta l'œil indigné,

— Mes collections d'insectes ont toujours eu le don de vous déplaire... mais si vous saviez un mot d'histoire naturelle... vous ne vous offusqueriez pas de cette odeur que dégagent les alcools affectés aux préparations...

— Eh! s'écria Blaisot, il s'agit bien de vos collections et de vos insectes.

Baissant la voix, il déclara:

— C'est de votre peau qu'il s'agit, monsieur Crosnier, et de celle de vot'demoiselle, et de mon p'tit André...

Le visage du savant avait subitement changé de teinte...

— De ma peau, répéta-t-il... est-ce que vous croyez que nous ne sommes pas en sûreté?

— Je crois qu'il ferait meilleur à quelques kilomètres d'El-Arich... voilà tout...

Isaac Toussaint déclara :

— Nous sommes à l'abri d'un assaut.

— Mais non à l'abri de la trahison... citoyen Toussaint... vous avez assisté à la scène de ce matin. Eh bien! je persiste à dire que la situation est mauvaise.

— Alors... interrogea le savant, l'air moins que rassuré... Quel est votre avis, monsieur Blaisot.

Le brave homme hocha la tête vers Gilberte et André.

— Mon avis, c'est qu'il vaudrait mieux mettre ces jeunesses en sûreté.

— Y aurait-il aussi moyen d'y mettre mes collections? demanda Crosnier.

Blaisot fit claquer ses doigts avec impatience.

Isaac Toussaint demanda au soldat :

— Avez-vous un moyen?

— Oui... ce serait de profiter de la nuit pour tenter de faire une sortie... à l'aide du canal que le colonel avait commencé à faire creuser vers la mer...

« On pourrait peut-être passer inaperçu et gagner, en faisant un détour, le fort de Messadieh.

Alors Crosnier objecta :

— Mais si les sentinelles turques nous aperçoivent?...

— Alors, on se frayera un passage à coups de sabre... n'est-ce pas, citoyen Isaac?

— Certes, répondit le jeune homme en jetant un regard vers Gilberte.

Le nez du savant s'allongea. Le moyen proposé par Blaisot ne lui paraissait pas pratique, et en même temps contenait une certaine somme de dangers peu propres à l'enthousiasmer.

— Eh bien! papa l'Hanneton, demanda Blaisot, qu'en dites-vous?

— Dame... dame... j'aimerais mieux un moyen plus certain.

— En avez-vous un autre?

Le savant releva ses lunettes sur son front, les abaissa, puis les releva encore et finit par dire :

— Peut-être bien...

— Alors, parlez et dépêchez-vous, car la situation est grave.

Le savant se tourna vers Isaac.

— Vous vous rappelez, mon cher ami, lui dit-il, qu'il y a quelque temps déjà, j'avais commencé des fouilles dans cette courette qui se trouve à l'extrémité de la citadelle sur la face Est.

« J'avais trouvé dans le paroi de roche une excavation qui m'avait paru creusée par la main de l'homme.

— Oui... mais vous avez abandonné vos recherches.

— Erreur! je les ai continuées et j'ai trouvé...

— Un tombeau romain?... comme vous croyiez?... interrompit le mulâtre, sur un ton plein d'intérêt.

— Non, mais un chemin souterrain...

Blaisot sursauta, l'œil brillant de curiosité.

— Un chemin? qui mène où?

— Ma foi, je n'en sais rien... comme cela ne pouvait avoir pour moi aucun intérêt, répondit placidement M. Crosnier, je ne m'en suis plus occupé.

« Seulement, maintenant, je me demande si ce chemin ne pourrait pas... »

Blaisot ne lui permit pas d'achever.

— Citoyen Crosnier, déclara-t-il en lui mettant la main sur l'épaule, vous allez me conduire sans tarder...

— Mais, balbutia le savant en jetant un regard désespéré sur ses cahiers en déroute, ne pourrais-je finir ce travail?... et demain...

— Demain, il sera sans doute trop tard.

— Isaac, mon ami, dit M. Crosnier à son élève, soyez donc assez aimable pour terminer tout seul... pendant mon absence...

« D'ailleurs, je ne serai pas long.

« Vous saurez emballer les collections. »

Et il suivit, en gémissant, Blaisot, qui haussait les épaules.

Blaisot commença par passer dans sa chambre, très proche de celle du capitaine de Villeray, et y prit son sabre qu'il tint, lame nue à la main...

— Pourquoi ? balbutia le savant, peu rassuré par ces préparatifs belliqueux.

— Parce qu'on ne sait jamais ce qu'il peut arriver, répondit Blaisot qui, en même temps, avait allumé un falot.

Crosnier frissonna légèrement, trouvant à part lui que, malgré leur réputation de courage, les troupiers ne sont souvent que des capons.

Le brave homme confondait prudence et poltronnerie.

— Tenez ! fit Blaisot en remettant le falot aux mains de son compagnon, passez devant et guidez-moi.

A pas de loup, ils suivaient les couloirs étroits, aux voûtes basses et humides, n'éveillant, de leur marche prudente, que des échos assourdis.

Un silence profond régnait dans la citadelle.

On eut dit que la garnison entière dormait, pleine de quiétude.

M. Crosnier ne put s'empêcher de faire part de cette réflexion à son compagnon, qui répondit en grognant :

— Quelquefois... il fait très calme avant l'orage.

Les unes après les autres, ils traversèrent les cours.

En passant, Blaisot jeta un coup d'œil sur l'écurie improvisée dans laquelle étaient enfermés Cadet-Roussel et son compagnon.

Il sentit un petit froid dans le dos, en constatant que des planches de la clôture avaient été arrachées, preuve que les soldats affamés n'avaient pas renoncé à l'espoir de se mettre les deux quadrupèdes sous la dent.

— Il est temps d'aviser, songea-t-il.

Enfin, ils arrivèrent dans la petite cour dont avait parlé M. Crosnier.

Elle se trouvait — ainsi qu'il l'avait dit — tout à fait retirée, près du chemin de ronde.

Dans un coin, on apercevait des traces de travaux de terrassement ; des pics, des pelles, des quartiers de roche, proches d'un trou plein d'ombre que M. Crosnier désigna de la main en disant :

— Voilà ! ...

— Entrez ! commanda Blaisot en poussant son compagnon vers l'orifice.

Avec une décision qu'on n'aurait guère osé attendre du pusillanime vieillard, le savant franchit le seuil, suivi de Blaisot dont les doigts se crispèrent sur la garde de son sabre.

Savait-on ce qui pouvait arriver ?

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le couloir s'inclinait de façon à passer sous les remparts et à s'enfoncer sous la terre.

A un certain moment, de la voûte des gouttes glacées suintaient... c'était l'endroit où les fossés pleins d'eau dominaient le souterrain.

Ensuite, la pente s'accroissait, puis le sol se redressait bientôt et le couloir se poursuivait, en un plan horizontal.

Les deux hommes, gagnés en même temps par la même fièvre curieuse, avaient allongés les jambes, pressés d'arriver enfin à l'extrémité de ce long boyau.

Devant eux, des légions de rats fuyaient et des chauves-souris battaient des ailes.

Mais toujours l'ombre épaisse succédait à l'ombre épaisse.

Blaisot, dont le front était inondé de sueur, s'arrêta tout à coup...

— Citoyen Crosnier, dit-il carrément, m'est avis qu'il faut nous arrêter ici.

— Parce que ?

— Parce que ceux qui ont creusé la terre en cet endroit n'étaient ni des imbéciles ni des fous...; assurément il y a une issue à ce souterrain — cela n'est pas douteux...

« Nous n'avons donc aucun besoin d'aller plus loin pour en avoir la certitude et, quelque part qu'il débouche, nous sommes assurés d'avoir assez d'avance sur l'ennemi pour lui échapper.

« Et maintenant, retournons. — Voilà près d'une heure que nous sommes partis... C'est beaucoup trop.

— Qu'y a-t-il à craindre ?

— Tout.

Sur cette étrange réponse, Blaisot pivota sur les talons et, à longues enjambées, refit en sens inverse le chemin qu'il venait de faire.

Suant, soufflant, Crosnier venait derrière lui, maudissant cette pusillanimité soudaine et incompréhensible.

Tout à coup le savant s'écria :

— Avez-vous entendu ?

— Oui... un coup de feu... une alerte sans doute donnée par une sentinelle...

Maintenant Blaisot courait, sans s'inquiéter de son compagnon.

Celui-ci avait retrouvé la vigueur de ses vingt ans et suivait le soldat aux talons.

Mais, brusquement, Blaisot s'immobilisa, les jarrets coupés.

Jusqu'à son oreille, étouffés par l'étroitesse du souterrain, arrivaient les échos confus d'une bataille.

Détonations sourdes, cris, hurlements, commandements.

— Tonnerre ! ... ah ! tonnerre !.. gronda-t-il, on se tue dans la citadelle.

— Ma fille ! Gilberte ! gémit Crosnier.

Ils reprirent leur course en avant.

Mais tandis que le savant, tête perdue, ne songeait qu'à son enfant, le soldat, lui, habitué depuis de longues années à des coups de chiens semblables, ruminait un plan.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, les cris devenaient plus perçants, les hurlements plus sauvages.

Sans doute, les fusils et les pistolets déchargés, on luttait à l'arme blanche, car maintenant aucune détonation ne se faisait entendre.

La citadelle avait dû être surprise par trahison.

Tout en galopant, Blaisot dit au savant :

— Écoutez-moi bien... voici ce que vous allez faire : vous courrez jusqu'à l'endroit où sont enfermés les dromadaires ; vous les detacherez et vous les emmenerez le plus rapidement possible dans le souterrain.

« Il est peu probable qu'on se batte sur cette face de la citadelle ; il vous sera donc facile, relativement, de mettre les bêtes en sûreté.

« Maintenant voici, pour le cas où vous trouveriez nez à nez avec quelqu'un de ces misérables. »

Se retournant, il passa au savant interloqué deux longs pistolets d'arçon qu'il venait de tirer de sa ceinture.

— Ils sont tout armés, déclare-t-il, vous n'avez qu'à presser la détente et ça vous fera deux hommes morts.

Puis, assurant autour de son poignet par la dragonne de cuir la garde de son sabre, il se rua hors du souterrain.

Au pas de course, il traversa une première cour... puis une deuxième... toutes les deux désertes.

Dans la troisième, il tomba en plein combat.

Les Turcs ont escaladé les murailles, grâce à des cordes qui leur ont été jetées par-dessus les murailles.

Ils se sont rués sur la garnison endormie, sabrant, égorgeant, massacrant tout.

Maîtres de la citadelle, ils tiennent pour nul et non avenu l'engagement pris avec le major Douglas qui, au nom de l'humanité, a demandé la vie sauve pour la garnison.

En sous-main, Placide Toussaint a exigé un massacre complet.

A demi dévêtus, les malheureux troupiers luttent de leur mieux.

Surpris au milieu de leur sommeil c'est à peine s'ils ont eu le temps de s'armer au hasard.

Beaucoup d'entre eux se défendent avec leurs mains, avec leurs dents, telles des bêtes sauvages.

Blaisot, son sabre à la main, se rua au milieu de la mêlée et réussit à se frayer un passage sanglant.

Deux coups de pistolet tirés à bout portant lui brûlèrent les moustaches et lui enlevèrent un morceau d'oreille.

Un coup de cimeterre lui balafra le front.

Mais, loin de l'arrêter dans sa course, ces blessures ne firent qu'augmenter sa fureur et décupler ses forces.

André ! c'était au petit André qu'il courait.

Il se rendait compte qu'un miracle seul pouvait sauver l'enfant.

Mais ce miracle, il voulait l'accomplir.

Enfin, il atteignit la première enceinte.

Déjà, elle était au pouvoir des Turcs.

Mais, de la deuxième enceinte, un feu assez nourri partait, prouvant qu'une partie de la garnison s'était ressaisie et organisait une défense régulière.

Tête basse et l'arme haute, Blaisot fonça comme un sanglier au milieu des Turcs, qui, stupéfaits de se voir attaqués par derrière, s'écartèrent.

Leur surprise fut de courte durée et quand ils virent qu'ils n'avaient affaire qu'à un seul homme, ils reprirent leur assurance.

Mais ce moment d'hésitation avait suffi à notre ami.

Sous le feu d'enfer que les défenseurs de la dernière enceinte dirigeaient contre les Turcs, Blaisot franchit en courant les quelques mètres qui le séparaient de ses camarades...

Une corde lui fut jetée, et, en un clin d'œil, il fut hissé au sommet du parapet.

Derrière lui les Turcs accouraient avec des échelles.

Sans s'occuper de ce qui allait se passer, Blaisot poursuivit sa

course, atteignit l'entrée du bastion qui servait d'habitation au citoyen Crosnier, à sa fille et à ses élèves.

Soudain, il se heurta à Villeray, qui, sanglant, couvert de poudre, accourait à sa rencontre.

— André ! lui cria-t-il d'une voix angoissée, sauve André.

— J'y songe, mon capitaine... j'ai organisé la retraite...

Et, avec un accent de rage :

— Ah ! comme je vous le disais bien, que ces bandits manigancèrent une trahison.

Villeray eut un cri de colère :

— Nous y laisserons notre peau : mais pas un d'eux n'en tirera la sienne... et quant à la citadelle.

Un geste d'énergie compléta sa phrase.

Puis, il ajouta :

— Sauve André et adieu !

— Adieu ! non, mon capitaine... déclara Blaisot, tout secoué... au revoir...

« Je mets mon André en route et je vous rejoins. »

— Je te défends de le quitter.

— Mon devoir est ici... à vos côtés...

— Ton devoir est là où je t'ordonne d'aller... Adieu !

Et le capitaine s'élança dans la direction de l'enceinte où les cris se faisaient plus terribles, se rapprochant davantage.

Maintenant, on n'entendait plus aucune détonation... les combattants luttèrent à l'arme blanche, se poignardant, s'égorgeant, s'étranglant...

Blaisot, lui, poursuivait sa course vers la chambre du savant...

Comme il en approchait, des cris arrivèrent jusqu'à lui.

Ces cris, c'était le petit André qui les poussait.

Que se passait-il donc ?

Blaisot accéléra son allure et entra comme une bombe dans la casemate.

À sa vue, la voix d'André cria :

— Blaisot ! ah ! nous sommes sauvés !

Un moment immobilisé, le troupier embrassa d'un seul coup d'œil la scène qui se jouait au moment de son arrivée...

Placide Toussaint, les vêtements en désordre, souillés de poudre et de sang, un cimenterre turc pendant, tout sanglant, à son poignet par une chaînette de cuivre, tenait Gilberte Crosnier par un bras et paraissait vouloir l'entraîner.

Le petit André, cramponné des deux mains à la jupe de la jeune fille, la retenait de toutes ses forces, criant, suppliant.

Gilberte, elle, semblait n'avoir plus conscience de ce qui se passait autour d'elle.

La vue du troupier avait médusé le fils de Toussaint.

— Ah ! Blaisot, répéta André en courant à son ami, empêchez que ce vilain nègre ne prenne ma petite Gilberte.

« Il veut l'enlever malgré elle.

Les moustaches hérissées, Blaisot s'avança, grommelant :

— Qu'est-ce qui se passe donc ? De quel droit, citoyen Toussaint, faites-vous violence à M<sup>lle</sup> Crosnier ?

Le nègre parut faire un effort pour dominer sa fureur et répondit d'une voix brève, autoritaire, pleine de morgue :

— Je fais mon devoir... en tentant d'arracher cette jeune fille au sort qui l'attend.

— Votre devoir, en une circonstance si critique, n'est pas de vous occuper de semblables détails... mais de combattre avec les autres, pour l'honneur de la République.

— Je ne suis ni soldat ni Français, moi, répondit Placide Toussaint.

« D'ailleurs, vous-même... qui cependant portez l'uniforme...

— Moi, j'ai des ordres et je les exécute.

« Donc, allez ou n'allez pas vous battre... cachez-vous... si tel est votre bon plaisir... mais lâchez cette jeune fille. »

Il s'avançait, menaçant, tourmentant de significative façon la garde de son sabre...

Placide le regardait venir, il avait abandonné le bras de Gilberte pour pouvoir saisir la garde de son cimeterre et il paraissait vouloir barrer le chemin de la porte à Blaisot.

— Tiens ! tiens ! ricana celui-ci.

Sans doute la perspective d'une lutte avec ce nègre qu'il n'aimait pas lui aurait-elle singulièrement souri s'il eût eu le loisir d'échanger quelques bons coups.

Mais le tumulte augmentait ; les cris s'élevaient plus farouches.

Il n'y avait pas un instant à perdre.

— Allons ! place ! cria-t-il... laissez-moi passer. J'ai charge d'âmes... il me faut sauver ces deux innocents...

— Occupez-vous de l'enfant... je me charge de M<sup>lle</sup> Gilberte.

Indécis, Blaisot ne savait que répondre, quand une voix derrière eux, s'écria :

— Inutile ! ce soin me regarde !

Le son de cette voix mâle avait suffi à Gilberte pour la tirer de l'état de somnambulisme dans lequel elle se trouvait.

— Isaac ! balbutia-t-elle d'une voix languissante... Vous ! enfin !..

— Oui ! moi !... Gilberte ! moi qui vient pour tenter de vous sauver ou pour mourir avec vous...

Placide gronda :

— J'étais là le premier... à me soucier d'elle... tandis que vous... vous étiez on ne sait où...

— J'étais où mon devoir me commandait d'être... à côté de tous ces braves gens qu'une trahison infâme a livrés aux égorgeurs. .

Et à Blaisot, d'un accent désespéré :

— Que faire ?

— Me suivre sans perdre de temps... et je réponds de tout.

Il voulut saisir le petit André dans ses bras.

Mais l'enfant se recula d'un bond, déclarant :

— Papa ! je ne suivrai que papa.

— C'est votre père lui-même qui m'envoie... répondit le trou-pier.

— Où est-il ? Je veux le voir.

— Il se bat et c'est lui qui vous ordonne, par ma voix, de fuir...

— Le fils du capitaine de Villeray ne fuit pas... déclara fièrement le gamin.

— Le fils du capitaine de Villeray doit obéir, riposta Blaisot.

« D'ailleurs, j'ai juré à votre père de vous sauver, et j'obéirai.

Il s'avança vers André et, bien que l'enfant se débattît, il s'en empara, le souleva de force et, le serrant contre sa poitrine :

— Suivez-moi, citoyen Toussaint, dit-il à Isaac, et sabrez de droite et de gauche, ferme, dans mon sillage.

Il ajouta, parlant à Placide :

— Vous, citoyen, vous fermerez la marche.

S'il avait pu voir le sourire sinistre qui, à ce moment-là, plissa les lèvres du fils aîné de Toussaint-Louverture, peut-être Blaisot eût-il hésité à s'adjoindre le jeune homme.

Mais déjà il avait franchi le seuil de la chambre et s'engageait dans le couloir étroit qui menait hors de la citadelle.

Au dehors, les hurlements se faisaient plus forcenés, plus triomphants.

Assurément, les Turcs avaient continué d'envahir les remparts et, comme les flots vivants d'une mer démontée, submergeaient la poignée de braves qui s'étaient ralliés autour du colonel Cazals et du capitaine de Villeray.

En débouchant hors du corridor, Blaisot aperçut le groupe héroïque que faisaient les deux officiers et les survivants de la garnison.

Ils étaient là une cinquantaine environ, fantassins et cavaliers, qui formaient le carré, présentant aux égorgeurs une face hérissée de baïonnettes.

Mais qu'importait aux Turcs ?

Ils se tenaient à distance.

— Papa! papa!... cria André en se démenant comme un diable pour échapper à l'étreinte de Blaisot.

Sans doute la voix de l'enfant chéri domina le tumulte du carnage et parvint aux oreilles de l'officier...

Haussé sur un quartier de roc pour dominer ses compagnons, il regarda et envoya de loin un baiser à son fils.

Le dernier baiser.

Cette suprême caresse devait causer sa perte.

Un coup de feu partit des rangs turcs, un coup de feu dirigé vers cette belle tête de soldat qui s'offrait comme une cible facile.

Le capitaine de Villeray chancela, puis tomba à la renverse.

— Papa! papa! cria André désespérément.

— Ah! tonnerre de sort! gronda Blaisot.

Le sabre haut, il se jeta en avant.

Le voyant arriver et pouvant mal distinguer, au milieu des ténèbres, le nombre des adversaires qui fonçaient ainsi sur eux, les derniers rangs Turcs firent volte-face et semèrent la confusion parmi les assiégeants.

Cette confusion dura quelques minutes à peine, mais ces quelques minutes suffirent pour permettre aux fugitifs de traverser la cour et de se jeter dans un second couloir qui les mena hors du champ de bataille.

Bien que tout danger immédiat fût écarté, Blaisot courait à toutes jambes.

Derrière lui, galopait Isaac Toussaint qui entraînait Gilberte.

Placide avait disparu.

Mort, peut-être...

Arrivé dans la dernière cour, Blaisot s'arrêta et désignant à Isaac l'excavation où il avait dit au vieux savant de l'attendre :

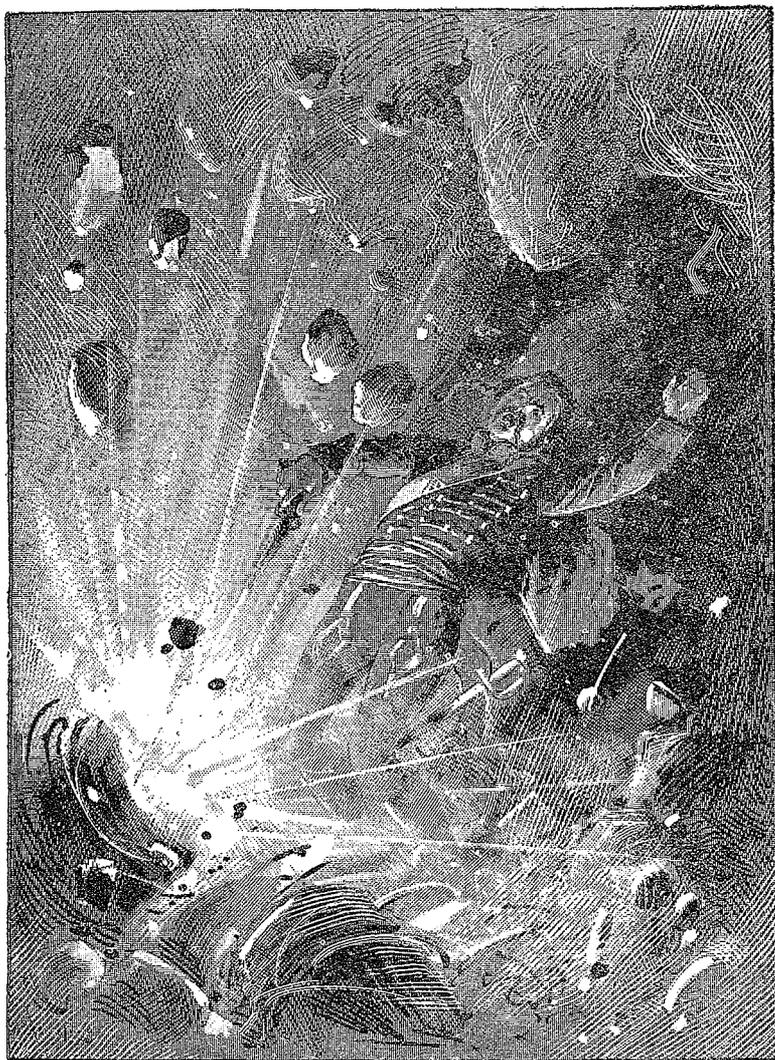
— Le citoyen Crosnier est là, avec les dromadaires. — Suivez le souterrain qui vous conduira loin dans la campagne, et, sans perte de temps, foncez vers le Caire...

« Le fort de Messadieh n'est qu'à cinquante milles.

« Veillez sur André... et adieu !

— Adieu ? vous nous quittez ?

— Vous croyiez que je m'enfuirais avec une jeune fille et un enfant, tandis que les camarades meurent là-haut ?



*Blaisot, un sourire aux lèvres, s'abattit au milieu des décombres. (P. 111)*

« Non pas... mon capitaine est là-bas... j'y vais aussi.

Il rosa André à terre, le poussa dans les bras de Gilberte, et tournant les talons... se rua dans la direction de la bataille...

Mais voilà que comme, après avoir traversé les trois cours exté-

rieures, il arrivait au couloir qui conduisait au réduit, une galopade furieuse retentit au-devant de lui.

Dans l'ombre, il vit arriver une vingtaine de Turcs que conduisait Placide Toussaint.

Le couloir était si étroit qu'un seul homme suffisait à le barrer de son corps.

— Il faut que le père Crosnier ait le temps de fuir, songea Blaisot ; c'est ici que je vais me faire tuer.

Il s'arc-bouta sur ses deux jambes et, le sabre en arrêt, attendit.

Le premier qui arriva à portée de son bras tomba, la poitrine transpercée... le second eut le crâne fendu.

Les autres s'arrêtèrent, interloqués.

Ce que voyant, Blaisot, une idée subite en tête, bondit en avant.

Les Turcs, croyant à une attaque, reculèrent.

Mais le troupiér s'était arrêté près des deux cadavres qu'il avait faits et prestement, s'étant baissé, il les dépouilla des deux pistolets damasquinés qu'il avait remarqués à leur ceinture.

— Ça fait quatre cadavres... leur cria-t-il, quatre cadavres pour mon capitaine.

Et coup sur coup, un pistolet dans chaque main, il fit feu deux fois.

Une poussée se produisit parmi les Turcs ; la rage leur fit oublier le danger et les jeta en avant.

Blaisot eut encore le temps de brûler la cervelle à un troisième.

Mais le quatrième pistolet, il n'eut pas le temps de le décharger.

Il dut faire retraite, sous peine d'être culbuté, foulé aux pieds, massacré !

La mort !

Parbleu ! Il s'en fichait !

Mais c'était du temps qu'il lui fallait gagner !

Et en continuant à batailler, il permettait à ses amis de prendre du terrain.

Cependant, tout en battant en retraite, il avait fini par arriver sur le seuil du couloir.

Derrière lui, c'était une cour, large, vaste, qui permettait aux Turcs de le déborder, de se soustraire à ses coups et de se lancer, malgré lui, à la poursuite des fugitifs.

Alors, une idée géniale lui vint.

Il se rejeta en arrière, tourna les talons, courut jusqu'à une porte basse qu'il défonça d'un coup de pied.

C'était la porte de la poudrière.

Des tonneaux apparurent, symétriquement rangés et Blaisot, hardiment, déchargea sur l'un d'eux son pistolet, en criant :

— Vive la République !

Une détonation terrible retentit.

Une effroyable commotion souleva le sol, semblant arracher les fondations mêmes de la citadelle...

Au milieu d'un vacarme horrible de cris, de jurons, de gémissements.

Puis, une masse énorme s'écroula sur Blaisot qui, un sourire de défi aux lèvres, s'abattit au milieu des décombres...

## CHAPITRE VIII

### Héliopolis.

Depuis huit jours, la petite troupe courait à travers le désert.

Sur Cadet-Roussel, chevauchaient le citoyen Crosnier, sa fille et le petit André ; sur l'autre dromadaire, le capitaine de Villeray était étendu.

Blaisot et Isaac Toussaint, à cheval, accompagnaient la petite caravane, se relayant pour jouer le rôle d'éclaireur, à quelques kilomètres en avant, afin d'éviter une surprise.

Nous avons vu, au chapitre précédent, par quel moyen désespéré le brave Blaisot — sur le point d'être débordé par les Turcs — avait arrêté leur poursuite.

Pour sauver ses amis, il n'avait pas hésité à donner sa vie.

Il avait fait sauter la citadelle d'El-Arich, vouant à la mort, en même temps que lui, tous ceux qui s'y trouvaient, amis et ennemis.

Pour les Français, condamnés à être égorgés, c'était une mort plus douce qu'il leur offrait, en même temps qu'il sauvait l'honneur du drapeau.

Quant aux Turcs..

Combien y avait-il de temps que s'était accompli le tragique dénouement d'El-Arich ?

Blaisot, en revenant à lui, ne put d'abord s'en rendre compte.

Sur le premier moment, il lui parut qu'il y avait plusieurs heures d'écoulées.

Instinctivement, il voulut chercher un point de repère dans le ciel et la hauteur de la lune qui, au moment de l'assaut, brillait dans son plein.

Mais il faisait noir comme dans un four.

En même temps, il sentit qu'il étouffait sous un poids qui lui écrasait la poitrine.

Ses mains palpèrent au-dessus de lui, autour de lui, et il se rendit compte qu'il était sous un monceau de cadavres.

Cette circonstance seule l'avait sauvé d'un écrasement certain.

Seulement, s'il avait échappé à l'écrasement, il était destiné à être étouffé, s'il ne trouvait moyen de se dégager au plus tôt.

Ses poumons ne fonctionnaient qu'à peine et, dans sa gorge contractée, sa respiration sifflait, haletante.

Il fallait qu'il sortît de là.

Faisant appel à ce qui pouvait lui rester d'énergie physique et morale, il s'arc-bouta de toutes ses forces, pour tenter de soulever les corps qui pesaient sur lui...

Ce fut en vain : aux corps devaient être mêlés des quartiers de roc que l'explosion avait arrachés aux murailles.

Tonnerre de sort ! devait-il donc demeurer enseveli vivant dans cette tombe humaine ?

Ses mains erraient au hasard dans l'obscurité, cherchant un passage.

Elles ne trouvèrent pas le passage, mais rencontrèrent une arme sur laquelle ses doigts se crispèrent.

C'était un de ces longs poignards, à lame large et tranchante des deux côtés, que les Turcs portent passés, sans fourreau, dans leur ceinture et qui leur servent sur le champ de bataille à décapiter leurs ennemis.

On sait que, d'après la croyance musulmane, l'âme échappée d'un corps décapité ne doit point entrer dans le paradis de Mahomet.

Alors Blaisot se livra à une horrible besogne que seule, la volonté de rejoindre le petit André pouvait lui faire accomplir.

Étendu sur le dos, les deux mains étreignant désespérément la garde du poignard, il se mit à creuser dans la muraille de chair humaine qui l'étranglait.

Coupant, perçant, dépeçant, il réussissait à pratiquer un étroit couloir à travers lequel il se glissait lentement, bien lentement.

Le sang encore tiède lui giclait à la figure, emplissait ses vêtements, poissant ses mains au point que plus d'une fois la poignée de l'arme lui avait échappé des mains...

Mais il avançait... il avançait...

Soudain, la lame, poussée avec force, s'était enfoncée jusqu'au manche, la main avait suivi et avait paru s'agiter dans le vide.

Le troupiér en avait auguré qu'il avait atteint le seuil de son épouvantable prison.

Lâchant le poignard, il avait repoussé de toute la force de ses poings les cadavres ou même les morceaux de cadavres qui lui barraient la route, et il s'était trouvé dégagé.

Il lui avait semblé alors qu'il renaissait à la vie, pour la seconde fois.

L'air pur de la nuit avait délicieusement rafraîchi son front trempé d'une sueur sanglante.

Cet air, il l'avait bu à longs traits et ça avait été comme une résurrection.

Avec un peu d'effort, il avait réussi à se dresser sur ses jambes.

Alors, il était demeuré saisi de l'épouvantable tableau qui s'offrait à lui.

Le sol de la citadelle se creusait en profondes crevasses dans lesquelles, au clair de lune, des cadavres s'apercevaient empilés...

Tout autour de lui, sur le rempart démoli, bouleversé, des cadavres, et encore des cadavres, hachés, déchiquetés, en loques.

De ce qui était, une heure auparavant, la citadelle d'El-Arich, plus rien de reconnaissable.

Il semblait qu'une éruption volcanique eût tout bouleversé, tout détruit.

Dans le ciel bleu, piqué d'étoiles, de grands aigles planaient, impatients du festin que leur promettait ce charnier.

Sauf le bruit sourd que faisait le battement de leurs ailes, rien ne s'entendait.

Sur les décombres, sur le village, sur la campagne environnante, un silence pesait, terrible.

— Brrr!... fit Blaisot à mi-voix, impressionné malgré lui.

Mais cette seule syllabe troubla le silence de si étrange façon que le troupiér en fut encore bien plus impressionné.

Il se tut, et, immobile, regarda, écouta.

Les oiseaux de proie, en le voyant se dresser soudain parmi les cadavres, s'étaient, d'un coup d'aile, élevés dans le ciel, épeurés.

Du côté du village, là où l'armée turque avait installé ses cantonnements, une sourde et vague rumeur arrivait.

Sans doute, les soldats du grand vizir, frappés d'épouvante par l'acte désespéré qu'avaient accompli les défenseurs d'El-Arich, tremblaient-ils sous leurs tentes, inquiets de ce que pouvait bien leur réserver une campagne commencée sous d'aussi terribles auspices.

Blaisot eut un nausseau d'épaules plein d'assurances... les fugitifs avaient tout le temps voulu pour prendre une avance suffisante.

Au jour seulement, l'armée turque songerait à se remettre en marche.

Les bras croisés, le troupiér murmura alors :

— Qu'est-ce que je vais faire ?

Sa situation, on en conviendra, n'était rien moins que gaie : se rendre aux Turcs ?

Mieux valait mourir !

Se lancer dans le désert, c'était s'exposer à mourir ainsi... par toutes les tortures de la faim et de la soif.

Comme il réfléchissait ainsi, voilà que dans le ciel s'éleva un vol d'aigles et de vautours, abattus sur une autre partie de la citadelle.

Ces carnassiers paraissaient pris de peur, battant des ailes précipitamment et poussant des cris sonores.

Quelle était la cause de leur effarement subit ?

Quel incident pouvait avoir brusquement troublé leur festin ?

Et Blaisot, se souvenant de l'effroi que lui-même avait causé aux carnassiers, en se dressant soudain parmi les cadavres, supposa fort logiquement que peut-être il y avait de ce côté quelque survivant de la catastrophe qui venait d'apparaître.

Peut-être bien un Français.

Cette supposition redoubla son énergie ; un compagnon, dans des circonstances aussi tragiques, ce pouvait être pour lui le salut.

A deux, on fait bien des choses que, seul, on ne songerait même pas à tenter...

Se baissant, Blaisot ramassa un large cimeterre dont la lame, souillée de sang, brillait au clair de lune, et hardiment il se mit en marche à travers les décombres, les cadavres...

Après des minutes d'efforts inouïs, il atteignit enfin la partie de la citadelle où le colonel Cazals et le capitaine de Villeray avaient lutté jusqu'au dernier moment contre les assaillants.

Le carnage avait été épouvantable.

Là, l'explosion avait fait des victimes par centaines.

Pêle-mêle avec les quartiers de roc, arrachés aux remparts, les morts s'entassaient, Turcs et Français, dans la suprême étreinte de la mort, s'enchevêtrant.

Quelque habitué qu'il fut au spectacle des champs de bataille, Blaisot ne put s'empêcher de frissonner, tellement ce qu'il avait sous les yeux était épouvantable.

A quelques pas de lui, cependant, un groupes d'uniformes français avait attiré plus particulièrement son attention.

C'étaient là les braves qui avaient entouré le commandant de la

citadelle jusqu'au dernier moment et que l'explosion avait couchés les uns à côté des autres, dans leur ordre de combat.

Le capitaine de Villeray devait être par là.

Mais voilà qu'en avançant, il vit une silhouette, qui, un sabre à la main, luttait désespérément contre un aigle de forte taille.

La bête devait avoir une de ses pattes accrochée aux vêtements d'un cadavre et se défendait vaillamment du bec et des ongles.

— A moi... camarade... à moi.

Blaisot, à ces mots, bondit :

— Un Français ! un Français ! vivant encore !

Voilà qui tenait du miracle !

— Tiens bon ! camarade ! cria-t-il... on arrive !...

Glissant dans le sang, trébuchant contre les cadavres, s'effondrant dans des crevasses, notre ami s'élança vers le lieu de la lutte et, à coups de cimenterre, eut vite mis bas le terrible adversaire.

— C'est pas pour dire, déclara l'autre, mais, foi de Cognac ! y s'battait comme un Turc.

C'était un sergent de carabiniers.

Son uniforme était en loques, maculé de poudre et taché de sang.

— Vivant, dit-il en tendant la main à Blaisot, c'est une chance... et pas d'atout... c'est plus de chance encore...

« Moi, j'ai un bras cassé... un coup de cimenterre sur le coin de la figure. »

Pour la première fois seulement, Blaisot songea à se tâter pour voir s'il ne lui était rien arrivé.

C'était peu probable, car il s'en fut certainement aperçu ; mais, enfin, peut-on savoir...

Il poussa un soupir de satisfaction, en constatant qu'il n'avait rien de cassé.

Alors il s'enquit de M. de Villeray.

— Dites donc, sergent, demanda-t-il, et le capitaine... le capitaine de Villeray qui se trouvait à côté du colonel ?...

— Et qu'une balle de pistolet a jeté bas... un peu avant l'explosion, fit le carabinier, ma foi, il doit être là-dessous.

Et il montrait l'empilement des uniformes français, non loin.

— Voulez-vous me donner un coup de main, demanda l'autre... je m'appelle Blaisot, ordonnance du capitaine, et je voudrais m'assurer...

— Qu'il est bien mort! ricana le sergent. Foi de Cognac! faudrait qu'il ait le tempérament joliment fort pour dormir à l'aise sous un pareil édredon.

Et il ajouta, grave cette fois et recueilli :

— Laissez-le donc, mon camarade... comme ça les vautours et les aigles le dévoreront le dernier.

Blaisot poussa un grognement :

— Dévoré! lui! mon capitaine? C'est à voir! si t'es pas un ingrat, sergent, tu m'donneras un coup d'main!

— Pour...?

— Pour m'aider à tirer de là-dessous le corps de mon capitaine...

— Qu'est-ce que t'en feras?

— J'y creuserai un trou dans le sable... avec mon sabre... et au moins, il aura une sépulture de chrétien.

Cognac eut un haussement d'épaules qui traduisait si nettement sa pensée que Blaisot riposta :

— Oui! j'sais bien... du moment qu'on a descendu la garde, peu importe où qu'on vous met...

« S'agirait d'moi que ça serait...; ça mais s'agit d'mon capitaine.

Le pauvre homme parlait d'une voix tremblante et sa main essuya une larme qui, furtivement, avait paru au coin de ses paupières.

Puis, aidé du sergent, il se mit à la besogne, besogne funèbre, mais qui n'était rien auprès de celle que Blaisot avait accomplie, quelques heures auparavant, le poignard à la main...

Ça leur faisait tout de même quelque chose aux deux troupiers, d'empoigner ainsi les camarades par les pieds et par les épaules pour les porter un peu plus loin...

Au fur et à mesure qu'ils les prenaient, il les appelaient par leur nom.

Soudain, un poing crispé sur la garde d'une épée brisée parut, puis des galons, une épaulette d'or, et Blaisot s'écria :

— C'est lui... c'est mon capitaine... ah ! mon Dieu !...

Avec une précaution infinie, les deux hommes déplacèrent les cadavres qui recouvraient celui de M. de Villeray, et le visage, puis le buste du malheureux furent mis à découvert.

Les traits avaient conservé toute l'énergie farouche de l'homme tombé au milieu du combat

Mais dans les yeux grands ouverts, il y avait comme le reflet de la stupeur causée par l'explosion.

Agenouillé sur les cadavres, Blaisot avait pris entre ses bras le corps inanimé du capitaine et le serrait avec une tendresse désespérée contre sa poitrine.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il. Mon Dieu ! Dire qu'il est mort !

« Et son pauvre petit André ! »

Cependant Cognac, redressé, tortillait sa moustache d'un air fort ennuyé : le temps passait et avec le temps s'enfuyaient, une à une, les chances qu'on pouvait avoir de se tirer de ce guépier.

— Dis donc, camarade, fit-il soudain, si on activait... Le jour n'est pas loin, et avec le jour, va te promener. Y aura guère moyen de se sortir de là...

Sans mot dire, Blaisot se redressa.

Il prit par les épaules le corps de M. Villeray, pendant que Cognac empoignait les pieds, et tous deux, enjambant les cadavres, les crevasses, se dirigèrent vers la sortie de la citadelle.

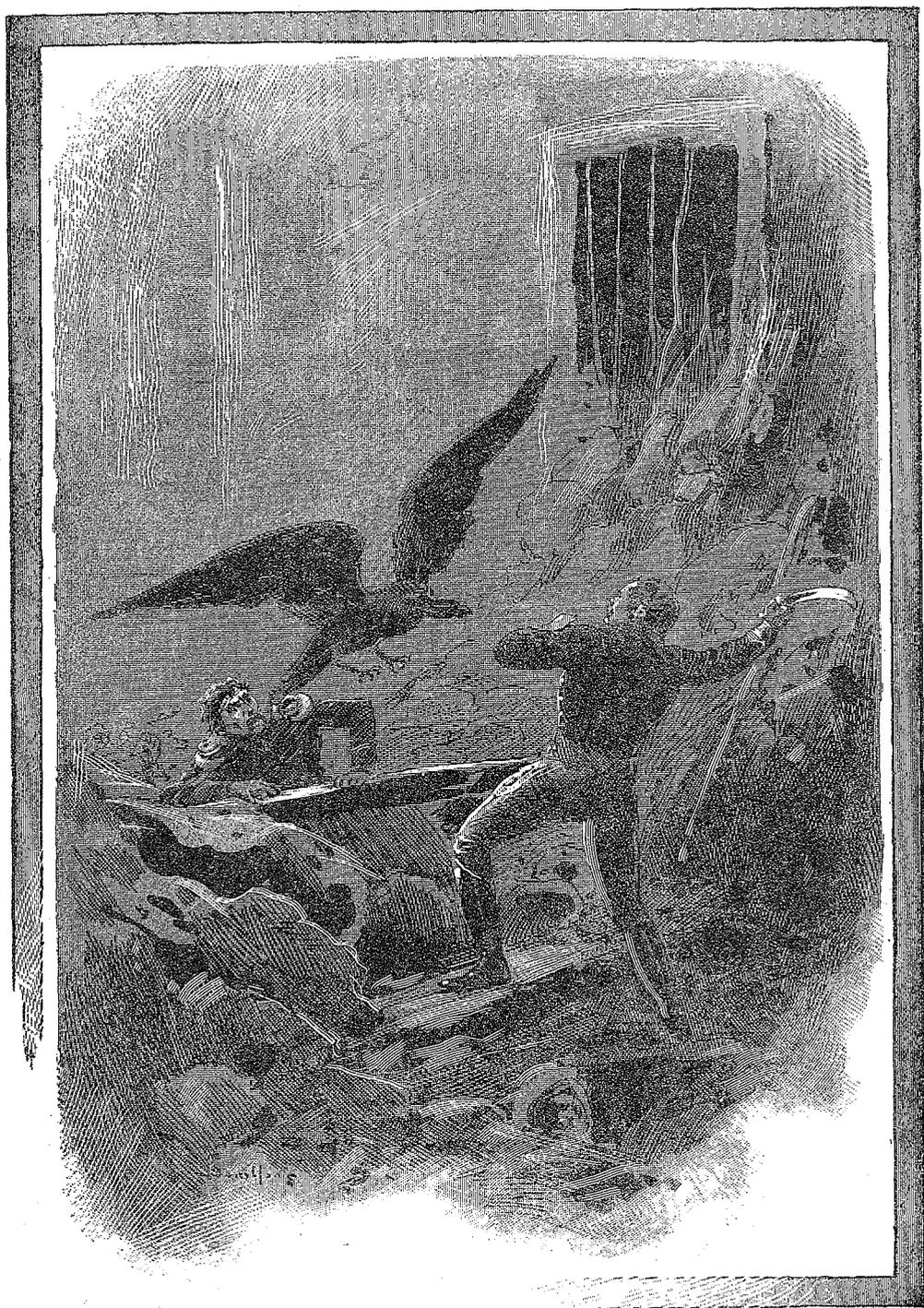
— Y a un coin que je connais, murmura Blaisot, où y sera bien tranquille, ce pauvre capitaine.

Soudain, Cognac s'arrêta et dit d'une voix étranglée :

— Ma parole... Il a bougé.

Le mouvement de Blaisot fut tel qu'il faillit lâcher le corps.

— Bougé !... t'es fou... sergent !



A coups de cimeterre, Blaisot se rendit maître du terrible carnassier (page 118).

— Parole... les pieds ont remué... ou, alors, j'ai la berlue.

Le guide se pencha sur le visage du capitaine, tout blanc de la clarté lunaire, l'examinant avec une anxiété fébrile...

— Il vit ! s'écria-t-il, il vit !... vois, les paupières !... les paupières...

— Faudrait de l'eau... observa Cognac

— Vite... dans la petite cour... en arrière de la citadelle... le puits... peut-être bien l'explosion ne l'a-t-elle pas démoli...

Et, courant presque, les deux hommes avaient poursuivi leur routes à travers ce cahos de pierres et de cadavres.

La petite cour, trop éloignée du théâtre de la catastrophe, était intacte ; le puits était là, avec les deux seaux de toile pendus à la corde passée sur la poulie.

En un clin d'œil, un seau d'eau fraîche avait été hissé, avec laquelle on aspergea le visage du capitaine.

En même temps, dévêtu de son dolman qui l'étouffait, le guide et son compagnon avaient découvert la blessure faite à l'épaule par le coup de pistolet du Turc et l'avaient lavée et pansée soigneusement.

Moins d'une demi-heure plus tard, le capitaine avait repris connaissance.

Le premier nom qu'il avait prononcé, reconnaissant Blaisot, avait été celui de son fils.

— M. André se porte comme un charme. Il est hors de danger : voilà deux heures qu'il est en route avec le citoyen Crosnier et sa fille.

« S'agit maintenant de faire comme eux. »

Faire comme eux, c'était aisé à dire.

Mais était-il pratique pour les deux troupiers de se lancer dans le désert, en portant à bras l'officier ?

La fatigue, la chaleur, la faim, les auraient terrassés avant quarante-huit heures.

Hochant la tête vers le village d'El-Arich, Blaisot gronda :

— Y a des chevaux là-bas.

— Oui, dit Cognac, songeur, et avec des chevaux on pourrait rattraper nos amis... gagner le Caire.

Et tout à coup, se décidant :

— Ecoutez, mon capitaine, on va risquer l'aventure... aussi bien y a-t-il pas plus à craindre de recevoir un coup de fusil là-bas que de crever de soif dans le sable.

« Si, dans une ou deux heures, je ne suis pas revenu, ne m'attendez pas, c'est que j'aurai reçu mon compte.

Et il était revenu, ramenant parmi les décombres deux chevaux qu'il avait débarrassés de leurs entraves, au milieu du désarroi provoqué dans le camp turc par cette soudaine et épouvantable explosion.

On avait hissé le capitaine sur le premier des chevaux que Blaisot tenait en bride, et l'autre suivant, mené par Cognac, on s'était engagé dans le souterrain.

Comme l'avait fort justement pressenti le citoyen Crosnier, cette route conduisait dans le désert, à trois kilomètres environ d'El-Arich, et l'issue en était masquée par un bouquet de palmiers qui, de leur verdure grêle, ombrageaient un puits, depuis longtemps comblé par le sable.

Là, Blaisot était monté en croupe de M. de Villeray, de façon à pouvoir le soutenir en selle ; Cognac avait enfourché l'autre cheval et on s'était lancé dans le désert.

Sur le sable, les empreintes laissées par les deux dromadaires que montaient Blaisot et les autres permettaient à nos amis de suivre exactement le même chemin que la première caravane.

Au jour, on était arrivé au puits de Messadieh où l'on avait retrouvé la trace d'un campement récent... : des cendres encore chaudes prouvaient que le citoyen Crosnier et ses compagnons avaient passé quelques heures en cet endroit... et peu de temps auparavant.

Blaisot et Cognac eussent été seuls qu'ils n'eussent pas hésité à poursuivre leur route.

Mais l'état du capitaine les obligeait à certains ménagements ;

une fatigue trop grande, jointe à l'excessive chaleur du jour, aurait pu enveminer sa blessure.

On avait attendu là jusqu'à ce que le soleil fût un peu descendu vers l'horizon.

Dans l'intervalle, le sergent Cognac avait tué, à l'affût, une gazelle, et cela avait fait du bien au garde-manger qui n'existait absolument pas ; en se mettant à la demi-ration, Blaisot avait déclaré qu'on pourrait vivre pendant deux jours.

Mais au milieu de la seconde nuit, Cognac, qui, quoique fantasme, se tenait passablement à cheval et courait quelquefois en éclaireur, avait signalé au loin des silhouettes de dromadaires, monstrueuses au clair de lune.

On avait pressé l'allure des chevaux et on avait rencontré, à mi-chemin, Isaac Toussaint qui se portait au-devant des survenants, pour savoir à qui on avait affaire.

Inutile de dire quelle joie avait présidé à la réunion des deux troupes

A partir de ce moment, on avait continué d'avancer, ne marchant que la nuit, à la lueur des étoiles qui servaient de guide, car on avait décidé d'abandonner la route des puits pour éviter les rencontres fâcheuses.

A la suite de la prise d'El-Arich, le grand vizir avait dû envoyer de tous côtés des courriers pour soulever les populations, et il y avait grand'chance que les postes français éparpillés un peu partout, à travers le désert, eussent dû se replier sur les points fortifiés

Le capitaine de Villeray était en effet perplexe : d'un côté, la nouvelle apportée par Blaisot à El-Arich d'une convention intervenue entre Kléber et le sultan pour l'évacuation pacifique de l'Egypte... de l'autre, l'attitude hostile du grand vizir devant El-Arich... se contredisaient.

Le mieux était d'agir avec une extrême prudence, pour ne pas compromettre par trop de précipitation l'existence des êtres chers qui se trouvaient dans la caravane.

La vérité est que le capitaine ne pouvait soupçonner jusqu'à quel point l'Angleterre avait agi traîtreusement vis-à-vis de Kléber.

Ainsi que l'avait dit Blaisot, une convention était intervenue entre le général en chef de l'armée d'occupation et le représentant du sultan, pour l'évacuation pacifique de l'Égypte.

Cette convention, signée de part et d'autre à bord du navire anglais le *Tigre*, avec l'assentiment tacite de l'Angleterre, disait que les troupes françaises seraient transportées en France avec armes et bagages, au fur et à mesure que les garnisons turques remplaceraient les garnisons françaises dans les villes de la haute et de la basse Égypte.

Déjà la convention, en ce qui concernait ce dernier point, avait reçu un commencement d'exécution : les troupes du grand vizir avaient pris possession des forts de Katieh, Salakieh, Belbeir et de ceux de la haute Égypte.

La ville de Damiette et le fort de Lesbeck venaient de leur être livrés.

Le grand vizir, Yussef-Pacha, était arrivé à Belbeir avec son armée et avait établi une avant-garde de six mille hommes, sous le commandement de Nassif-Pacha, à El-Kantara, à quatre lieues du Caire.

Deux jours encore, et la capitale de l'Égypte allait être livrée aux Turcs.

Soudain sir Sidney Smith, ministre plénipotentiaire auprès de la Porte Ottomane, écrivit à Kléber pour l'informer que le commandant en chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée avait reçu de son gouvernement des ordres qui s'opposaient à l'exécution du traité intervenu entre le sultan et Kléber, à moins que celui-ci ne consentît à ce que l'armée française mit bas les armes et se rendit prisonnière de guerre.

Cette lettre, le général en chef, en proie à une indignation que l'on comprendra, l'avait fait imprimer pendant la nuit.

Elle portait en tête : *Proclamation*, et il y avait ajouté ces simples mots :

« Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires !

« Préparez-vous à combattre. »

Et les troupes, réunies dans la plaine de la Qoubbah, en face l'avant-garde turque, attendaient avec impatience que le soleil se levât pour se jeter sur l'ennemi et passer sur lui la rage en laquelle les avait jetées cet inqualifiable trahison de l'Angleterre.

Ces renseignements, ce fut Blaisot qui les rapporta au capitaine.

La petite caravane avait jusqu'alors marché dans l'intérieur du désert, évitant, d'instinct, les chemins fréquentés.

Cela lui avait permis d'échapper aux troupes qui sillonnaient le pays ; mais, en même temps, cela l'avait mise à deux doigts de sa perte.

Car, ignorant ce qui se passait, elle aurait très bien pu se diriger sur un des points qu'elle avait toute raison de croire occupés encore par les nôtres.

C'est ainsi que nos amis étaient arrivés, au milieu de la nuit, non loin du Nil. Là, il avait fallu s'arrêter ; les dromadaires étaient exténués et l'un des chevaux était boiteux.

Comme d'usage, Blaisot avait été envoyé en reconnaissance pour tâcher de connaître l'état du pays et savoir dans quel endroit exact on se trouvait.

Brusquement, il s'était vu arrêter par un cavalier, monté à dromadaire, vêtu en Arabe, et qui, à la vue de son uniforme, s'était écrié en Français :

— Un guide ! en voilà une bien bonne !

— Hein ! Un Turc qui parle comme moi ?

Puis, en riposte, aussitôt :

— Blaisot, pas possible ! On te croyait mort.

— Paraît que non... et toi?... Qu'est-ce que tu fiches par ici ?...

C'est donc l'époque du carnaval ?

Ce sur quoi l'autre avait expliqué qu'il appartenait à un corps

d'éclaireurs créé par Kléber pour pousser des pointes sur le derrière des Turcs.

— Les derrières des Turcs ? s'était écrié Blaisot, effaré. Où donc sommes-nous ?...

— Présentement à cinq lieues du Caire et à deux kilomètres seulement de Matarieh, quartier général de Nassif-Pacha.

Et, très rapidement, le guide avait donné à Blaisot les renseignements que nous avons vus plus haut et que celui-ci avait rapportés au capitaine.

La situation de la petite caravane n'était rien moins que gaie.

Pour peu que la bataille s'engageât avant que le capitaine de Villeraï et ses compagnons eussent eu le temps de gagner les lignes françaises, il était à craindre qu'ils ne se trouvassent au milieu même du champ de bataille.

— M'est avis, déclara Cognac, que le mieux serait de se remettre en route sans perdre un instant et de marcher.

— Jusqu'à ce que les dromadaires s'arrêtent et que les chevaux s'abattent, ricana Blaisot..., c'est l'affaire de cinquante pas.

Isaac Toussaint proposa autre chose.

— Il faudrait avant tout, citoyen capitaine, dit-il, nous rendre compte exactement de la situation des Turcs, de leurs forces, et chercher s'il n'y aurait pas, aux environs, quelque endroit où il nous soit possible de nous mettre en sûreté, durant la bataille.

Puis, aussitôt :

— Si vous voulez bien, citoyen capitaine, me charger de cette reconnaissance, je crois que je pourrai arriver à un meilleur résultat que ces deux braves garçons.

il désignait Blaisot et Cognac.

— Attendu que je connais le pays pour l'avoir parcouru autrefois avec le citoyen Crosnier, j'ai de la langue arabe un usage suffisant pour me permettre de me tirer d'affaire.

Villeraï murmura d'un ton rageur :

— C'est moi qui devrais aller en reconnaissance... mais c'est à

peine si je puis me tenir à cheval... à pied, je ne ferais pas cent mètres...

« Partez donc, mais soyez prudent. »

L'officier n'avait pas achevé sa phrase que déjà le jeune homme, se glissant dans l'ombre, disparaissait au milieu des dunes de sable.

Son absence dura une heure à peu près ; mais cette heure avait paru longue à ceux qui l'attendaient.

Déjà, là-bas, aux confins de l'horizon, une ligne rose apparaissait, très ténue, qui annonçait l'approche rapide de l'aurore.

Dès que l'obscurité se serait dissipée, la petite caravane aurait une difficulté bien plus grande à se mettre hors de danger.

Soudain, au moment où Gilberte communiquait à son père ses inquiétudes, Isaac apparut.

Il avait ses vêtements en désordre, et dans sa ceinture, lame nue et ensanglantée, était passé un long poignard dont il ne se séparait jamais.

— Que vous est-il arrivé?... interrogèrent tous à la fois ses amis.

— Avant tout, fit le jeune homme, hâtez-vous de me suivre. Il n'y a pas un instant à perdre, si nous voulons profiter de l'aide miraculeuse que nous donne la Providence.

— Vous suivre, grogna Blaisot, c'est fort joli... mais les bêtes ?

— M. Crosnier, Mlle Gilberte, le petit André et moi, nous les mènerons par la bride.

« Blaisot et Cognac, vous porterez le capitaine.

« Il n'y a qu'une centaine de pas à faire. »

Bien qu'il ne voulût pas, il fallut que M. de Villeray se laissât empoigner par les deux troupiers qui marchèrent derrière Isaac Toussaint servant de guide, un dromadaire à la main...

André, Gilberte, tenant chacun un des chevaux par la bride, suivaient.

Le citoyen Crosnier, avec l'autre dromadaire, fermait la marche.

Tout de suite, le jeune mulâtre s'était engagé dans un sentier

qui, serpentant à travers une broussaille épaisse faite de lentisques et de figuiers de Barbarie, escaladait le flanc d'une colline.

Brusquement, la crête atteinte, nos amis découvrirent une plaine immense qui s'étendait jusqu'au Nil, dont les eaux circulaient dans le lointain, faisant au milieu du sable sombre un ruban argenté.

A proximité, c'est-à-dire à portée de fusil, un village indigène, dont les murs de pisé blanchis à la chaux faisaient dans l'ombre une infinité de taches claires, rougeoyant de feux innombrables groupés tout autour.

Isaac Toussaint expliqua que c'était le village de Matarieh, bâti sur les ruines de l'ancienne Héliopolis, dans lequel se trouvait retranchée l'avant-garde turque... cinq à six mille janissaires d'élite, comme infanterie; un corps de cavalerie fort nombreux; plus seize pièces d'artillerie pour défendre les approches du village.

D'autres feux, tout là-bas, sur la droite, qui semblaient se refléter dans les eaux du Nil, indiquaient les avant-postes.

Sur la gauche, un grand monument tout blanc s'élevait vers le ciel.

C'était la mosquée de Sibilly-Hallem, qui marquait la pointe extrême des avant-postes.

Enfin, bien plus loin, entre les villages d'El-Kantara et d'Abou-Zabel, qu'on ne pouvait apercevoir, à cause de la nuit, le camp du grand vizir occupait un espace considérable.

— Et savez-vous combien cela fait de troupes? demanda Blaisot.

— Entre soixante-dix et quatre-vingt mille combattants.

— Diable! gronda le guide, et le camarade que j'ai rencontré m'a dit que, dans la plaine de la Qoubbah, le général en chef n'avait que dix mille hommes.

Cognac eut un beau mouvement d'assurance.

— Baste!... dix mille troupiers français... ça vaut bien huit fois plus de Turcs.

— Et puis Kléber... c'est Kléber... déclara Villeray.

— Mais ce n'est pas Bonaparte, rectifia le citoyen Crosnier.

Préoccupé de la situation plus que ses compagnons :

— Seulement, ce n'est pas pour avoir des renseignements sur les effectifs respectifs des armées turques et françaises que vous êtes parti en reconnaissance, mon cher enfant, fit-il observer à Isaac Toussaint.

— Aussi bien, citoyen, car j'ai trouvé ceci.

En disant ces mots, le jeune mulâtre faisait volte-face, gravissait durant quelques mètres encore le rocher qui aboutissait à un bois de palmiers.

En passant au milieu des troncs d'arbres, à sa suite, nos amis arrivèrent à une petite construction blanche, en marbre, toute mangée par le temps, mais que les feuillages masquaient entièrement à la vue.

— Pardieu ! s'exclama le vieux savant, c'est ce qui reste de la maison de campagne du dernier Pharaon... il y a quelques semaines encore, nous y sommes venus herboriser ensemble.

— Ne vous semble-t-il pas, capitaine, que nous serons ici à merveille ?...

« Du haut de la terrasse, nous pourrions surveiller les événements, et ces arbres dissimuleront notre cachette à tous les yeux.

En un clin d'œil, des couchettes furent improvisées, avec les bâts, les selles et les couvertures, pour Gilberte et pour André.

Crosnier déclara qu'il se contenterait des dalles de marbre, lesquelles, assura-t-il, pouvaient entrer en concurrence avec le plus moelleux matelas, quand celui qui s'y étend est sérieusement fatigué.

De fait, au bout de deux minutes, il ronflait comme un orgue... précédant de quelques secondes à peine Gilberte et André, dans le bienheureux pays du sommeil.

Le capitaine, lui, s'était fait monter sur la terrasse par les deux troupiers.

Ainsi que l'avait dit Isaac Toussaint, cette terrasse constituait un très commode observatoire du haut duquel il serait permis aux fugitifs d'assister à ce qui se passerait dans la plaine, et de profiter des phases du combat pour agir au mieux de leurs intérêts.

La ligne rose, qui tout à l'heure rayait le lointain, formant la démarcation entre le ciel et le désert, s'était élargie ; maintenant, au-dessus de l'horizon, apparaissait le reflet des premiers feux du soleil.

Isaac déclara gravement :

— Il ne doit pas être loin de trois heures.

Comme il achevait ces mots, Blaisot s'exclama, les bras étendus, vers les confins de la plaine :

— Mon capitaine, v'là les nôtres qui bougent là-bas... ça, c'est des troupes en marche...

On apercevait, en effet, dans la demi-obscurité qui régnait encore sur le paysage, comme un grouillement vague et incertain, sur la nature duquel les hommes du métier ne pouvaient se tromper.

— Il y a au moins une division... là-dedans... ajouta Cognac.

— Avec de l'artillerie ! rectifia Blaisot.

— Et de la cavalerie... fit le capitaine... voyez au centre de la plaine... c'est de la cavalerie qui vient là...

Alors Isaac Toussaint s'écria à son tour, étendant son bras dans la direction du Nil :

— Tenez ! tenez !... voici encore des troupes qui s'ébranlent de ce côté.

Et ils ne se trompaient pas.

Au point du jour, toute la ligne de bataille française venait de se mettre en marche ; cette ligne était composée de quatre grands bataillons carrés, deux pour l'aile droite, deux pour l'aile gauche.

Chacun d'eux était formé d'une brigade et, dans leur intervalle, de l'artillerie était placée.

Au centre, la cavalerie, flanquée de ses canons et soutenue par deux pelotons du régiment des dromadaires.

L'aile droite, sous le commandement du général Friant, était composée des brigades Belliard, (la vingt et unième légère et le quatre-vingt-huitième de bataille), et de la brigade Pouzelot, (le soixante et unième et le soixante-quinzième de bataille).



Le jeune milâtre suivait un sentier bordé de broussailles épaisses. (P. 129.)

L'aile gauche, commandée par le général Reynier, comprenait la vingt-deuxième légère et le neuvième de bataille (général Robin), et les treizième et quatre-vingt-cinquième de bataille (général Lagrange).

C'était la division Reynier qui, marchant sur Matarieh, se trouvait arrivée au plus près du refuge de nos amis.

L'aile droite, elle, faisait face à la mosquée de Sibilly-Hallem...

Soudain, le soleil apparaissant au-dessus de l'horizon, l'aile gauche s'arrêta et les pièces d'artillerie turques qui défendaient le village se mirent à tonner.

Mais la division Reynier était hors de portée de canon et le capitaine Villeray eut conscience que les troupiers demeuraient tranquillement l'arme au pied, indifférents à cette mitraille qui ne pouvait les atteindre...

L'aile droite, au contraire, continuait d'avancer.

Mais, maintenant que la plaine se trouvait inondée de clarté, l'air était si pur qu'en dépit de la distance, on pouvait se rendre compte de la marche des troupes et comprendre le mouvement qu'elles exécutaient.

Cognac tout à coup s'écria -

— La vingt et unième en est... là-bas... c'est le premier carré... de tête... je le reconnais... à son allure...; n'y a qu'elle pour allonger le pas cadencé comme ça... n'y a qu'elle!..

Et le brave homme ajouta :

— Tonnerre de tonnerre! C'est-y pas rageant de rester l'arme au pied, de n'pouvoir rien faire, quand les camarades marchent au feu...

Certainement ses compagnons devaient penser comme lui : il suffisait de voir l'expression de leur visage, le pli de leurs lèvres, l'éclair de leurs yeux...

Cognac poursuivit :

— Ah! la brave vingt et unième: elle marche... elle marche toujours...

Le capitaine Villeray observa :

— Je crois bien que tu vas la voir de plus près, ta vingt et unième... car, ou je me trompe fort, ou Kléber va s'en servir pour couper l'avant-garde turque...

Les traits de Cognac rayonnaient d'orgueil.

— C'est des fameux lapins... dans ma brigade... y z'ont des pattes taillées comme celles des lévriers... et pour un mouvement tournant, y a vraiment que nous qui soyons d'attaque...

Blaisot haussa les épaules, grommelant :

— Cordieu! je voudrais bien te voir lutter avec Cadet-Roussel...

Cognac dédaigna de répondre.

Cependant, dans le village de Matarieh, les Turcs se préparaient à repousser l'attaque imminente des Français. En présence de l'inutilité de la première décharge d'artillerie, les pièces avaient cessé de tirer; mais on apportait en première ligne des munitions en quantité qui faisaient présager une résistance acharnée.

Le mouvement tournant esquissé par l'aile droite de Kléber paraissait passer inaperçu aux yeux de Nassif-Pacha qui ne s'occupait que de renforcer les défenses de Matarieh et de la mosquée de Sibilly-Hallem.

Tout à coup, derrière le bosquet de palmiers au milieu duquel s'élevait le petit temple de Pharaon, voilà qu'un grand bruit s'entendit :

Villeray et Blaisot dressèrent aussitôt l'oreille, et le premier affirma :

— C'est de la cavalerie qui passe.

Leur instinct de cavalier ne pouvait se tromper au piétinement des chevaux, au cliquetis des gourmettes, au bruit des sabres contre les étriers.

De la cavalerie turque! et en quantité considérable!

Mais où donc allait-elle? Elle paraissait s'éloigner du champ de bataille, et cependant, au moment où le combat allait se déchaîner, Nassif-Pacha n'avait aucune raison de se priver de sa cavalerie.

Bien au contraire.

L'officier et le soldat se regardaient, ayant dans la prunelle un étonnement si visible qu'ils s'écrièrent en même temps :

— Qu'est-ce que ça veut dire?

Mais vainement cherchaient-ils à distinguer entre les troncs d'arbre quelque chose : cette cavalerie, dont le bruit arrivait jusqu'à eux, passait assurément en contre-bas du petit temple de Pharaon ; car ils ne pouvaient rien apercevoir.

Avant que Villeray eût pu s'y opposer, Isaac Toussaint se glissa vers l'escalier qui donnait accès à la terrasse, disant :

— Je vais aux renseignements et je reviens.

Quand il eut disparu, les trois soldats s'absorbèrent dans la contemplation de cette plaine immense, encore maintenant emplie de silence et qui tout à l'heure, à l'instant marqué par le destin, allait retentir du fracas de la bataille.

— C'est égal, murmura le capitaine en mordillant sa moustache, nous sommes bien peu...

Ses regards venaient de parcourir la ligne française, forcément étendue pour faire face à l'ennemi, et par conséquent peu profonde, susceptible d'être percée par une charge un peu énergique...

Et cependant, entre Matarieh et la mosquée Sibilly-Hallem, les bataillons et les escadrons turcs s'entassaient, formant une masse redoutable.

La confiance première de l'officier diminuait à la vue du nombre considérable d'ennemis dont il fallait triompher.

Mais Cognac et Blaisot furent d'accord pour déclarer !

— Qu'est-ce que ça fiche ? on va les culbuter comme des lapins.

Blaisot ajouta, montrant la cavalerie dont les aigrettes, les crinières et les dolmans s'agitaient sous le souffle de la brise :

— Est-ce que les guides ne sont pas là ?

Comme il achevait ces mots, Isaac Toussaint apparut sur la terrasse.

— Ah ! citoyen capitaine, s'écria-t-il en courant à Villeray, il n'y a pas seulement de la cavalerie qui défile là... mais aussi de l'infanterie et de l'artillerie...

« Une colonne de plusieurs milliers d'hommes, précédée d'un corps de mamelouks...

« Elle coupe à travers les terres cultivées, profitant des plis de terrain qui peuvent la dissimuler aux regards des nôtres ; elle semble vouloir déborder notre aile gauche. »

Les sourcils furieusement contractés, le capitaine gronda :

— Peut-être même cette colonne tente-t-elle une diversion vers le Caire...

« Et ne pouvoir en prévenir le général en chef ! »

Animé d'une soudaine ardeur, il dit à Blaisot :

— Tu vas m'aider à me mettre en selle ! coûte que coûte, il faut prévenir Kléber !

Le brave troupiier écarquilla les yeux.

— Vous mettre en selle ! Ah ça, mon capitaine, vous voulez rire !

« Dans l'état où vous êtes ! »

— J'aurai la force.

— Allons donc !... eh bien ! et moi ?... je ne compte pas, alors !

« Non, mon capitaine, si y a un coup à tenter, c'est moi que ça regarde. »

— Et moi, gronda Cognac... je ne compte pas ?

Blaisot eut un haussement d'épaules qui trahissait clairement son dédain.

— Un fantassin !... s'exclama-t-il... belle affaire, pour aller vite !

— Un fantassin qui a de bonnes jambes fait plus de chemin qu'un cheval éreinté.

« Bref, mon capitaine, je m'offre à vous. »

Mais Blaisot répéta :

— Non, caporal... s'agit de cavalerie... dans cette affaire-là... ; c'est moi que ça regarde... ; je suis des guides... moi... et c'est les camarades qui sont là-bas.

— Tous deux, alors, insista Cognac... Chacun de son côté : y aura plus de chances que le général en chef en soit averti... s'il y en a un qui reste en route...

— Mais, mon camarade... faut qu'y en ait un qui demeure avec le capitaine et le petit.

— Ne suis-je pas là, fit Isaac Toussaint.

— Vous ne serez pas de trop pour veiller sur mam'zelle Gilberte, riposta le troupier.

Le jeune mulâtre parut embarrassé et détourna la tête

— Alors, c'est dit, mon capitaine, fit Blaisot radieux, je pars.

Villeray lui tendit les mains que l'autre serra avec énergie.

— Va ! dit l'officier d'une voix rauque... va-t'en vite... car, si tu tardes, c'est moi qui partirai.

Blaisot ne se le fit pas répéter.

La vue des uniformes français, de ceux de son régiment surtout, lui avait fait monter le sang à la tête, et lui avait mis la fièvre à fleur de peau.

La perspective de jouer du sabre, de charger, peut-être... depuis plusieurs semaines que pareille fête ne lui était arrivée, le rendait heureux comme un enfant.

Et puis, il entrevoyait la possibilité de prévenir les premières lignes françaises de la situation précaire dans laquelle se trouvaient le capitaine Villeray et ses compagnons.

Sur la pointe des pieds, il traversa la pièce dans laquelle dormaient paisiblement le citoyen Crosnier, Gilberte et André.

Au moment de sortir, il revint vers le jeune garçon et, se courbant, lui effleura paternellement le front de ses lèvres moustachues.

Puis, essuyant du revers de sa main une larme que l'attendrissement avait fait déborder de sa paupière, il sortit dans la cour, où les dromadaires et les chevaux, tous les quatre, couchés à l'ombre, se reposaient.

Blaisot porta son examen sur les deux chevaux, cherchant à deviner lequel des deux était le moins harassé et le plus capable d'accomplir le tour de force qu'il voulait lui demander.

Après une courte hésitation, il se décida pour un bai-brun qu'il avait monté depuis El-Arich et dont il avait été à même de reconnaître l'énergie physique et le courage moral...

André avait baptisé ce cheval « Mohamed ».

— Allons, debout! fit Blaisot en flattant l'encolure de la bête.

Celle-ci tourna vers lui des regards étonnés, indécis; on voyait clairement qu'elle ne pouvait se persuader que cette invite fût sérieuse.

Il lui fallut cependant se rendre à l'évidence quand elle vit le troupiér revenir vers elle, portant la selle et la bride.

Péniblement, « Mohamed » se redressa sur ses jambes fines, tendant, d'un air résigné, sa tête intelligente à la bride.

— Allons, mon vieux, fit Blaisot, après l'avoir rapidement sellé et en le tirant par le mors... je sais bien que t'es turc... mais ça ne fait rien... s'agit de jouer des jambes pour la République.

Légalement, il sauta en selle et, mettant ses éperons au flanc de sa monture, il partit au galop.

En lui-même, tandis qu'il courait à travers la brousse, faisant un grand détour sur la gauche, pour ne point trahir la retraite de ses amis, il remerciait la Providence de lui avoir donné des poignets vigoureux, car Mohamed buttait à chaque instant, et si son cavalier ne l'eût, pour ainsi dire, porté sur ses avant-bras, il se fût abattu dès les premiers pas.

Le troupiér avait prévu quelles difficultés offrirait cette chevauchée avec une monture aussi fourbue que la sienne, quand il avait dissuadé le capitaine de se charger de cette mission périlleuse.

Néanmoins, il parvint tant bien que mal jusqu'aux tirailleurs du général Reynier... qui faisaient le coup de feu contre les défenseurs du village de Matarieh.

Comme il traversait les premières lignes, au galop fou de Mohamed qui avait reçu une balle dans la croupe et auquel la douleur rendait un regain d'énergie, voilà que, non loin de lui, un major de carabiniers, atteint par un éclat de mitraille, vida les arçons...

— Bonne affaire!... songea Blaisot.

Et il piqua des deux vers le cheval qui s'enfuyait à travers la plaine.

Cheval de troupe, il s'arrêta au commandement que notre homme, désespérant de le rejoindre, eut soudain la géniale idée de proférer.

En un clin d'œil, Blaisot eut abandonné la selle de Mohamed pour celle de cette monture nouvelle... plus fraîche et capable de fournir une meilleure course.

Ainsi monté, il poursuivit sa route, piquant droit vers la réserve de cavalerie que Kléber avait massée, ainsi que nous l'avons dit, entre les deux doubles carrés qui composaient ses forces...

C'était une zone formidablement dangereuse que parcourait Blaisot.

A un signal donné, les cavaliers et les grenadiers du général Reynier s'étaient formés en colonne d'assaut et s'étaient jetés sur Matarieh, ce qui avait fait aussitôt sortir des retranchements une nuée de janissaires... et la mêlée était devenue générale, pendant que, par-dessus la tête des combattants, l'artillerie turque venait cribler de projectiles les secondes lignes françaises.

Soudain, des cris s'élevèrent des premiers rangs des guides qui, sous les ordres du général Leclerc, attendaient l'instant de charger les défenseurs de Matarieh.

— Blaisot ! Blaisot !

Ils venaient de reconnaître leur camarade... un camarade qu'ils avaient toutes raisons de croire tué à El-Arich, dont la catastrophe n'avait pas tardé à être connue des troupes d'Égypte.

Pour tous ces braves, c'était un revenant.

— Blaisot ! Blaisot !

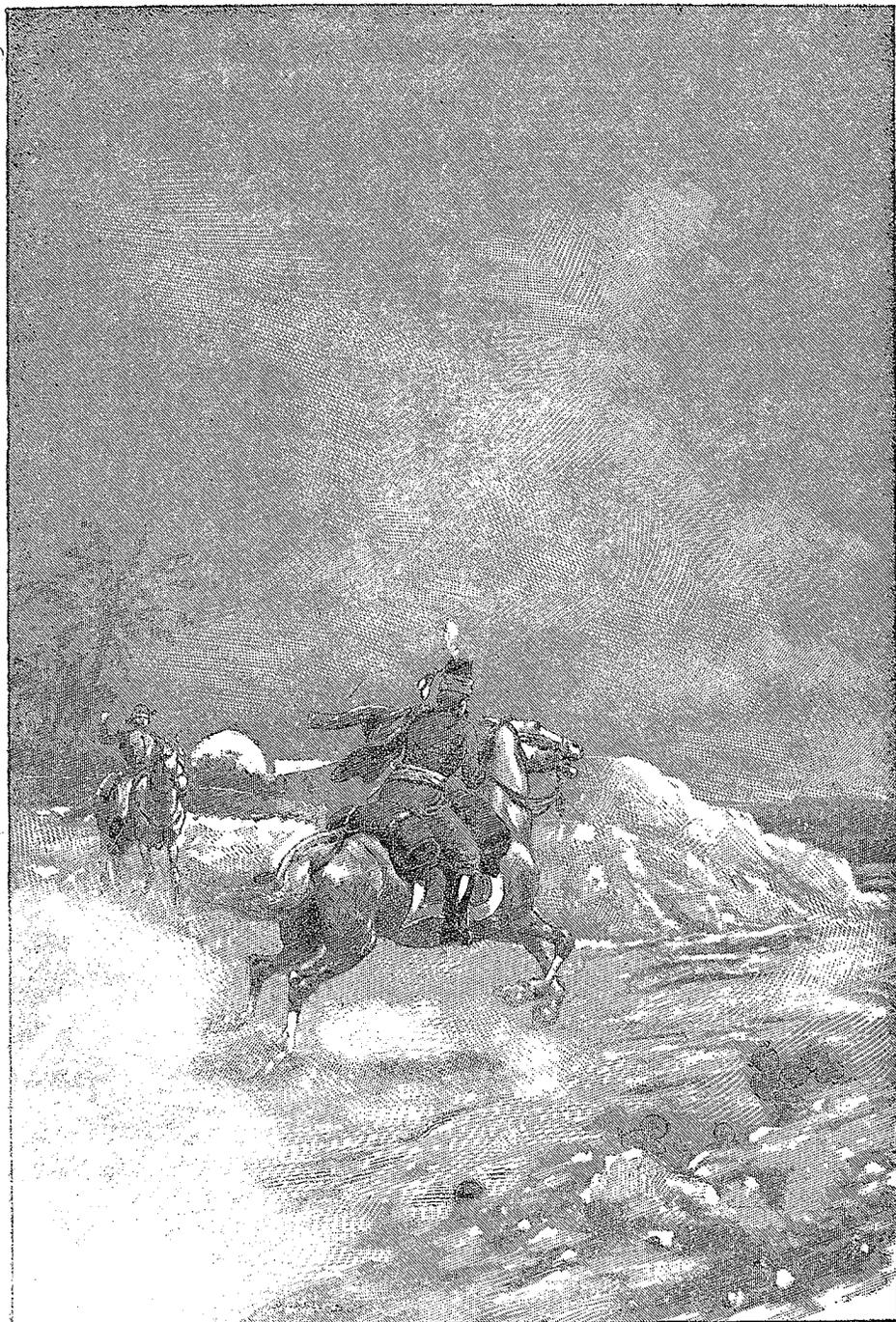
Lui, sans s'occuper même de saluer ses camarades, ni de répondre à leurs appels enthousiastes, poursuivait sa route ; il avait aperçu, non loin, sur le flanc de l'escadron de cavalerie, un groupe d'officiers dont les dorures reluisaient aux rayons du soleil.

Ce devait être l'état-major.

Il ne se trompait pas...

A la vue de ce cavalier qui accourait vers eux, à toutes brides, le général Leclerc envoya aussitôt un officier d'ordonnance à sa rencontre.

Mais, pas plus qu'il ne s'était arrêté pour les camarades, Blaisot



**Blaisot continua de courir vers les uniformes dorés (page 143).**

ne s'arrêta pour celui-ci et il continua de courir vers les uniformes dorés.

Ce cavalier, revêtu d'un uniforme de guide, auquel, pour les besoins du voyage avait été adjoint un burnous blanc d'Arabe, et qui montait un cheval d'officier de ligne, surprit tout d'abord le général.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-il.

Ces mots parvinrent aux oreilles de Blaisot, qui, marchant droit à Leclerc, répondit hardiment :

— Ça, mon général, c'est Blaisot, du premier escadron des guides, ordonnance du capitaine de Villeray, que son capitaine envoie vous prévenir d'un coup de trahison préparé par les Turcs.

— Villeray ! s'écria Leclerc... vivant. . où cela ?

— A Matarieh ! mon général ! après un voyage épouvantablement pénible depuis El-Arich.

« Mais ce n'est pas de ça qu'y s'agit ; s'agit que les Turcs vous tournent. »

Et il mit le général au courant de la manœuvre découverte par Isaac Toussaint.

— Dans quelle direction ? demanda le général.

Le soldat étendit le bras vers l'intérieur des terres.

— Te ferais-tu fort de conduire ceux que je vais envoyer couper le chemin à ces gens-là ?

— Pour sûr.

En deux mots brefs, alors, le général Leclerc donna des ordres à l'un de ses officiers d'ordonnance, qui partit au galop suivit de Blaisot.

Moins de dix minutes plus tard, le régiment des guides quittait son rang de bataille et filait vers les hautes terres, sous la direction de Blaisot.

Une chevauchée de vingt minutes les mit en présence du corps de mamelouks dont était précédée la colonne turque.

Les guides aussitôt chargèrent, pensant qu'une ruée énergique mettrait en fuite leurs adversaires.

Ceux-ci acceptèrent la charge.

Ce fut épique.

Mais en dépit de leur ardeur, les guides finirent par se trouver enveloppés, les mamelouks recevant à chaque instant des renforts.

— Ma foi, grommela Blaisot, qui jouait du sabre comme un diable, m'est avis qu'on va laisser ses os.

Sa pensée, pendant une seconde, se porta vers le petit André, vers le capitaine, puis il fonça comme un sanglier au plus épais de la mêlée.

Fichu pour fichu, mieux valait avoir une belle mort.

Mais soudain, non loin, des sonneries éclatent.

Le refrain des chasseurs... celui aussi des dragons.

Et, de nouveau, les guides dégagés par le vingt-deuxième et le quatorzième, reprennent l'offensive.

Les nôtres ne sont que quelques centaines.

Les Turcs sont des milliers... mais ils ne peuvent résister à l'effort des trois régiments rivalisant entre eux d'audace et de vaillance.

Un moment, malgré leur nombre, les mamelouks songent à la fuite, mais l'amour-propre seul les retient.

Le grand vizir, de la colline où il avait établi son camp, les regarde.

Fuir devant lui ! devant lui ! le représentant du prophète !

Mieux vaut se faire tuer.

Soudain, la déroute se produit.

L'étendard vert du sultan que surmonte le croissant d'or des vrais croyants vient de disparaître.

L'officier qui le portait s'est écroulé, renversé de sa selle par un coup de sabre formidable.

Une lutte épique a lieu sur ce point.

Entre les guides, les dragons, les chasseurs, c'est à qui s'emparera de ce beau trophée.

Les mamelouks de leur côté, tombent sur les troupiers français

qui se battent entre eux sans songer que leur rivalité peut entraîner une défaite sanglante.

Et voilà que tout à coup, sur le cheval gris pommelé que montait le porte-étendard turc, un homme à burnous bondit.

A la main, il tient la bannière du prophète, qu'il brandit au-dessus de sa tête aux acclamations forcenées des infidèles.

Puis, enfonçant les éperons aux flancs de la bête affolée, il exécute une volte audacieuse.

Les guides, les dragons, les chasseurs, furieux de voir leur échapper une proie aussi avidement convoitée se ruent sur le porte-étendard.

Les mamelouks, instruits par l'expérience, se pressent instinctivement autour de la bannière du prophète.

Sous l'élan furieux des Français, les Turcs reculent; préoccupés avant tout d'empêcher le croissant d'or de tomber aux mains des infidèles.

Sous l'assaut répété des Français, les mamelouks faiblissent.

Et voilà que tout à coup, pris de terreur, le porte-étendard tourne-bride.

Ceux qui l'entourent, qui l'encadrent, résolus à ne pas l'abandonner, à lui servir jusqu'au trépas de gardes du corps... tournent bride eux aussi, l'enserrant dans leurs rangs pressés.

Cette retraite est un signal pour la cavalerie turque.

Elle suit l'étendard du prophète et celui qui le porte, poussé, pressé, entraîné par son escorte, pique des deux vers les hautes terres.

Ce n'est plus une retraite... c'est une déroute... une déroute tellement pitoyable, tellement folle que les guides, les dragons, les chasseurs, jugeant la poursuite inutile et désespérant de mettre la main sur l'étendard, s'arrêtent se reforment aux sonneries de ralliement et, la fureur à l'âme, retournent vers Héliopolis où la bataille, engagée sur toute la ligne, fait rage.

La bannière verte, à croissant d'or, pendant ce temps, conti-

nuant sa course échelonnée vers le Caire, entraîne à sa suite les mamelouks au galop et les janissaires au pas gymnastique.

Au fond, cette déroute en apparence désastreuse et qui laissait à la cavalerie l'avantage — un avantage apparent — était en réalité, pour le grand vizir, un succès important.

Sans cette retraite soudaine du porte-étendard, qui avait entraîné à sa suite toute la colonne, celle-ci continuait de lutter contre ses adversaires et se faisait hacher par eux...

Alors que, dans l'esprit du grand vizir, cette colonne avait pour but de courir sur le Caire qu'il savait dégarni de troupes et de s'emparer de la ville que Kléber, retenu sur le champ de bataille d'Héliopolis, était impuissant à revenir défendre.

Les Français gagneraient peut-être la bataille.

Mais la possession des ruines d'Héliopolis pouvait-elle compenser pour eux la perte de la capitale de l'Égypte ?

Kléber l'avait pressenti, dès qu'il avait vu revenir victorieux, radieux, ses guides, ses dragons et ses chasseurs.

— Ah ! gronda-t-il, celui qui m'eût rapporté l'étendard des mamelouks, je l'eusse fait colonel.

— Citoyen général, lui dit alors en riant l'aide de camp qui était allé porter aux guides l'ordre de charger, nous aurons l'étendard.

« C'est un des nôtres qui s'en est emparé ! »

— Un des nôtres ! rugit Kléber... lequel !

— Le troupière qui est venu nous avertir il y a deux heures de la manœuvre turque.

« C'est lui qui s'est emparé de l'étendard et qui s'est mis à fuir pour entraîner avec lui les mamelouks et les janissaires.

Kléber grommela désespérément :

— Lui ! Ah !... si je le tenais !... je le ferais fusiller !

« Il nous fera perdre le Caire ! »

## CHAPITRE IX

### Sur les toits.

Ce même jour, vers trois heures de l'après-midi, les habitants des faubourgs du Caire aperçurent du haut de la terrasse de leurs maisons, un immense nuage de poussière qui s'élevait à quelque distance de la ville.

Depuis le matin, on entendait les échos assourdis de la canonnade... et les indigènes, travaillés en dessous par les agents secrets du grand vizir, attendaient avec anxiété des nouvelles...

Sur des points désignés d'avance des gens armés et munis de torches, guettaient le signal convenu pour se ruer par la ville et massacrer les Européens et brûler leurs établissements.

Dès que s'éleva ce nuage de poussière, si épais qu'il annonçait assurément l'arrivée d'une troupe considérable, les discussions éclatèrent : les uns soutenaient que l'armée française revenait victorieuse ; d'autres qu'elle battait en retraite. Mais ce fut une stupeur en même temps que, chez un grand nombre, une joie indescriptible, quand du haut du minaret, un muphti, transformé en guetteur, cria qu'il apercevait flottant au soleil, l'étendard vert du prophète.

Comme un fleuve qui a rompu ses digues, les habitants se ruèrent hors des ramparts, se portant au devant des Turcs victorieux.

Oui ! victorieux....

Les premiers escadrons qui formaient escorte au porte-étendard

passèrent sans s'arrêter, semblables à une trombe, bousculant, écrasant, massacrant les fanatiques qui encombraient la route.

A la suite de l'étendard, ils s'engouffrèrent par la porte des Victoires, répandant dans la ville l'allégresse et la désolation... l'allégresse chez le plus grand nombre, qui entrevoyaient le pillage et le massacre, la désolation chez les Européens et leurs partisans, destinés fatalement au rôle de victimes.

Mais, sur la route du faubourg de Boulacq, l'affluence était devenue tellement considérable, qu'au lieu de se frayer un passage par la violence et de se livrer à un massacre véritable, force fut à l'armée turque de modérer son allure.

C'était une véritable armée, en effet.

La colonne qui avait quitté le champ de bataille d'Héliopolis, s'était, en route, considérablement augmentée.

Aux deux mille mamelouks qui avaient fui devant les guides, les chasseurs et les dragons du général Leclerc, s'étaient joints près de dix mille spahis et huit à dix mille fellahs ou paysans.

En tout, près de vingt mille hommes.

Dans le Caire, c'est à peine si, sous les ordres du général Verdier, Kléber avait laissé deux mille hommes.

Et encore ces deux mille hommes étaient-ils éparpillés un peu partout, dans les différents postes qu'il lui avait paru indispensable d'occuper, pour assurer, autant que possible, la conservation de la ville.

En un clin d'œil, l'insurrection éclata de tous côtés.

Comme une trainée de poudre, se répandait le bruit que l'armée française avait été massacrée dans la plaine d'Héliopolis.

Aux vingt mille soldats qu'avait entraînés la bannière verte du prophète, se joignirent, en moins de deux heures, cinquante mille hommes armés de cimenterres et de piques.

Des drapeaux blancs furent arborés sur toutes les mosquées, sur tous les édifices publics ; du haut de leurs tours, les muezzins jetèrent des conjurations épouvantables contre les infidèles.

Les mamelouks, les spahis se ruèrent par les rues, suivis de la populace qui se mit à piller, à massacrer, à incendier.

En moins d'une heure tout ce que possédaient les négociants fut détruit ; leurs meubles furent enlevés, brisés ou jetés dans le canal et les immeubles livrés aux flammes.

Soudain, de la foule un cri s'éleva :

— Place Esbekieh !

C'était sur cette place que se trouvait le palais de Mohammed-Beyel Elfi, dans lequel Kléber avait installé son quartier général.

Là, il y avait deux cents hommes de la 32<sup>e</sup> demi-brigade, avec pour chef, l'adjutant-général Duranteau.

La possession du quartier général devait, dans l'esprit des meneurs, leur assurer la possession définitive de la ville.

Cette foule, déjà grisée par l'odeur du sang et de la poudre, comprit cependant de quelle importance était pour elle la prise du quartier général.

Elle poussa un hurlement effroyable.

Esbekieh ! Esbekieh !

En tête des mamelouks, toujours galopait le porte-étendard.

Un peloton de cavaliers, plus hardi, plus fanatique que les autres, l'encadrait, lui formait un rempart vivant, en même temps qu'une garde sévère.

Il passait au galop de son cheval, l'étendard brandi à bout de bras, faisant de grands gestes bénisseurs pour répondre aux cris qui le saluaient :

— Allah ! Allah !

Enfin, dans une galopade folle, les mamelouks débouchèrent sur la place, ayant entraîné à leur suite une populace hurlante et fanatisée.

Une fusillade soudain éclata, partant des fenêtres du palais Mohammed.

Des cadavres, instantanément, jonchèrent le sol de la place.

La foule s'arrêta, interloquée.

Les mamelouks se dispersèrent sans insister davantage, sentant leur impuissance à emporter d'assaut le quartier général.

Avec leurs cimenterres, qu'eussent-ils pu faire contre des tirailleurs abrités derrière de bonnes murailles ?

Tout à coup un fait étrange se produisit...

Le porte-étendard se dégagaa à coups de sabre de ceux qui l'entouraient.

Avec une vivacité prodigieuse, il avait fendu le crâne du mame-louk qui chevauchait à sa gauche, et défoncé la poitrine de celui qui se trouvait sur sa droite.

Pui, voltant comme un écuyer de cirque, tout en exécutant avec son sabre des moulinets extraordinaires, il avait galopé dans la direction du quartier général, à la grande stupéfaction de la foule interdite.

Du palais Mohammed, des coups de feu partirent, dirigés sur cet audacieux cavalier.

Mais celui-ci, indifférent aux balles qui lui sifflaient aux oreilles, poursuivait sa course.

Avait-il donc l'intention de prendre à lui tout seul le quartier général ?

Tout à coup, de la foule, un hurlement épouvantable s'éleva, hurlement de fureur et d'indignation.

L'étendard vert jusqu'alors dressé à bout de bras, le cavalier venait de l'abaisser d'un mouvement brusque et, le tenant par la hampe, en traînait l'étoffe dans la poussière de la place.

Cet acte sacrilège enragea la foule, qui fit mine de se ruer sur ce fou pour l'égorger.

Ce fut bien pis quand, haussé sur ces étriers, le cavalier se mit à hurler à pleins poumons :

— Vive la France !

Sa voix, éclatante comme un coup de clairon, avait porté, vibrante, jusqu'aux derniers rangs des Turcs.

Ceux-ci lui répondirent par des hurlements frénétiques :

— Vive la France ! répéta le cavalier.

Et, comme à travers les fenêtres du palais Mohammed, des canons s'allongeaient, il cria :

— Ne tirez pas, tonnerre de sort ! ne tirez pas ! je suis du premier guides !

Mais les Turcs, excités par l'arrivée de Nassif-Pacha, firent en ce moment une décharge générale.

Le cheval du porte-étendard s'abattit raide-mort.

En écuyer consommé, son cavalier, avait, en même temps sauté à terre, il se mit à courir dans la direction du palais, criant :

— Vive la France !... premier guides ! vive la France !

La porte s'était entr'ouverte pour lui livrer passage

A peine fut-elle refermée derrière lui qu'une grêle de projectiles vint la frapper, crevant les solives des bois, arrachant les ferrures et tuant deux hommes...

— Feu à volonté ! commanda une voix.

Et par les fenêtres, transformées en meurtrières, la fusillade crépita de nouveau.

— Ouf ! murmura le cavalier en s'adossant au mur de la voûte, et en essuyant son front trempé de sueur, il était temps...

On l'entourait, examinant curieusement ses habits moitié militaires, moitié turcs...

Assurément, il avait bien le pantalon et les bottes des guides ; mais il avait aussi une veste brodée, semblable à celle portée par les indigènes.

En outre, il avait la tête couverte d'une calotte rouge à gland de soie bleue et de ses épaules, accroché au cou par une chaînette d'argent, pendait un long burnous dont, à cheval, il était enveloppé.

L'adjudant-général Duranteau lui-même était-là, examinant ce singulier personnage.

— Ton nom ? demanda-t-il.

— Blaisot... du premier guides, ordonnance du capitaine de Villeray.

— Villeray ? Celui qui a péri à El-Arich ?

— Pardon, monsieur le major... mon capitaine n'est pas mort. Je l'ai ramené de là-bas... avec le citoyen Crosnier... et un carabinier... le caporal Cognac.

Duranteau ouvrit des yeux énormes.

— Qu'est-ce que tu me racontes-là, grommela-t-il, incrédule.

— L'absolue vérité, monsieur le major, à telle enseigne que, ce matin encore, j'étais avec mon capitaine et ses compagnons aux environs du village de Matarieh et que c'est moi qui ait prévenu le général Leclerc du coup de trahison de ces coquins.

— Mais cet étendard ?

— C'est moi qui l'ai pris ce matin-en chargeant avec les guides...; seulement, voyant les nôtres qui faiblissaient, j'ai eu l'idée de fuir avec l'étendard pour entraîner les mamelouks sur mes talons.

« Et ça m'a mené jusqu'ici. »

Le brave Blaisot avait l'air assez déconfit.

— Et l'armée est détruite ? demanda Duranteau.

— Détruite ! quelle blague ! Qu'est-ce qui vous a dit ça ? On était un contre dix ; mais vous savez bien ce que c'est, nos baïonnettes et nos sabres auront haché les mamelouks comme chair à pâté.

— Tu as assisté à la bataille ?

— Non... au commencement, seulement.

— Tu vois bien... murmura l'officier avec accablement.

— Mais, monsieur le major, répéta Blaisot, laissez-moi vous faire observer que les Turcs qui ont fait courir ce bruit-là, n'en savaient pas plus que moi...

« Nous avons quitté ensemble la plaine de la Qoubbah... et certainement s'ils ont affirmé notre défaite, c'est pour se faire rendre la ville plus aisément.

— Rendre la ville ! hurla Duranteau Ils auront des décombres et, quand il n'y aura pour les défendre que des cadavres...

Cet entretien avait lieu au milieu d'un vacarme épouvantable.

De la place partait un feu d'enfer qui battait la façade du palais comme eût pu le faire une grêle énorme.

— Monsieur le major, vint dire un sergent, m'est avis que ces b.. -là approchent bien près de nous.

« Si nous les laissons nous prendre d'assaut, nous sommes fichus. »

— Combien sont-ils ? demanda l'officier à Blaisot.

— Une vingtaine de mille.

— Et je n'ai que deux cents hommes, gronda Duranteau. C'est peu.

— Mais ça peut être assez, répondit le guide ; le capitaine de Villeray nous disait toujours qu'avec une poignée de guides, résolu à mourir, il se chargeait de faire reculer une armée.

Le sergent devint tout à coup rouge de colère :

— Est-ce à dire que ce qui est possible avec de la cavalerie soit impossible avec des fantassins ?

« Faudrait voir. »

Un éclair avait jailli des prunelles de Duranteau ; qui sait si, l'amour-propre se mettant de la partie, il ne lui serait pas possible de risquer la partie.

L'observation du sergent était juste ; laisser les Turcs prendre contact avec le palais, c'était risquer de se faire emporter d'assaut. En dépit de son héroïsme, cette poignée de défenseurs serait inévitablement submergée par la multitude des assaillants.

— Écoute, dit-il soudain à Blaisot, nous allons voir ; j'ai ici avec moi une poignée de guides ; le reste de la garnison se compose de grenadiers.

« Prends les guides avec toi, et jette-toi, sabre au poing, sur ces mécréants.

« Moi, avec mes grenadiers et leurs baïonnettes, nous ferons de même. »

— A qui ira le plus loin, déclara le sergent qui mordait ses moustaches.

— Tope ! riposta Blaisot avec assurance.

Et les mains des deux troupiers claquèrent l'une contre l'autre.

Un roulement de tambour pour les grenadiers, un coup de trompette pour les guides ; en un clin d'œil, cavaliers et fantassins quittant les postes qui leur avaient été assignés, se trouvèrent rassemblés devant la grand'porte.

— Mes braves, cria Duranteau, tandis que, au dehors, la fusillade faisait rage, mes braves, j'ai un pari d'ouvert.

« Sabres d'honneur et inscriptions à l'ordre du jour pour ceux des guides ou des grenadiers qui atteindront les premiers les maisons de l'autre côté de la place. »

Des hurrahs frénétiques accueillirent ces paroles.

Puis, un silence se fit.

Alors, Duranteau fit ranger sur quatre rangs ses grenadiers ; les premiers rangs à genoux, les autres debout, le fusil à l'épaule, prêts au coup de feu.

La baïonnette au canon, prête à la charge.

Les guides, sabre au poing et le pistolet à la main, se tenaient prêts à se ruer.

— Aussitôt que nous serons dehors, recommanda Duranteau aux deux soldats préposés à la garde de la porte, vous la refermerez et vous vous tiendrez prêts à ouvrir suivant la façon dont tourneront les événements.

— Et s'ils tournent mal ?

— S'ils tournent mal, c'est que vos camarades et moi nous aurons laissé notre peau sur la place... Alors, il y a trois tonneaux de poudre dans les caves... vous y mettrez le feu.

« Et Vive la République ! »

— Vive la République ! hurlèrent les troupiers.

La voûte du palais résonna terriblement.

— Ouvrez les portes ! commanda Duranteau.

Puis immédiatement :

— Attention ! joue... feu !

Les cent cinquante fusils des grenadiers, les trente carabines des guides éclatèrent en même temps ; une grêle de projectiles s'abattit sur les premiers rangs turcs qui tombèrent, fauchés comme par une faucille gigantesque.

Et avant que, revenus de leur stupeur, les soldats de Nassif-Pacha eussent repris leur sang-froid, Duranteau criait :

— Grenadiers ! en avant à la baïonnette !

Et Blaisot de hurler :

— Guides ! chargez !

Les tambours roulèrent, les trompettes éclatèrent et, semblables à une avalanche, cavaliers et fantassins se ruèrent vers les Turcs.

Vainement ceux-ci tentèrent-ils de résister. L'élan de cette poignée d'hommes résolus était irrésistible.

Comme des coins d'acier, les grenadiers, les guides pénétrèrent dans la foule éperdue devant eux ; cavaliers et fantassins, mamelouks et jannisaires, reculèrent en désordre.

Il arriva un moment où cette reculade se transforma en déroute.

Par les rues adjacentes, les soldats de Nassif-Pacha se sauvaient pour échapper aux baïonnettes des grenadiers, aux sabres des guides.

Quand la place fut nettoyée, Duranteau et ses braves s'arrêtèrent ; à ce moment les deux troupes se trouvaient l'une à côté de l'autre, adossées à une maison qui de l'autre côté de la place, faisait face au palais du quartier général.

— Hein ! cria Blaisot triomphalement au sergent, ça y est tout de même.

— On y est aussi, riposta l'autre.

— Armes d'honneur et citations pour tout le monde, déclara Duranteau.

— Vive la République !

Et tambours battant, trompettes sonnantes, le brave adjudant-général rejoignit le palais Mohammed, salué par une fusillade plus

bruyante que meurtrière, partant des maisons dont la place était bordée.

Dans ces maisons, s'étaient réfugiés une grande partie des jannisaires, qui, de la sorte, bien à couvert, bloquaient le quartier général.

Duranteau ne pouvait donc s'illusionner ; il avait réussi à conjurer le péril, momentanément ; mais il ne l'avait pas définitivement écarté.

Que pouvaient faire deux cents hommes au milieu d'une armée de vingt mille hommes et de cinquante mille habitants révoltés ?

Ainsi que le déclara Blaisot, ils étaient aussi libres dans le palais Mohammed que peuvent l'être des rats pris dans une ratière.

Pour ce qui était des provisions, le palais Mohammed en était assez abondamment pourvu, pour que ceux qui s'y trouvaient enfermés n'eussent pas à craindre d'y mourir de faim.

Quant aux munitions, il n'y avait pas à redouter non plus d'en manquer.

On pouvait donc envisager, sans grande terreur, l'éventualité d'un blocus.

Mais une garnison aussi faible devait être usée rapidement et mise sur les dents, et la fatigue pouvait faire ce que ni la faim, ni les périls n'eussent pu faire.

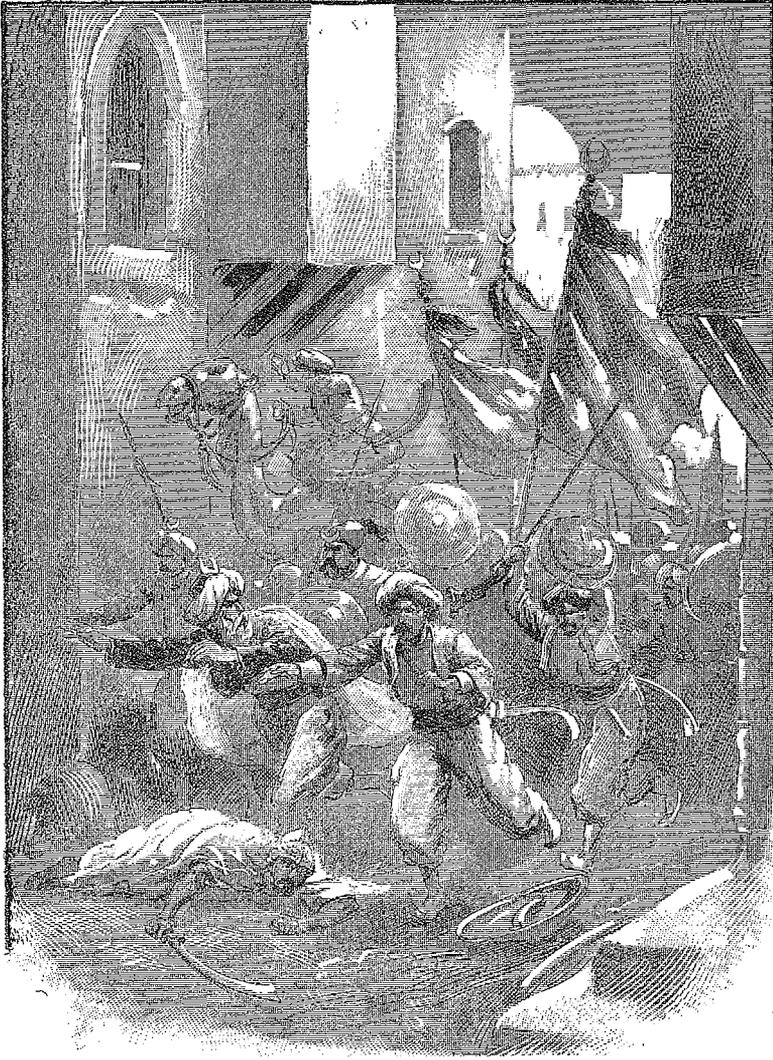
Loin de se laisser abattre, Duranteau décida qu'on allait mettre le quartier général en état de défense, et avant les premières ombres de la nuit, profitant de ce que les Turcs couraient la ville pour incendier et piller les habitations des chrétiens, guides et grenadiers se mirent à élever des retranchements.

Même, avec des madriers faits de troncs de palmiers, ils construisirent une batterie dans le jardin, sur la gauche du palais et on y installa des pièces de campagne appartenant aux guides...

C'était Blaisot qui avait eu cette idée et qui l'avait mise à exécution avec quelques-uns de ses camarades.

Tout à coup vers deux heures du matin, comme il achevait de

mettre en batterie la première pièce, voilà que sur le toit d'une maison voisine, il crut apercevoir, se mouvant avec précaution, une silhouette humaine.



Les soldats de Nassif-Pacha se sauvaient pour échapper aux batonnettes des grenadiers. (P. 135.)

— Qu'est-ce que c'est que ce gaillard-là ? grommela-t-il.

Et caché derrière un tronc d'arbre, il épia l'individu.

Celui-ci s'avancait en rampant, aplati le plus possible sur la terrasse, se défilant comme il le pouvait du clair de lune qui éclairait la maison.

La première pensée de Blaisot fut qu'un espion ennemi cherchait à s'assurer qu'il y avait moyen de tourner la position en employant la voie aérienne.

C'est un danger auquel les assiégés n'avaient pas songé.

Le palais Mohammed pouvait être envahi par les jardins : qu'aurait pu faire une aussi infime garnison contre une avalanche de Turcs tombant du ciel.

— Attends, mon garçon, ricana Blaisot en se dirigeant vers les carabines réunies en faisceaux... je vais t'enlever l'envie de recommencer.

Il avait armé sa carabine et, la crosse à l'épaule, cherchait à ajuster.

Mais l'homme avait disparu derrière une corniche.

Soudainement, Blaisot le vit réapparaître, l'ajusta et son doigt pressait déjà la détente, lorsqu'il s'immobilisa.

Au clair de lune, quelques détails de vêtements venaient d'apparaître à ses yeux et ces détails avaient suffi à le faire hésiter.

Il y avait dans la coupe de la veste turque, des culottes, quelque chose de spécial, de déjà vu qui l'interdisait.

Si courte qu'eût été son hésitation, elle avait suffi à l'individu pour lui permettre d'arriver au bord de la terrasse et d'empoigner une branche d'arbre, qui y venait affleurer.

Blaisot n'avait pas encore pris de décision que celui qu'il visait avait disparu dans le feuillage épais.

— Pardieu ! grogna notre homme, voilà un individu qui va se faire cueillir comme une noisette.

Et il s'installa en faction au pied même de l'arbre dont le personnage allait se servir pour opérer sa descente : ce fut l'affaire d'un instant.

Lestement, l'autre sautait de branche en branche, avec si peu de souci d'être entendu ou remarqué par ceux qui occupaient le jardin Mohammed, que Blaisot, de plus en plus troublé, se disait :

— C'est un fou... ou un ami.

En tout cas, il avait posé sa carabine à côté de lui, jugeant inutile de jouer de l'arme à feu, — ce qui aurait alerté pour rien ses camarades ; — ses mains, ses larges mains, aux doigts noueux, suffiraient.

Soudain, l'individu, dont les mains avaient trop brusquement lâché une branche, tomba comme une masse, jusqu'à terre, le long du tronc, lisse et droit comme un mât.

— Ah! mon gaillard! gronda Blaisot, en surgissant du fourré dans lequel il était caché...

Mais aussitôt il recula, et ses bras tombèrent, comme brisés, le long de son corps.

— Citoyen Isaac!... balbutia-t-il.

— Vous! Blaisot... vous! quelle chance! quel miracle...

— Mais vous-même!... s'écria le troupiér, la gorge serrée par l'angoisse... et le petit André... et le capitaine...

— Ah! mon pauvre Blaisot!... Ils sont au Caire... avec le citoyen Crosnier et sa fille... prisonniers!...

— Prisonniers! rugit Blaisot.

— Oui!... pris par la colonne dont j'avais signalé le passage au capitaine et que vous êtes allé annoncer au général Kléber... les dromadaires ont poussé tout à coup des clameurs folles qui ont attiré l'attention des janissaires.

« Le capitaine a voulu se défendre, mais Cognac et moi nous lui avons démontré que pour son fils, pour M<sup>lle</sup> Gilberte, mieux valait se rendre .. et voilà... »

Blaisot était atterré.

— Et vous-même?

— Prisonnier comme eux... seulement j'ai pu tromper la vigilance de mes gardiens et, profitant de la nuit, j'ai atteint la terrasse de la maison dans laquelle j'étais enfermé avec mes compagnons... de là, en suivant les toits, je suis arrivé jusqu'ici...

— Et vous avez risqué de recevoir un pruneau, camarade, déclara Blaisot en frappant sur la crosse de sa carabine.

— Qui ne risque rien n'a rien, répondit philosophiquement le mulâtre... maintenant, il s'agit d'aviser...

— Aviser... à quoi?

— A sauver les prisonniers... j'ai risqué ma vie pour venir prévenir la garnison du palais. Il est impossible que des soldats ne tentent rien pour leurs compatriotes.

— Hélas! ils sont bien peu... et l'adjudant Duranteau vous dira que l'intérêt général prime l'intérêt particulier.

— J'avais idée que quelques-uns d'entre vous pourraient, par un coup de main, s'emparer d'un otage de valeur, Nassif-Pacha ou quelques autres seigneurs, même de moindre importance...

« Ils auraient répondu de la vie de nos amis et même de leur liberté. »

Blaisot eut un haussement d'épaules et gronda :

— Ces gens-là sont gardés par vingt mille soldats. Allez-donc les chercher ! nous serions tués vingt fois auparavant.

Puis hochant la tête :

— C'est pas ça qu'y faut ; faut quelque chose de plus simple et de plus crâne.

— Quoi donc ?

— Les aller chercher par le même chemin que vous avez pris pour venir.

— Vous n'y songez pas !... un blessé, une jeune fille, un vieillard, un enfant !

— Je vous ai dit que c'était plus simple ; c'est aussi plus difficile... A-t-on le choix des moyens ? non, n'est-ce pas... alors...

« Voyons, comment est-elle leur prison?... »

— C'est une cour, dans une des maisons qui bordent la place... une cour intérieure avec un jet d'eau au milieu et des arcades tout autour, au-dessus d'une terrasse...

— Et la maison voisine touche à la terrasse ?

— Mur mitoyen, pour ainsi dire... à peine cinquante centimètres d'écart, formant ruelle...

C'est bien... attendez-moi là un instant, je reviens...

— Vous allez chercher du monde?

— Jamais de la vie; dans des expéditions comme ça, moins on est, plus on a des chances pour soi.

Et Blaisot s'éloigna, laissant Isaac seul, au pied de l'arbre, perplexe et cependant remerciant la Providence de lui avoir fait rencontrer un compagnon tel que celui-là.

Dix minutes s'écoulèrent, qui lui semblèrent un siècle, au bout desquelles le guide reparut, portant dans ses bras des sabres-baïonnettes et des pistolets d'arçon; en bandoulière, deux carabines.

— Tenez, fit-il en passant une à Isaac Toussaint, prenez ça... c'est tout armé; mettez dans votre ceinture ces quatre pistolets et ces quatre poignards; moi, je garde le reste, et en route.

## CHAPITRE X

### Le revenant.

Isaac, subjugué par l'ascendant plein de crânerie du troupiér, obéit ; puis il empoigna le tronc de l'arbre qui lui avait servi à opérer sa descente et se mit à grimper.

Derrière lui, Blaisot grimpait aussi, plus lentement, parce qu'il était un peu plus âgé que son compagnon et que ses membres n'avaient pas une pareille souplesse.

Seulement, sa volonté, une volonté d'acier suppléait à ce qui lui manquait.

Comme il avait fait pour venir, mais inversement, Isaac passa de l'arbre sur la branche et de la branche sur la terrasse.

Blaisot l'imita et bientôt ils furent tous les deux, se coulant à plat-ventre, sur les toits et sur les terrasses, se dissimulant le plus possible aux regards, qui, de la place, auraient pu inspecter l'espace.

— Est-ce loin encore ? demanda le troupiér.

— Cette maison basse... là-bas... voyez-vous... avec sa terrasse couverte de palmiers et d'orangers... répondit Isaac Toussaint.

Blaisot poussa un soupir et poursuivit sa route ; maintenant il regardait la place, vide et silencieuse, d'autant plus vide et silencieuse que les maisons dont elle était entourée étaient plus bruyantes.

Les soldats de Nassif-Pacha escomptaient déjà leur succès du

lendemain; comment pouvaient-ils croire qu'ils n'emporteraient pas le quartier-général ?

Soudain, Isaac Toussaint s'arrêta et dit :

— Attention : ici, il faut sauter et nous serons sur la terrasse de la maison.

D'un bond léger, il fut de l'autre côté de la ruelle; plus lourdement, mais d'une enjambée non moins sûre, Blaisot le rejoignit.

Le jeune homme fit signe au troupier de le suivre et, se glissant dans l'ombre par un étroit escalier qui se cachait dans la muraille, ils descendirent de la terrasse sur la toiture de la galerie circulaire qui régnait autour d'une cour intérieure.

Arrivé là, Isaac murmura à l'oreille de Blaisot :

— Voici la cour... vos amis sont couchés là-bas, sous les arcades! maintenant je vous laisse le commandement.

Blaisot regarda attentivement, cherchant à se rendre compte.

— Y a des sentinelles?... interrogea-t-il... où cela ?

— En travers de la porte qui fait communiquer la cour avec le reste de la maison : cinq janissaires endormis... bien tranquilles, puisque les prisonniers n'ont pas d'armes.

— Comment avez-vous fait pour fuir ?

— J'ai grimpé après ce tronc énorme de vigne... là-bas... dans ce coin obscur...; le caporal Cognac m'a fait la courte échelle.

— Bon! eh bien... voilà ce que nous allons faire... je vais descendre par le même chemin... vous vous posterez au-dessus de la vigne, avec cette corde à la main, qui vous servira à hisser le capitaine et mam'zelle Gilberte... le père l'Harneton et mon petit André grimperont vaille que vaille...

— J'ai compris.

— Autre chose : surveillez les gardiens... à la moindre alerte, faites feu sur eux.

— Mais ce sera éveiller l'armée entière.

— Ce sera en même temps un signal pour le quartier général ; c'est convenu avec l'adjutant Duranteau... au premier coup de

fusil, il lance une colonne sur la maison... ça fera une diversion.

Tout en parlant, Blaisot avait gagné l'encoignure que que lui avait désignée son compagnon ; là, il déroula une corde solide qu'il portait enroulée autour de ses reins et il commença à descendre.

Pas longue, la descente ; quatre mètres au plus et cependant il mit plus de cinq minutes à atteindre les dalles de marbre qui recouvraient le sol de la cour ; le frôlement de son corps contre les feuilles était couvert heureusement par le bruit du jet d'eau.

Tout de suite, Blaisot se jeta sous les galeries ; là, enveloppé d'ombre épaisse, il gagna l'endroit où, étendus sur les dalles fraîches, les prisonniers reposaient, accablés de fatigue et d'angoisse.

Seul, le capitaine de Villeray, adossé à la muraille, veillait.

Le désespoir avait éloigné le sommeil de ses paupières, désespoir causé par le sort qui attendait son enfant.

Soudain, dans l'ombre qui régnait sous la galerie il eut conscience d'une silhouette se mouvant avec précaution.

— Qui va là ? gronda-t-il, redoutant un assassinat.

— Chut !... silence !... murmura Blaisot en s'avancant vivement... un mot peut nous perdre... Taisez-vous, mon capitaine.

Villeray croyait bien avoir reconnu la voix de son soldat, mais cela lui paraissait tellement invraisemblable que Blaisot fût au Caire et que Isaac Toussaint l'eût précisément rencontré !...

Cependant force lui fut bien de se rendre à l'évidence lorsque le troupière, s'approchant de lui, lui dit à voix basse :

— Vite... mon capitaine, éveillez André, nous allons commencer par lui... les autres ensuite.

— Que veux-tu faire ?

— Le sauver et vous avec lui... vite... vite...

Et tandis que le capitaine s'occupait à réveiller son fils, avec précaution, pour éviter une exclamation qui eût pu donner l'alarme aux gardiens, Blaisot se coula vers Cognac qu'il avait reconnu, dor-

mant profondément, étendu sur le dos, comme s'il eût été allongé sur le plus moelleux des matelas.

Lui mettant la main sur la bouche, il le prit par l'épaule et le secoua.

— Tais-toi, commanda-t-il, quand il vit les yeux de ce dernier s'ouvrir tout grands, avec un air effaré dans les prunelles, tais-toi.

Et lui passant deux pistolets qu'il avait à sa ceinture :

— Surveille les gardiens... et, à la moindre alerte, fais feu

André était éveillé : il murmura tout joyeux :

— Blaisot!... mon vieux Blaisot!

— Mon capitaine, dit le troupier, en lui remettant les deux derniers pistolets qu'il avait, voici pour parer à un coup de chien...

« Éveillez le citoyen Crosnier et sa fille et qu'ils se tiennent prêts à me suivre. »

Portant André dans ses bras, Blaisot, suivant l'ombre dont était pleine la galerie, gagna le pied de vigne et appela tout bas :

— Envoyez la corde, citoyen Toussaint.

La corde descendit aussitôt et lorsque le troupier l'eut attachée sous les bras de l'enfant :

— Hisse!... commanda-t-il.

Le cœur battant d'angoisse, les regards attachés sur la porte de la cour devant laquelle donnaient les janissaires, Blaisot respira avec force en entendant tomber ces mots du toit :

— Ça y est.

Prestement il rejoignit les prisonniers. Gilberte et son père étaient debout, anxieux, tremblants, et, sur un signe du troupier, le suivirent.

L'un après l'autre, ainsi qu'il avait été fait pour le petit André, ils furent hissés sur la terrasse.

— Et de trois, grommela Blaisot dont la poitrine se soulageait peu à peu du poids lourd qui l'écrasait.

Et s'avancant vers Villeray :

— A vous, maintenant, mon capitaine, dit-il.

— Non, laisse-moi : je ne ferai que compromettre votre salut à tous... laisse-moi!

— Tonnerre de sort! ce serait à voir... que j'aurais risqué ma peau pour sauver la vôtre... et que vous seriez le seul qui ne viendriez pas.

Cognac, en ce moment, intervenait.

— Attention!... on a remué du côté de la porte.

De fait, en regardant bien, on pouvait voir dans l'ombre, quelque chose s'agiter.

Puis, plus rien.

Blaisot se baissa, empoigna Villeray et, se redressant, après l'avoir chargé sur ses épaules, courut vers l'encoignure de la cour.

Cognac l'avait suivi.

— Ouvrez l'œil et, en cas d'alerte, jouez du poignard, ça fait moins de bruit.

Il enroula la corde autour du poignet qu'il avait de libre, l'autre maintenant Villeray, et il dit à Isaac Toussaint :

— Hisse!

Des pieds, il s'arc-boutait au tronc de vigne, s'étayant de branche en branche pour s'élever.

Il était arrivé à moitié chemin lorsque, soudain une silhouette surgit de l'ombre du côté de la porte et apparut dans la clarté lunaire.

— Attention! souffla Cognac.

Il s'applatissait contre le mur, une main sur la crosse du pistolet, l'autre crispée sur le manche de son poignard.

Isaac Toussaint avait cessé de haler sur la corde et Blaisot était demeuré suspendu, avec le capitaine.

Le janissaire turc s'avancait sans méfiance, tranquillement, vers la vasque de marbre dans laquelle retombait, bruissant, le jet d'eau.

Il se courba vers la vasque et, les lèvres à la surface du liquide, but longuement.

Quand il se redressa, ses regards errant à l'aventure à travers la

cour, il fit un brusque mouvement et se dirigea vers l'endroit où les prisonniers s'étaient retirés.

— Pincés ! grommela Cognac.

Ce à quoi Blaisot répondit :

— Glissez-vous par les galeries ; dans l'ombre, attendez-le derrière un pilier et d'un seul coup, entre les épaules... mais tuez-le net... sans ça, on est perdu.

Le caporal disparut.

Villeray dit à Blaisot d'une voix suppliante :

— Laisse-moi ; tu te perds inutilement et tu perds les autres, en t'entêtant.

— Bien... nous crèverons tous deux ici... grommela Blaisot... mais vous abandonner... jamais...

Et, haletant, l'oreille tendue vers l'ombre, il écoutait. Quelques secondes s'écoulèrent ; puis une exclamation étouffée, un bruit sourd... et ensuite... rien...

— Ça y est ! murmura Blaisot ; hisse ! citoyen Toussaint.

L'ascension recommença, et bientôt les deux hommes atteignirent le toit de la galerie où M. Crosnier et Isaac réussirent à étendre le blessé.

— A toi, Cognac... fit Blaisot en se penchant. Leste comme un singe, le caporal eut tôt fait de rejoindre ses compagnons.

— Citoyen Toussaint, dit alors Blaisot, marchez devant... puis le petit André et M. Crosnier avec mam'zelle Gilberte.

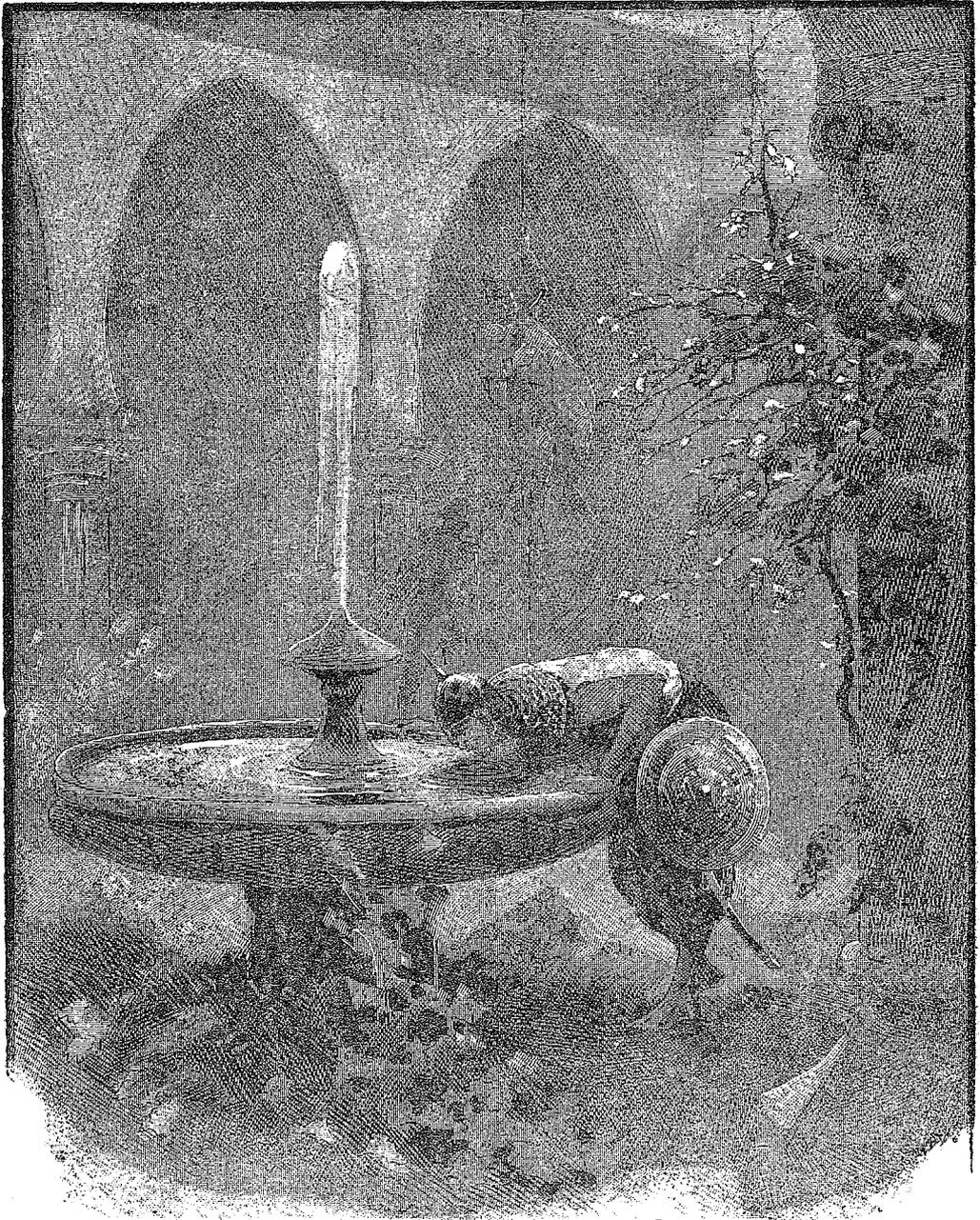
« Vous, caporal, empoignez-moi le capitaine par les jambes... et en avant. »

La petite troupe se mit en marche.

Mais autre chose était pour deux hommes de se glisser de toit en toit : autre chose était pour la petite troupe d'en faire autant.

Soudain, comme Isaac venait de hisser le petit André sur la terrasse de la maison et se dirigeait en toute hâte vers la construction voisine, un hurlement éclata dans la cour !

— A plat ventre ! gronda Cognac.



Les lèvres à la surface du liquide, le janissaire but longuement (page 167).

— Non ! déclara Blaisot... courons, au contraire... nous avons laissé la corde qui va nous trahir... avant quelques instants, ils nous auraient découverts.

— Si ce n'est déjà fait ! murmura le capitaine...

Comme il achevait ces mots, une fusillade éclata et tout autour des fugitifs des balles sifflèrent.

— En avant ! en avant ! cria Blaisot.

Et il se mit à courir, entraînant Cognac qui tenait toujours M. de Villeray.

Les Turcs n'avaient pas eu grand'peine à découvrir les silhouettes des fugitifs que le clair de lune faisait ressortir sur le fond obscur du ciel.

— Tonnerre de sort ! gronda tout à coup Blaisot, nous ne pouvons cependant nous laisser canarder comme ça sans montrer à ces sauvages ce que nous pouvons faire.

Halte !... caporal, et jouons de la clarinette.

Laisant le reste de la troupe sous la direction d'Isaac Toussaint, les deux troupiers déposèrent sur le toit le capitaine, saisirent leur fusil et, après avoir ajusté les ombres qui gesticulaient dans la cour, pressèrent la détente.

Deux hurlements suivirent, comme deux échos, les deux détonations.

— En retraite !...

Blaisot et Cognac ramassèrent M. de Villeray et poursuivirent leur course.

Là-bas, du côté du Palais Mohammed, des roulements de tambours, des rappels de trompette s'entendaient.

La petite garnison du quartier général s'apprêtait à faire la diversion dont étaient convenus Blaisot et l'adjudant-général Duranteau.

— Avant cinq minutes, déclara le guide, ces gredins-là vont avoir affaire assez pour nous fiche la paix.

« Le tout est que nous puissions tenir jusque-là ! »

Des détonations éclatèrent, nourries, pressées ; les janissaires

préposés à la garde des prisonniers avaient donné l'alarme, et maintenant ils étaient là, dans les cours, sur la place, plusieurs centaines qui tiraillaient sur les fugitifs.

Et encore si ceux-ci n'avaient eu à redouter que la fusillade des gens d'en bas.

Mais, derrière eux, sur les terrasses des maisons, d'autres avaient grimpé, qui, le yatagan à la main, s'étaient lancés à leur poursuite.

Avec un vieillard, une jeune fille, un enfant, un blessé, Blaisot, Cognac et Isaac Toussaint étaient fort empêchés d'activer leur allure suffisamment pour pouvoir échapper sans en venir aux mains.

C'est ce que Blaisot comprit tout de suite.

— Vite ! cria-t-il à ses compagnons, vite à cette petite terrasse là-bas, qui domine les autres... nous nous défendrons là.

Et il montrait en effet une manière de belvédère auquel on accédait par un escalier de marbre et dans lequel ils seraient comme dans une redoute.

— Abandonnez-moi !... commandait le capitaine ; vous vous perdez !

Mais, sans faire attention à ses injonctions, les deux porteurs continuaient leur course vers le point indiqué.

Blaisot, tout en se hâtant, disait :

— Heureusement, ils n'ont pas d'armes à feu ; nous aurons l'avantage... avec nos pistolets, nous en démonterons toujours quelques-uns... et nous éviterons un corps à corps dangereux.

Suant, soufflant, à bout de forces, ils atteignirent enfin le belvédère où, déjà, Isaac était arrivé, avec la première partie de la petite troupe.

Il était temps ; les Turcs galopèrent sur leurs talons.

Déjà l'un d'eux escaladait la marche derrière Cognac.

Celui-ci, d'un coup de pied rudement détaché en pleine poitrine, l'étendit hurlant sur la terrasse.

En même temps, le mulâtre faisait feu de ses deux pistolets.

Un second janissaire s'écroula, tué raide; un autre recula en poussant un hurlement épouvantable.

Mais les autres, une dizaine au moins, ne s'en montrèrent que plus acharnés et se ruèrent tous ensemble vers le belvédère.

— A mon commandement! cria le capitaine qui, prestement, avait saisi les pistolets que lui avait remis Blaisot... attention! feu!

Ensemble, tous les chiens s'abattirent et toutes les détonations se confondirent en une seule.

Les Turcs bondirent en arrière, jusqu'à une baslustrate de marbre derrière laquelle ils se mirent à l'abri pour délibérer.

Il en restait encore une demi-douzaine.

Et la situation devenait dangereuse; car les fugitifs se trouvaient sans munitions.

Blaisot n'avait pas prévu le cas où il serait obligé de soutenir un siège en règle.

Les Turcs, derrière la galerie, tenaient conseil et sans doute avaient-ils le pressentiment qu'ils n'avaient plus affaire qu'à des adversaires désarmés, car ils poussaient des hurlements de joie et sortirent de leur cachette.

Mais, au même moment, la garnison du palais Mohammed se ruait sur la place et fonçait vers les maisons occupées par les Turcs.

Ceux-ci durent se retourner vers leurs ennemis et cesser de s'occuper des fugitifs.

Ceux-mêmes des janissaires qui les poursuivaient, craignant de se trouver soudain coupés de leurs camarades, battirent en retraite, non sans insulter leurs ennemis.

— Vive la République! cria Blaisot.

Et à Cognac :

— Allons! oust! caporal! au capitaine.. et les autres, en route...

On descendit le petit escalier de marbre et on se lança de nouveau à travers les toits et les terrasses.

Sur la place, le feu se poursuivait avec une intensité à chaque instant croissante : au bruit de la fusillade, les mamelouks, les janis-

saires étaient accourus de tous les points de la ville et menaçaient d'écraser l'adjudant-général Duranteau...

— Pressons !... fit Blaisot, tout à coup... v'là les nôtres qui reculent.

Et il voulut courir.

Mais Isaac Toussaint, qui marchait en éclaireur, poussa un cri de colère.

— Coupés ! gronda-t-il, nous sommes coupés dans notre retraite.

— Pas possible ! balbutia Blaisot.

Posant à terre M. de Villeray, il se jeta en avant et, lorsqu'il eut rejoint le fils Toussaint, il put constater qu'en effet une vingtaine de Turcs leur barraient le chemin, le fusil à l'épaule, n'entendant qu'eux évidemment pour faire feu.

— Diable ! grommela notre homme en se jetant derrière un pan de mur.

A reculons, il revint rejoindre ses compagnons auxquels il exposa la situation.

— Cette fois, murmura-t-il...

Il ne put achever : ses yeux attachés sur le petit André s'étaient remplis de larmes et un sanglot, arrêté dans sa gorge, l'étouffait

— Pauvre mignon...

M. de Villeray mangeait sa moustache, grondant :

— Tout ça... c'est ma faute... si vous ne vous étiez pas entêtés à vouloir m'emmener avec vous...

Ce à quoi Blaisot répliqua :

— Oh ! c'est pas pour moi que je regrette, mon capitaine... c'est pour le petit.

— André..., murmura le capitaine. Et ne pouvoir rien... rien...

En ce moment, la place se vidait peu à peu de la garnison du palais Mohammed qui reculait lentement devant la foule, à chaque instant croissante, des Turcs.

— Il faut pourtant prendre un parti, déclara Cognac.

— Ah ! fit Blaisot se relevant, parmi ceux de là-bas, — il hochait

la tête dans la direction du palais — s'il y en avait un seul qui ait l'idée de prendre le chemin que nous avons pris... ces bandits se trouveraient entre deux feux.

— Ce qui est une façon de parler, ricana Cognac, car nous n'avons plus de cartouches.

Comme il achevait ces mots, voilà que du groupe des janissaires alignés là-bas, le fusil à l'épaule, un homme se détacha, tenant à la main une écharpe blanche qu'il agitait au-dessus de sa tête.

— Un parlementaire, dit M. de Villeray... Blaisot, va donc voir ce qu'il veut.

— Peuh ! répondit le guide, pour ce que je comprendrai à son charabia ; mieux vaudrait que ce fût le citoyen Toussaint.

Celui-ci n'avait pas attendu l'instruction du capitaine pour se porter en avant.

Il se hâtait de façon à ne pas permettre à l'adversaire de s'avancer trop près et d'avoir une notion trop exacte du petit nombre de combattants auxquels lui et les siens avaient affaire.

Soudain, comme ils n'étaient plus qu'à deux pas l'un de l'autre, une exclamation s'échappa de leurs lèvres :

— Placide !

— Isaac !

— Tu n'es donc pas mort ?

— Tu es donc encore vivant ?

Et Isaac ajouta, sur un ton de défiance marqué :

— Que fais-tu avec ces gens ?... Prends-tu donc parti pour les ennemis de la France ?

— Les ennemis de la France ne sont pas les nôtres... Ils devraient au contraire être nos amis, à nous... à nous que la République a enlevés à notre père et retient prisonniers.

— Et ton serment ?

— Un serment qui m'a été arraché par la force ; je m'en considère comme délié.

« D'ailleurs, il te sied bien de me faire de la morale, toi qui es cause de ce que j'ai fait. »

— Moi!...

— Oui, toi... toi qui aimes Gilberte Crosnier... que Gilberte aime aussi... et que moi, tu le sais bien, je veux épouser.

— Placide! Placide!

— Donc, voilà : vous êtes perdus ; vingt hommes sont là, armés, qui, à la première décharge, vous jetteront à terre... un seul moyen de vous sauver...

— Et ce moyen ?

— C'est de renoncer à Gilberte.

— Tu est fou !

— C'est toi qui est fou de refuser.. la mort vous attend !

Issaac se croisa les bras .

— Tue-moi donc : mais épargne-la.

— L'épargner? en vérité, quel grand supplice pour elle de devenir, grâce à moi, la belle-fille du général Toussaint Louverture!

— Crois-tu que je n'aie pas l'intention de l'épouser !

— Je l'aime ! Je vous tiens ! je veux qu'elle me suive !

— Eh bien ! viens la prendre.

Et, tournant les talons, Isaac retourna en courant vers ses amis, ayant hâte de leur faire part de l'infamie de ce marché.

Mais, en les rejoignant, sa conscience s'émut à la pensée de dénoncer Placide.

Après tout, c'était son frère, et quelque peu de sympathie qu'il y eût jamais entre eux, il sentit que son cœur se révoltait contre cette dénonciation.

Que les faits parlassent d'eux-mêmes ; d'ailleurs, pour la gloire du nom qu'il portait, il rougissait de l'infamie de ce frère qui mentait ainsi à sa parole et manquait à ses serments.

— Eh bien ? demanda M. de Villeray.

— Mon capitaine...

Le jeune homme hésitait, cherchant encore, au moment de répondre, quel mensonge il allait pouvoir substituer à la vérité. Quand, soudain, non loin, une fusillade intense éclata.



Une exclamation s'échappa de leurs lèvres : « Placide!... — Isaac!... » (P. 175.)

Stupeur, comme bien on pense des deux côtés.

Qu'est-ce que cela voulait dire?... le feu croissait de seconde en seconde et se rapprochait.

En même temps des tambours roulèrent.

— Mais... tonnerre de sort! s'écria Cognac... mais c'est le rappel de la vingt-cinquième.

— Les Français! les Français! s'exclama Isaac Toussaint

Et Blaisot, comme un défi à ceux qui lui barraient la route, hurla à pleins poumons : — Vive la République !

Cependant, anxieux, les fugitifs, haussés sur la pointe des pieds, regardaient dans la direction d'où venaient la fusillade et les roulements de tambours.

— Je les vois... cria tout à coup le petit André, que Blaisot avait pris sur ses épaules, je les vois !

Ce que voyait le gamin, c'était la tête de colonne du général Lagrange que Kléber avait détachée de son armée à El-Kanthara, pour porter secours au Caire.

Après avoir défait dans la plaine de la Qoubbah un corps de quatre mille mamelouks envoyés à sa rencontre par Nassif-Pacha, cette colonne s'avancait par la ville, au pas gymnastique, baïonnette au canon, faisant à travers la foule armée qui s'opposait à son passage une trouée sanglante.

Isaac Toussaint surveillait avec anxiété ce groupe de janissaires qui leur barrait le chemin du palais Mohammed... il comprenait vaguement que la crainte d'atteindre Gilberte empêchait Placide d'ordonner le feu.

D'un autre côté, la crainte de se faire surprendre par la colonne française l'empêchait de se jeter en avant.

Enfin, Isaac vit les Turcs disparaître un à un...

Le dernier qui resta lança, dans un geste d'énergique menace, son poing fermé vers les fugitifs.

Isaac n'eut pas de peine à deviner la silhouette de Placide

Il poussa un soupir de satisfaction.

Car si, d'un côté, celle qu'il aimait était sauvée... il n'avait pas eu besoin, de l'autre côté, de dénoncer son frère !...

## CHAPITRE XI

### Le rêve de Cognac.

C'était quelques semaines après cette dramatique nuit.

En Égypte, la situation était entièrement transformée.

La victoire d'Héliopolis, la prise du Caire et des principales villes de la Basse-Égypte, comme aussi la réoccupation de la Haute-Égypte, avaient changé la manière de voir des habitants du pays.

Cette armée française, considérée jusqu'alors par eux comme ne devant avoir qu'une durée éphémère, — appelée qu'elle était à être détruite par les troupes du grand vizir, cette armée avait triomphé des Turcs, d'une manière qui paraissait définitive.

En outre, les transformations, les améliorations rapides apportées par Kléber dans l'administration civile du pays avaient achevé de lui conquérir l'estime des habitants, déjà fort portés à se rallier à lui, à la suite de la modération dont il avait preuve, au lendemain de la victoire.

La paix semblait définitivement assurée à ce malheureux pays et l'armée, après de si longs mois de fatigues non interrompues, avait le droit de croire qu'elle allait pouvoir goûter un repos bien gagné. Kléber, l'Égypte, l'armée avaient compté sans la trahison qui, plus que jamais, veillait.

Ce que la Turquie et l'Angleterre n'avaient pu obtenir par les armes, elles allaient le conquérir par un crime.

Mais nul ne pouvait se douter de la tragédie qui se préparait et, tout à la joie de respirer enfin une autre atmosphère que celle des champs de bataille, chacun avait repris ses occupations favorites.

Le capitaine de Villeray, enfin guéri de la blessure reçue à El-Arich, vivait heureux et tranquille, en compagnie de son petit André, dans la jolie maison du faubourg de Boulaçq qu'il occupait avant les derniers événements.

Le citoyen Crosnier avait recommencé à courir les environs de la ville, en compagnie d'Isaac Toussaint et de Gilberte.

La jeune fille, comme mue par un pressentiment, avait obtenu de son père qu'il ne séparât d'elle en aucune occasion.

Le souvenir de cette nuit où, à El-Arrich, elle avait vu Placide et Isaac aux prises à cause d'elle, était demeuré vivant en elle.

Bien qu'elle eût toutes raisons de croire que le fils aîné du général nègre avait péri dans la catastrophe d'El-Arich, cependant une vague inquiétude était demeurée en elle. La crainte d'une surprise, d'un enlèvement la hantait.

Entre son père et Isaac Toussaint, elle n'avait rien à craindre. Du moins, le croyait-elle.

Quant à Blaisot, il avait repris paisiblement son rôle d'ordonnance et partageait son temps entre les soins à donner au ménage de son capitaine et l'éducation du jeune André — éducation qui se composait d'équitation, d'escrime et de tir...

Quant à ce qui était des branches littéraires et scientifiques, le troupiier avait cédé modestement le pas au citoyen Crosnier qui s'était chargé de donner au fils du capitaine les premiers principes de latin et de grec, ainsi que ceux des mathématiques.

Cognac, lui, était rentré dans sa compagnie.

Or, le 13 juin, vers neuf heures du soir, comme le capitaine de Villeray, son repas fini, regardait, étendu sur une natte de paille, Blaisot qui donnait à André une leçon de sabre, dans la cour intérieure de la maison arabe qu'il occupait, voilà que, sur le seuil de la cour, une silhouette s'arrêta, les talons joints, la main au front :

— Tiens ! Cognac ! s'écria André.

Et brusquement, interrompant sa leçon, il courut au caporal dont il serra les mains affectueusement.

Au cours des moments tragiques auxquels ils avaient été mêlés, une vive affection était née dans le cœur du gamin pour son compagnon d'aventures.

— Ma foi, c'est tout d'même vrai, fit Blaisot en allant au-devant du carabinier ; c'est l'ami Cognac.

Et, tout de suite, plaisantant :

— Vous venez pour votre pari de l'autre jour ; au premier touché.

— Non : un pli du quartier général pour le capitaine.

Villeray, s'étant levé, murmura :

— Une lettre de service pour demain... sans doute.

Mais non, c'était un mot signé par Kléber lui-même et qui invitait le capitaine à passer chez lui, sans tarder, pour affaire le concernant personnellement.

— Vous m'emmenez, papa ? demanda André, aussitôt.

— Point... je ne serai d'ailleurs pas longtemps absent et comme il est neuf heures, tu vas me faire le plaisir de te mettre au lit.

L'officier se tourna vers son ordonnance et dit avec sévérité :

— Tu entends, Blaisot... au lit, tout de suite.

— Oui, mon capitaine.

Il s'empressait autour de M. de Villeray, lui ceignant son ceinturon, lui chaussant ses bottes, pendant que André allait chercher le kolback et les gants de son père.

— Mon capitaine ne veut pas de ses pistolets ? demanda Blaisot ; — le quartier de Boulacq est peu sûr et pour revenir, à la nuit...

— Baste... avec mon sabre... qu'ai-je à craindre ?

Il embrassa tendrement son fils et sortit rapidement.

L'ordonnance le regarda partir en tordant sa moustache ; puis se tournant vers André :

— Allons, monsieur André... au lit ?

— Ah ! Blaisot ! nous n'avons pas fini la leçon.

— Pour ce soir, y en a assez comme ça ! vous avez entendu le capitaine ; faut pas plaisanter avec la consigne.

Et à Cognac :

— Vous ne repartez pas tout de suite, caporal ? on a le temps de fumer une pipe tous les deux, en blaguant.

— D'autant que j'ai pas mal de chose à te raconter, des choses qui m'embarrassent et au sujet desquelles je voudrais te demander conseil, mon garçon...

La curiosité excitée par ces mots, Blaisot eut tôt fait de mettre le gamin au lit et, après un rapide bonsoir, vint retrouver le caporal.

— Alors ! demanda-t-il en prenant place à côté de lui... qu'est-ce qui vous embarasse mon camarade ?

Cognac s'étira la moustache, — ce qui, chez lui, était toujours l'indice certain d'une perplexité grande, et après avoir toussé deux ou trois fois :

— Eh bien ! murmura-t-il, voilà... j'étais, il y a trois jours de ça, de garde devant la mosquée de Sidi-Brahim... Comme de juste après une chaleur étouffante, je m'étais assoupi vers le milieu de la nuit...

« Alors, comme j'ai toujours eu les yeux faibles et que la fraîcheur qui tombe du ciel y a rien de mauvais comme ça, je m'étais glissé dans l'intérieur de la mosquée, afin d'être à l'abri. »

Ici, le caporal fit une pose, se gratta la tête avec énergie ; puis il poursuivit :

— Or, voilà-t-y pas que j'ai fait un rêve..., ou du moins, il y a des moments où je crois que c'est un rêve... et des moments où je me demande si j'ai pas entendu et vu pour de vrai.

Blaisot avait cessé de tirer sur sa pipe et fixait sur son compagnon des yeux tout ronds de surprise.

— Comme ça, murmura-t-il, vous n'savez pas si vous dormiez ou si vous étiez éveillé ?

— Juste : en tout cas, si j'étais éveillé, j'avais un engourdissement tel, par tous les membres, qu'il m'aurait été impossible de remuer seulement le petit doigt.

— Alors ? interrogea Blaisot que la curiosité talonnait de plus en plus.

— Voilà-t-y pas que, comme je dormais, je suis éveillé tout à coup par un bruit tout drôle, — quelque chose comme une porte qui aurait grincé en s'ouvrant ; — j'écarquille les yeux et je vois, à quelques pas de moi, une des dalles de marbre dont est pavé le sol... qui se soulève.

— Vrai ? s'écria Blaisot que le surnaturel impressionnait plus qu'un escadron ennemi...

— Puisque j'te l'dis ; mais, attends : la dalle toute grande ouverte, une tête d'homme paraît... puis les épaules, le buste et l'reste...

« Et après celui-là, un autre et derrière cet autre... encore un autre... et ainsi de suite...

« J'en ai compté jusqu'à vingt.

— Mais vingt... quoi ? Qu'est-ce que c'étaient que ces gens-là ?

— Des Turcs... et des gros bonnets, pas des simples arbis, des riens du tout, mais des généraux, pour le moins.

« Ensuite, voilà qu'ils se sont mis à parler avec animation ; qu'est-ce qu'ils disaient?... je n'en sais rien... vu que je ne comprends pas leur sacré nom d'un chien de langue.

« Mais, tout à coup, voilà que du même trou par lequel ils étaient arrivés, deux hommes ont surgi, enveloppés d'un grand bur-nous et la tête cachée sous un vaste capuchon.

« L'un d'eux avait le visage noir comme le cuir de ma giberne : l'autre était blanc, avec une barbe blonde très soyeuse.

« Chose curieuse, je les ai reconnus tous les deux.

— Pas possible !

— Parfaitement : n'est-ce pas, c'est un rêve, et dans les rêves,

on voit un tas de bêtises ; bref, le noir ressemblait, à s'y méprendre, au fils du général Toussaint Louverture, celui qui était avec le citoyen l'Hann'ton, au fort d'El-Arich.

— Placide Toussaint ? — s'écria Blaisot, — mais c'est impossible ! il est mort là-bas.

Il pouvait l'affirmer, puisqu'il était le dernier qui eût vu Placide avant le moment de l'explosion, qui devait transformer en une immense nécropole la citadelle d'El-Arich.

— Je sais bien, déclara le caporal ; aussi, c'est ce qui me fait croire que je rêvais !... mais, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'autre aussi, je le connais, pour l'avoir vu à El-Arich.

« Et là, y a pas d'erreur, vu que j'étais de garde à la poterne, quand il s'est présenté comme parlementaire... : tu ne te souviens pas d'un Anglais, celui qui est venu faire la première sommation, le jour même où El-Arich a été investi ?

— Si je m'en souviens ! puisque j'étais avec le pauvre colonel Cazals quand l'English s'est présenté... Il se nomme Morrier... Et alors, qu'est-ce qui z'ont fait tous les deux ?

— Eh bien ! le nègre a paru présenter l'Anglais aux Turcs. Ils ont causé longtemps ensemble.

« Le Morrier parlait en anglais, les autres en arabe, et c'était le nègre qui traduisait.

« Ça a fini par des poignées de mains ; après quoi, un Bédouin particulier qui, durant ce temps, était demeuré accroupi sur un petit tapis, égrenant un chapelet, une manière de prêtre, sans doute, s'est levé, est allé chercher dans le trou formé par la dalle soulevée un autre Turc, tout vêtu de blanc, très jeune, un joli garçon, ma foi, et l'a amené aux autres.

« Là, nouvelle présentation... nouvelle conversation.

« Après quoi, le beau garçon a pris la place du curé sur son tapis, tandis que l'autre, debout, se mettait à parler.

« Qu'est-ce qu'y disait?... ma foi... impossible de l répéter... mais il avait l'air de prêcher.

« En tout cas, y a une chose qui m'a semblé à remarquer, c'est qu'y prononçait à chaque instant le nom de Kléber. »

Blaisot sursauta :

— Kléber?... vous êtes sûr, caporal ?

— Sûr?... c'est-à-dire que je suis sûr que dans mon rêve — si c'était un rêve, j'ai entendu prononcer le nom du général. Voilà tout.

Blaisot le regardait, perplexe lui-même, cherchant à deviner ce que pouvait bien masquer la perplexité de son interlocuteur.

— Eh ben ! finit-il par dire, qu'est-ce que vous voulez, mon camarade... j'peux rien vous dire...

— Qu'est-ce que vous feriez, à ma place ?

— J'en sais trop rien ; si c'est pas un rêve, vous devriez prévenir le général.

— Mais, si c'est un rêve, on s'fichera d'moi.

— C'est un peu vrai.

— Il y a un proverbe qui dit : « Dans le doute, abstiens-toi... »  
Seulement, si le général courait un danger ?

— Ça, c'est encore vrai : quoique je ne voie pas quel danger qu'y pourrait bien courir ?

Puis, après un moment de silence :

— Vous êtes venu chercher mon avis, c'pas, caporal ? eh ben ? la chose est grave et mérite réflexion.

« J'vais songer à ça... et puis nous verrons.

— Si tu savais ce que ça me tracasse.

— Faut pas : ça n'en vaut peut-être pas la peine, ça peut n'être qu'un rêve, — la preuve, c'est que le citoyen Placide, que vous dites avoir vu dans la mosquée, est resté à El-Arich.

— Y a mieux que ça, ajouta Cognac qui ne demandait pas mieux que d'être convaincu... le lendemain j'ai cherché, dans le sol de la mosquée, la dalle par laquelle étaient entrés les Turcs... toutes scellées hermétiquement... Alors ?

— Alors... vous avez rêvé, caporal.

Des tambours résonnèrent au loin.

— La retraite ! dit Cognac en se levant ; bonsoir, camarade, et songe à mon affaire.

— Vous pouvez compter sur moi, caporal ; au besoin, j'en parlerai au capitaine.

Là-dessus, ils se serrèrent la main, et tandis que Cognac se dirigeait vers la ville pour rejoindre son cantonnement, Blaisot, lui, s'étendait confortablement sur le hamac, pour attendre Villeray.

Celui-ci, au bout d'une demi-heure, fut de retour.

Il entra dans la cour d'un pas nerveux, répondit sèchement au bonsoir de son soldat et se retira dans sa chambre dont la porte claqua.

— Non d'une chabraque, grommela Blaisot, le capitaine n'est pas de bonne humeur... c'est pas le moment de l'interroger au sujet de Cognac.

Et il reprit sa posture nonchalante, regardant s'envoler vers le ciel sombre les volutes blanchâtres que formait le tabac de sa pipe.

Tout à coup, la porte de la chambre du capitaine s'ouvrit brusquement :

— Blaisot ?

— Mon capitaine

Villeray était en manches de chemise ; il errait à travers la pièce, le menton sur la poitrine, les mains derrière le dos, les doigts claquant d'irritation.

— Blaisot ?... grommela-t-il. Sais-tu ce qui m'arrive ?

— Quand mon capitaine m'aura dit...

— Je pars pour la France.

— Vous ? s'exclama Blaisot.

— Puisque je te le dis, clama le capitaine. . Qu'est-ce que c'est que cette habitude de me donner des démentis ?

« Je te dis que je pars pour la France ! »

— Bien, mon capitaine... ou plutôt... non... tant pis, mon capitaine... parce qu'ici, c'est un beau pays... et puis parce que M. André ne va pas être content.

— Je le suis encore moins que lui, sacrebleu ! Je m'étais accoutumé à l'avoir avec moi, cet enfant, et ma foi, en France...

Un silence suivit, que M. de Villeray interrompit pour dire :

— Je sais bien que j'aurais la ressource de le confier au citoyen Crosnier et à sa fille...

— Ils partent aussi ?

— Oui ! il est arrivé par une corvette détachée de l'escadre de l'amiral Gantheaume un exprès du général Bonaparte, réclamant d'urgence le citoyen Crosnier et les deux fils de Toussaint Louverture.

« Et c'est moi que le général Kléber désigne pour les accompagner. »

Blaisot avait pâli sous le hâle que le soleil d'Afrique avait étendu sur son visage.

Il balbutia d'une voix tremblante,

— Mais... mon capitaine m'emmène ?

Et ses regards anxieux cherchaient à lire par avance la réponse de l'officier sur ses lèvres.

— Parbleu ! grand imbécile ! qu'est-ce que tu deviendrais sans moi ! riposta le capitaine, en appliquant une tape formidable sur l'épaule du guide.

« D'ailleurs, André aurait trop de chagrin.

Blaisot ne fut pas assez maître de lui pour se défendre de battre un entrechat, en guise de joie.

Mais, honteux, confus, il reprit presque aussitôt une position plus militaire.

— Mon capitaine n'a rien de plus à me dire ? demanda Blaisot en voyant que l'officier avait repris sa promenade absorbée à travers la chambre...

— Non... rien... ou du moins, si... Il paraît que le général a reçu des lettres concernant M<sup>lle</sup> Crosnier.

— Des lettres ! quelles lettres ?

— Le menaçant... s'il ne livrait pas la jeune fille au chef des Ulémas de Nassif-Pacha.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là?... C'est-y que le sultan aurait envie d'avoir une pensionnaire de plus dans son harem?

Et les poings sur les hanches, Blaisot éclata de rire.

Cette hilarité finit par gagner le capitaine, qui ajouta :

— C'est l'œuvre d'un mauvais plaisant, et je n'ai pu m'empêcher de le dire au général...

Mais, tout à coup, Blaisot s'écria :

— Eh bien ! non ! c'est pas une plaisanterie, mon capitaine ; ça doit être sérieux, rapport au rêve que Cognac a fait.

— Cognac ! le caporal Cognac a rêvé ! qu'est-ce que tu me racontes là .

— La vérité, ou du moins, non, c'est pas la vérité, parce que pour moi, mon capitaine, la vérité, c'est que Cognac n'a pas rêvé, et qu'il a réellement vu ce qu'il a vu.

Et tout d'une traite, le troupier se mit à faire à Villeray le récit du rêve du caporal Cognac.

Brusquement, le capitaine s'arrêta et, nez à nez avec le narrateur, lui déclara :

— N'as-tu pas bientôt fini, avec tes contes de la mère l'Oie !

« Voilà que tu vas t'occuper des rêves, maintenant ! tu crois que je n'ai pas l'esprit à d'autres choses qu'à tes sornettes.

« Allons, demi-tour... va te coucher, et demain, à l'aube, tu fileras chez le citoyen Crosnier pour le prier de venir me trouver. »

— Bien, mon capitaine, balbutia le troupier tout déconfit en tournant les talons.

Il rejoignit son hamac, car, vu la température, Blaisot avait pris l'habitude de dormir en plein air.

Mais c'est en vain qu'il tenta de fermer l'œil ; le rêve de Cognac, la perspective d'un prochain départ, tout cela lui trottait par la cervelle et chassait le sommeil loin de lui.

## CHAPITRE XII

### La mort de Kléber.

Au moment où parurent les premières lueurs de l'aube, Blaisot n'avait pas encore fermé les paupières...

— Baste! fit-il en sautant à bas de son hamac, ce sera pour la nuit prochaine.

Il courut à l'écurie, pansa les chevaux et fila dans la direction du logis qu'habitait, non loin, le citoyen Grosnier avec sa fille et son pupille.

Comme il allait atteindre la porte, voilà qu'il aperçut, par la grande fenêtre ouverte, le profil d'Isaac Toussaint qui, penché sur une table, était fort occupé à préparer des papillons et des insectes, attrapés la veille dans les environs de la ville.

— Tiens! Blaisot.

A la vue du jeune homme, une idée traversa la cervelle du trou-pier qui dit à voix basse :

— Chut! citoyen Toussaint, j'aurais à vous parler en secret : serait-ce un effet de votre obligeance que de sortir un instant?

Étonné, le mulâtre enjamba la fenêtre et se trouva dans la rue, aux côtés de Blaisot, qui lui prit le bras et l'entraîna à quelques pas.

— Voyons, citoyen Toussaint, fit le brave homme, à brûle-pourpoint, vous n'avez plus jamais eu de nouvelles de votre frère, n'est-ce pas, depuis El-Arich?

Le jeune nommé tressaillit imperceptiblement, regarda Blaisot et, tout bas, demanda :

— Pourquoi cette question?

— Parce que je vais vous dire... Cognac, vous savez, le caporal qui nous a accompagnés depuis El-Arich... eh bien ! il a fait un rêve...

— Un rêve?... où ça? à quel propos? et qu'est-ce que mon frère vient faire là-dedans?

— Patience... je vais vous expliquer.

Ça peut être un rêve, comme ça peut ne pas en être un. Ce qui lui fait croire que c'est un rêve, c'est qu'il a vu votre frère.

Isaac Toussaint fut à peine maître de son trouble et il balbutia :

— Il a vu mon frère?... Où cela?... Quand?

— Eh bien ! voici la chose...

Et, au jeune mulâtre comme à son capitaine, le troupié fit le récit amplement détaillé de l'aventure survenue à Cognac.

Quand il eut fini, Blaisot ajouta :

— Comme j'ai dit au caporal : oui, c'est un rêve, vu que vous avez vu des personnes mortes et qui ne peuvent pas paraître à vos yeux en chair et en os...

« Est-ce pas vrai, citoyen Toussaint? »

Le jeune mulâtre ne répondit pas. Il était plongé dans ses réflexions et, les yeux fixés à terre, il paraissait avoir oublié la présence de son interlocuteur.

Ce que venait de lui conter Blaisot avait — on le comprend sans peine — fortement ému le jeune homme.

Non, Cognac n'avait pas rêvé. Le soldat avait assisté, sans nul doute, à l'une de ces multiples conspirations, comme la police en surprenait, à chaque instant, dirigés contre le pouvoir des Français.

Et son frère en faisait partie!...

Quelle angoisse! quel combat dans le cœur du jeune homme!

Où était son devoir?

Devait-il dénoncer son frère? Mais c'était le vouer à une mort certaine.

Devait-il se taire? Mais, alors, c'était assumer la lourde responsabilité des événements qui pouvaient se produire.

— Est-ce pas? fit Blaisot en haussant les épaules; vous êtes comme mon capitaine, vous trouvez ça idiot, d'attacher de l'importance aux rêves.

Arraché à ses réflexions, Isaac Toussaint tressaillit, passa la main sur son front.

— Mon Dieu... mon brave camarade... moi, vous savez, je suis d'un pays et d'une race où l'on est superstitieux... et, ma foi, je ne serais pas éloigné de croire..

— Que Cognac n'a pas rêvé?... Mais y a votre frère... votre frère qui est mort là-bas.

— Oui, assurément; mais les rêves sont quelquefois des sentiments.

— Alors, vous préviendrez le général en chef?... interrogea Blaisot.

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Le général en chef ferait comme mon capitaine; il se ficherait de moi... et alors je serais bien avancé.

Il haussa les épaules et murmura :

— N'en parlons plus... pardon de vous avoir dérangé... et maintenant, au citoyen Crosnier...

— Parti déjà, le citoyen Crosnier... il est allé à plusieurs kilomètres d'ici visiter des ruines avec les membres de l'Institut... Il a filé avant le jour.

— Voudrez-vous lui dire, en ce cas, que mon capitaine a besoin de lui parler : paraît que nous quittons l'Égypte, vous aussi.

— Je quitte l'Égypte!

— Oui, le général Bonaparte vous rappelle auprès de lui, et c'est nous que le général Kléber a désignés pour vous accompagner en France...

— Et le citoyen Crosnier? et M<sup>lle</sup> Gilberte?

Blaisot plissa les paupières d'un air malin et riposta :

— Vous désolerez pas... Mam'zelle Gilberte ne quitte pas son papa et s'en va avec vous; d'ailleurs, c'est mieux pour elle, car l'air par ici ne lui vaut rien, paraît-il.

— Comment cela?

— Oui : c'est le général en chef qui l'as dit hier au soir à mon capitaine; il aurait reçu des lettres rapport à mam'zelle Gilberte... des lettres de menaces pour le cas où il ne remettrait pas la demoiselle à... à... je ne me rappelle plus. Tout ce que je sais, c'est qu'il y avait un sacré fourbi à ce sujet-là.

Isaac Toussaint avait changé soudain de physionomie, et si Blaisot, à ce moment-là, l'eût regardé, au lieu de lorgner du coin de l'œil une femme turque qui s'en allait à la fontaine voisine, avec sa cruche sur l'épaule, certainement se serait-il aperçu de l'effet produit par sa déclaration.

— Et qui peut avoir écrit au général? balbutia le jeune homme.

— Ça, voilà ce que le capitaine ne m'a pas dit; répliqua le troupier; tout ce que je sais, c'est que le général en chef n'était pas fâché que M<sup>lle</sup> Gilberte quittât la ville.

Des trompettes, cependant, s'étaient mis à jouer et des tambours à rouler, remplissant les rues de la ville d'un vacarme infernal.

C'était l'heure de la relève des postes.

— Faut que je me trotte, dit Blaisot, ma commission est faite... Bien le bonjour, citoyen Toussaint.

— Bonjour, répondit machinalement celui-ci.

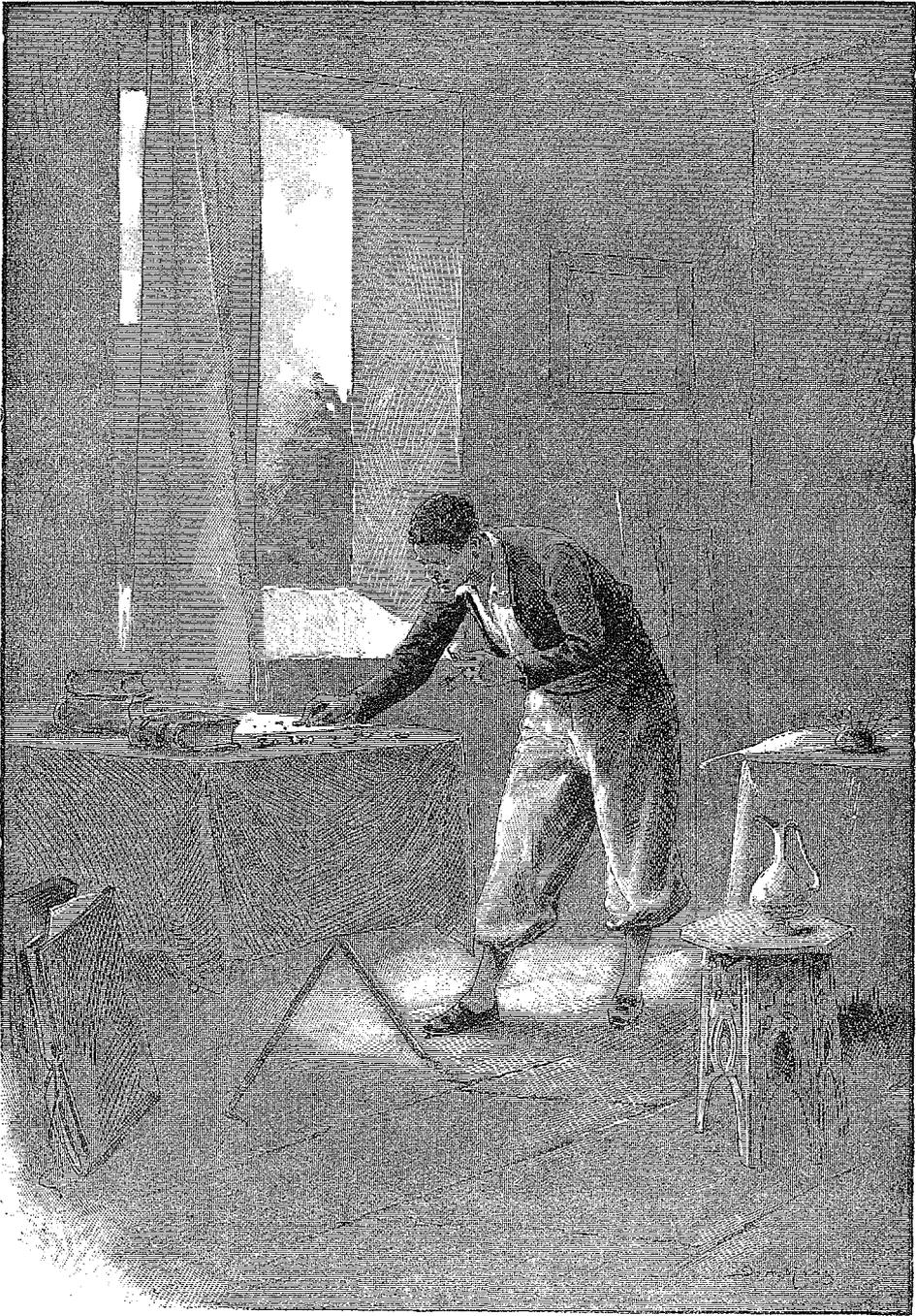
Mais Blaisot se trouvait déjà à quelques pas, que le jeune homme le rappela.

— Dites donc, fit-il... pour ce que vous me disiez du caporal Cognac... je viens d'y réfléchir... savez-vous que c'est grave...

— Un rêve..., allons donc!

— Mais, si ce n'était pas un rêve!...

— Pas possible!... autrement, alors, faudrait croire que votre frère Placide est encore en ce monde... Et comme il est resté à El-Arich...



Isaac Toussaint était fort occupé à préparer des papillons (page 189).

— Oui, c'est juste, murmura Isaac. Il est resté à El-Arich...

Et, prononçant ces mots, il se souvenait de cette extraordinaire rencontre, sur les toits, au moment du sac du Caire par les troupes de Nassif-Pacha.

Non, Placide n'était pas mort.

Placide était au Caire et la déclaration qu'il avait faite à son frère était assez catégorique pour que Isaac pût deviner de quelle part venaient ces lettres de menaces reçues par Kléber.

Quant au soi-disant rêve fait par le caporal Cognac, c'était bel et bien une réalité.

Et Placide, qui se mettait avec les ennemis de la France pour conspirer contre ce général!...

Que pouvait-il advenir de tout cela?

Encore maintenant, le pauvre Isaac était indécis... tandis que Blaisot, tout surpris de cette attitude, incompréhensible pour lui, demandait :

— Alors, citoyen Louverture, qu'est-ce que vous me conseillez, au sujet de Cognac?

— Ma foi... j'avertirais le général.

— N'est-ce pas? C'est ce qu'il me semblait; mais quand j'en ai parlé au capitaine, il s'est moqué de moi... Alors... vous comprenez, le général me ferait mettre en prison.

Une décision soudainement prise, Isaac s'écria :

— Eh bien! sois tranquille, mon brave; c'est moi qui me charge de prévenir le général.

— Vous?

— Sans doute; je ne puis quitter le Caire sans aller lui présenter mes devoirs, et je profiterai de la circonstance pour le mettre au courant.

Blaisot écarquillait les yeux.

— Vous croyez donc que c'est vrai... le rêve du caporal?

— Non... assurément... mais enfin. en tous cas, le général

n'oserait pas se moquer de moi comme il se moquerait de toi... et comme cela, notre conscience sera tranquillisée.

Ce fut sur ces mots que les deux hommes se quittèrent.

Un long moment, Isaac Toussaint demeura à la même place, regardant machinalement s'éloigner le troupiier qui allongeait les jambes, un refrain de fanfare aux lèvres.

Mais les idées du jeune homme étaient bien loin de Blaisot.

Sous le coup de l'indignation première, il venait de prendre un engagement grave.

Prévenir Kléber du complot ourdi contre lui, — car, dans l'esprit d'Isaac, c'était bien d'un complot qu'il s'agissait, — et d'un complot dont son frère Placide devait être la cheville ouvrière...

Mais si, en faisant cela, Isaac remplissait son devoir d'honnête homme et de bon Français; ne se conduisait-il pas en mauvais frère ?

Voilà la question qu'il se posait, et quoi qu'à cette question sa conscience lui répondît catégoriquement, néanmoins il éprouvait comme une peine, un scrupule sérieux, à se faire le délateur de celui qui lui était attaché par les liens du sang.

Il est vrai que ce qu'il ferait se bornerait à mettre Kléber sur ses gardes.

Mais, ce faisant, il compromettait la réussite de Placide... et précisément parce qu'entre son frère et lui existait une rivalité d'amour, il se demandait s'il ne se laissait pas influencer par le désir de se débarrasser d'un rival.

Mais, dans l'âme honnête et droite du jeune mulâtre, les leçons du citoyen Crosnier avaient déposé des germes de loyauté qui avaient poussé des racines profondes...

Il devait agir conformément à la voix de sa conscience et cette voix lui disait qu'avant toute considération il avait le devoir de prévenir Kléber.

Sans tarder, donc, il se dirigea vers la place Esbekieh, sur

laquelle s'élevait — on s'en souvient — le palais de Mohammed, quartier général du commandant en chef de l'armée d'Égypte.

On eût dit qu'au fur et à mesure qu'il avançait, une force mystérieuse le tirait en avant, le forçant à précipiter son allure.

Un pressentiment sinistre lui étreignait l'âme.

Sans qu'il s'en expliquât la cause, il craignit maintenant d'arriver trop tard, et il se reprochait d'avoir balancé à remplir son devoir.

Or, voilà que, comme il débouchait sur la place Esbekieh, il aperçut de loin un guide qui tout à coup se mit à courir comme un fou vers la terrasse du palais Mahommed.

Ce guide, sans chercher l'escalier de marbre qui, un peu plus loin, donnait accès à la terrasse, s'accrocha aux aspérités des pierres dont était formé le mur de soutènement de la terrasse; puis il enjamba la galerie de colonnettes de marbre qui courait en bordure.

Si loin qu'il fût, Isaac Toussaint avait reconnu Blaisot.

En même temps, arrivait jusqu'à lui la voix du troupiér qui criait désespérément :

— A la garde!... on assassine le général!

Les jambes coupées tout d'abord, le jeune homme s'immobilisa.

Mais, presque aussitôt, réagissant contre le sentiment de stupeur terrifiée qui lui avait cloué les pieds au sol, il galopa dans la direction du palais.

Déjà une rumeur confuse emplissait les cours extérieures; des bureaux de l'état-major des officiers sortaient, affairés, se mêlant aux soldats, qui, les armes à la main, couraient en tous sens, cherchant d'où avait bien pu venir l'appel qui les avait alarmés.

— Par ici... suivez-moi... cria Isaac... c'est sur la terrasse!

Toute la troupe galonnée, armée, à chaque pas grossissante, se rua sur ses telons...

Les deux habitations du général en chef et du chef d'état-major général se reliaient l'une à l'autre par une longue terrasse couverte par un berceau de vigne..

C'était au moment où Kléber, accompagné de l'architecte Protain, chargé par lui de réparer le palais fort endommagé à la suite des derniers événements du Caire, suivait cette terrasse, qu'il avait été abordé soudain par un indigène et frappé d'un coup de poignard.

Protain n'avait à la main qu'une baguette, mais il s'était courageusement jeté sur l'assassin qui l'avait, à son tour, lardé par six fois de son arme,

Blaisot, après avoir enjambé la terrasse, avait traîné le corps du malheureux architecte, sans connaissance, auprès de celui de Kléber.

Celui-ci, mortellement blessé — la lame avait pénétré dans la région du cœur — respirait encore, mais il était déjà dans l'impossibilité de prononcer un mot.

Blaisot était comme un fou.

Le sabre à la main, il hurlait :

— Aux armes! aux armes! vengeons le général!

Et tous ceux qui se trouvaient là, entraînés par un identique mouvement de fureur spontanée, agitant leurs armes, criaient :

— Vengeons-le, — vengeons-le!

Comme une traînée de poudre, le bruit de cet infâme assassinat s'était répandu en ville; spontanément les troupes avaient pris les armes, voulant se ruer sur le Caire pour tout massacrer, tout incendier.

De tous côtés, retentissaient les roulements de tambours battant la générale, les éclats des trompettes sonnait le boute-selle.

Pendant ce temps, près du corps du général en chef, qu'on avait transporté dans la maison du général Dumas, Isaac Toussaint, immobile, les mains croisées, la gorge étranglée par les sanglots difficilement contenus, murmurait :

— Pardon! Pardon!...

Soudain, une rumeur effroyable, rapidement grandissante, s'éleva dans le jardin du palais.

Des cris de triomphe, des hurlements de mort éclatèrent.

— L'assassin!... nous tenons l'assassin!...

Isaac Toussaint n'avait même pas tressailli ; mais, instinctivement, ses jarrets s'étaient ployés et il s'était agenouillé près du cadavre de Kléber, continuant à balbutier :

— Pardon !

Mais ses regards s'étaient dirigés avec angoisse vers la porte, tandis que sa main se crispait sur le manche d'un poignard turc passé dans sa ceinture.

Au moment où Placide apparaîtrait, Isaac se ferait justice, se punirait par la mort de cette épouvantable fraternité.

Tel un sanglier que coiffe la meute de chiens altérés de sang, l'assassin de Kléber apparut, traîné, porté presque... mais insensible.

D'un bond, Isaac Toussaint se redressa.

Ce n'était pas Placide.

C'était un jeune homme, au teint olivâtre, aux traits ne manquant pas de dignité, vêtu à la façon des musulmans.

Son vêtement blanc était tout éclaboussé du sang de sa victime.

Et Isaac tressaillit, reconnaissant soudain dans ce misérable, l'un des parlementaires que sir Douglas avait envoyés au commandant de la citadelle d'El-Arrich pour le sommer de rendre la place.

Soleyman el Haleb!...

Le jeune homme étreignit plus violemment le manche de son poignard, grondant entre ses dents ces trois mots :

— Ah! les Anglais!

Car, dans son esprit, instantanément, se forma cette conviction que l'enquête devait, dans la suite, faire reconnaître pour conforme à la vérité que « c'étaient les Anglais qui avaient assassiné Kléber! »

## CHAPITRE XII

### Rencontres providentielles.

C'était le 13 décembre de cette même année qui avait été attristée par l'assassinat de Kléber, son remplacement par le général Menou et dont les derniers mois avaient vu — triste revers des choses d'ici-bas — des événements qui permettaient de présager la fin de l'occupation française en Égypte.

On a dit que Bonaparte n'avait entamé cette fameuse et désastreuse campagne que pour occuper les loisirs que lui laissait une politique dont il voulait pour l'instant demeurer écarté, craignant de s'y compromettre sans profit.

Cela pourrait être juste, car on remarquera que du jour où, rentré à Paris, après son départ précipité du Caire, il eut fait le 18 brumaire et fut nommé premier consul, il parut se désintéresser entièrement des événements qui se passaient de l'autre côté de la Méditerranée.

La campagne d'Égypte — au moins la première partie de cette campagne — avait suffisamment auréolé de gloire son front pour que les partis politiques s'inclinassent devant le vainqueur des Turcs.

La mort de Kléber ne l'émut pas.

L'administration désastreuse de Menou le laissa froid.

D'ailleurs, il avait une autre idée en tête.

Toujours hanté par sa haine de l'Angleterre, il avait rêvé d'aller l'attaquer, au delà des mers, en portant la guerre dans ses colonies.

Et, pour commencer, il avait résolu d'établir de manière effective et indéniable la prédominance de la République Française à Saint-Domingue.

La situation si rapidement croissante du général Toussaint Louverture l'inquiétait depuis longtemps; les rapports verbaux que lui avait faits, sur le général nègre, le général Vincent, fondé de pouvoirs du gouvernement dans l'île, et depuis quelques mois, en France, avaient effaré le Premier Consul.

Plus prompt qu'un autre, en raison de son ambition personnelle, à supposer à autrui des projets ambitieux, il ne se souciait aucunement de voir Toussaint Louverture, devenu dictateur, conclure avec l'Angleterre un traité d'alliance qui eût pu mettre la France dans une dangereuse posture vis-à-vis de son adversaire colonial.

Il avait donc résolu de rabaisser à Saint-Domingue le prestige du général Toussaint en mettant l'île sous la domination d'un autre chef désigné et nommé par lui.

Ce nouveau gouverneur n'était autre que son propre beau-frère, le général Leclerc, que devait accompagner un corps d'armée de vingt-deux mille hommes.

Quant aux forces navales employées à cette entreprise, elles étaient de trente-trois vaisseaux de ligne, dont un à trois ponts, deux de 80 canons, trente de 74, vingt-et-une frégates et plusieurs autres bâtiments de guerre.

La principale flotte, celle de Brest, commandée par le vice-amiral Villaret-Joyeuse, qui montait l'*Océan*, de 120 canons, était composée de dix vaisseaux français, de cinq vaisseaux espagnols, aux ordres de l'amiral Garcia et de neuf frégates ou corvettes.

Elle portait sept mille hommes de débarquement.

Un vaisseau et deux frégates, armés à Lorient, devaient en faire partie et avaient à bord douze cents hommes.

Une autre escadre réunie à Rochefort sous les ordres du contre-amiral Latouche-Tréville, était forte de six vaisseaux, six frégates et deux corvettes, portant trois-mille hommes de débarquement et devant rejoindre à Brest l'escadre de l'amiral Villaret-Joyeuse.

Le départ avait été fixé au 14 décembre.

Aussi, la veille de cette date, une animation extraordinaire régnait-elle dans les rues de Brest.

L'embarquement des troupes destinées à l'expédition devait avoir lieu le soir même, de façon à ce que les vaisseaux pussent lever l'ancre à l'aube, si le vent se maintenait favorable; et les soldats avaient reçu la permission de courir la ville jusqu'à l'heure de la soupe, pour faire leurs adieux aux amis et procéder aux dernières emplettes.

En prévision de ces dépenses extraordinaires, les marchands de la ville s'étaient depuis longtemps approvisionnés d'articles de choix : chemises, mouchoirs, couteaux, pipes, etc., bref, de tout ce dont un troupier peut avoir besoin... sans oublier, bien entendu, les alcools variés, destinés à rompre un peu la monotonie d'une longue traversée.

Les marchands d'alcool, nous devons l'avouer, étaient même les commerçants qui paraissaient, d'après la foule qui se pressait chez eux, faire les plus brillantes affaires.

Un surtout, qui avait installé sur le port même une grande tente en plein air, sous laquelle étaient empilés des tonneaux auxquels une douzaine de commis tiraient sans discontinuer, depuis le matin, les liquides les plus variés.

Sur une grande toile servant d'enseigne, étaient peints ces mots en lettres rouges :

*A l'île de Saint-Domingue.*

Et, de chaque côté de cette enseigne, sur des panneaux de toile, un peintre, plus rempli de bonne volonté que de talent, avait brossé des scènes militaires promettant aux troupes de débarquement, une

fois arrivées au terme de leur traversée, tous les délices de la terre promise.

Et, c'était sous la toile de tente, parmi les tonneaux aux émanations fortes et grisantes, une cohue bariolée d'uniformes.

— Voyons... sacrédié! clama tout à coup une voix qui domina le brouhaha formé par toutes ces voix s'interpellant joyeusement, voyons, sacrédié!... vous n'allez pourtant pas écraser c't enfant!

— A-t-on idée aussi d'amener un môme par ici? c'est pas sa place.

« C'est du lait qu'il lui faut... c'est pas de l'eau-de-vie! »

Ce à quoi la première voix répéta :

— La place de mon gamin est partout où je suis, mon garçon.

« Et si ça ne te convient pas, c'est tout comme. »

Une voix de gamin cria, glapissante :

— T'inquiète pas, m'man, c'est pas un grenadier; pas la peine de lui répondre.

— Morveux.

La main du troupiér, un hussard, se levait sur la tête du gamin, blondin frêle, mais au regard hardi, quand la mère, une gaillarde, se dressa entre l'enfant et la main qui le menaçait.

— Touche pas ou je cogne, déclara-t-elle.

Frémissante d'indignation, elle fit irruption dans l'échoppe d'un écrivain public, pour mettre son enfant à l'abri.

C'était une femme d'une trentaine d'année, brune, au teint bronzé, dont les traits assez réguliers s'éclairaient de deux yeux noirs, forts beaux, mais pour le moment brillants de colère.

Grande, elle avait les épaules larges, mais la taille assez mince, et portait, ma foi, avec assez de désinvolture, une jupe de futaine à raies bleues et rouges et un corsage tout rouge, garni de peau de mouton.

Sur la tête, un chapeau de feutre noir, orné d'un ruban trico-

lore, dont l'un des côtés se relevait, avec un air de coquetterie crâne, attaché à la calotte par une cocarde, semblable à celle que les soldats portaient à leurs shakos.



Frémissante d'indignation, elle fit irruption dans l'échoppe d'un écrivain public. (P. 204.)

— Vous cognez..., la mère, riposta le troupiér qui l'avait poursuivie jusque dans sa retraite, faudrait voir.

— Ce serait tout vu, si vous aviez le malheur de toucher à mon fils.

Et elle ajouta, en faisant face à l'ennemi :

— Vrai!... Ce serait pas la peine d'avoir battu les Autrichiens à Marengo, pour avoir peur d'un hussard.

Une voix dans la foule clama :

— Bravo, la vivandière! C'est bien ça de soutenir la crânerie du sexe.

Et le gamin de s'écrier :

— Mais..., c'est Cognac.

— Lui-même! en personne... ma vieille Pascaline! déclara le caporal en fendant la foule à grands coups de coude.

Et, arrivé près de la jeune femme, il lui emprisonna la main dans ses grosses mains brunes qu'avait brûlées le soleil d'Afrique.

— En v'là une rencontre!

— C'est sûr! Du diable si je m'attendais à vous retrouver ici. Je vous croyais en Italie.

— Et moi, je vous croyais en Égypte.

Cognac serra les poings, et ses moustaches se hérissèrent.

— L'Égypte! Ah! parlez pas d'ça! m'ame Pascaline, parce que quand on en parle ça me fait monter le sang à la tête.

— Parbleu! dirait-on pas qu'y a qu'les fantassins qui se congestionneraient de songer que nous avons dû décamper, ricana une voix derrière lui.

Le caporal se retourna et s'écria stupéfait :

— Blaisot!... Mais c'est le jour des rencontres!

« Et comment ça va, mon vieux guide? »

— Mais, tout doucement, caporal, comme vous voyez, répondit notre ami en regardant d'un air surpris vers la vivandière.

Ce fut le gamin qui se chargea, par une question carrément posée, de mettre la situation au point.

Tournant vers Blaisot sa figure maussade, brusquement, il demanda :

— Dites donc, mon vieux Cognac... vous le connaissez, celui-là?

— Si je le connais? parbleu!... nous avons été en Égypte ensemble.

« C'est lui dont je t'ai raconté l'histoire, tu sais bien, avec le garçon d'un officier. »

Et à Blaisot :

— A propos, comment qu'y va, ce p'tit André?

— Il se porte comme le Pont-Neuf... et content avec ça...

« V'là le capitaine attaché à la personne du gouverneur de Saint-Domingue, le général Leclerc. Alors, y n'est plus question de mettre le petit André au collège à Paris.

— Le cap'taine l'emmène?

— Bien sûr! On va peut-être rester là-bas, trois, quatre ans; et, le capitaine a dit comme ça que le petit André irait chez les prêtres espagnols.

Cognac plissait ses petits yeux, dans lesquels luisait un regard de plaisir.

— Alors comme ça, on va se retrouver camarades.

— Vous en êtes donc? demanda Blaisot.

— Si vous croyez que je suis venu à Brest pour le plaisir de voir embarquer les amis?

« Ah bien! non... les voyages forment la jeunesse, et je ne suis pas encore assez vieux pour que je ne puisse être formé...

« Aussi, je m'embarque ce soir sur l'*Océan*... avec la citoyenne Pascaline Briquet... que voici... et Jules Briquet... son fils, dit Cri-Cri, que voilà...

Blaisot parut satisfait de la nouvelle; il adressa un regard ami à la vivandière et caressa, du revers de la main, les joues rebondies de Cri-Cri.

— V'là qui me fait plaisir — et qui fera plaisir aussi à M. André — car, c'est pas pour dire, caporal, mais M. André vous aimait bien.

— Moi de même, et, sans indiscretion, sur quel bateau embarques-tu, mon camarade.

— Mais avec le général Leclerc, sur l'*Océan*.

Puis, sur un ton de confiance

— Vous allez vous retrouver en pays de connaissance. Le citoyen Crosnier est du voyage avec sa fille et Isaac Toussaint.

— Une jolie fille, mam'zelle Gilberte, déclara Cognac; vous verrez, citoyenne Pascaline... et bonne avec ça...

« Seulement, moi, si j'avais une enfant comme ça, du diable si je m'amuserais à la trimballer dans tous les coins du monde.

« C'est pas sa place, à une demoiselle, dans le désert et sur les bateaux; c'pas citoyenne Pascaline? »

Ce à quoi Cri-Cri répondit :

— Ben! quoi? maman n'est donc pas une femme, elle?

— Sûr, et une brave, encore...; mais enfin — c'est son métier à elle, d'être vivandière — il faut bien qu'elle accompagne le bataillon.

« C'est comme si moi, qui suis caporal, je demandais à rester à Brest, tandis que mes hommes s'ent vont au bout du monde.

« C'est-y pas vrai, Pascaline?

Le visage de la vivandière exprimait une perplexité grande : après avoir réfléchi durant un moment, elle dit :

— Voyez-vous, Cognac, tout ça, c'est des affaires de sentiment.

« Vous n'êtes pas mère et vous ne pouvez pas savoir le déchirement que l'on ressent à la pensée de se séparer de son enfant.

« Moi, croyez-vous que, si j'étais raisonnable, je devrais emmener mon p'tit partout avec moi? »

— C'est un garçon, lui...; il sera soldat un jour.

La vivandière hocha la tête et murmura :

— Pensez-vous que ce soit dans le but de l'aguerrir que je l'emène? — Non, n'est-ce pas? — Je ne peux pas m'en séparer. C'est de l'égoïsme, voilà tout.

« Eh bien! ce citoyen Crosnier, dont vous parlez..., a sans doute le même sentiment que moi.

« Si on doit mourir — on meurt ensemble — voilà tout. »

Elle avait dit cela d'un ton très simple et les deux hommes ne purent faire autrement que d'approuver d'un signe de tête, devenus

tout à coup graves à la pensée de la mort, évoquée devant eux par les paroles de la vivandière.

Pour couper court, Blaisot demanda :

— Et vous venez faire vos petites provisions, citoyenne ?

— Faut ben...; qu'est-ce qui vendrait la goutte à bord?... d'autant plus que le pays où l'on va est un pays où il fait soif.

— Y paraît qu'oui, répondit Cognac; je me suis laissé conter que c'était encore plus chaud qu'en Syrie.

« Voyons, guide, toi qui connais des citoyens savants — qu'est-ce qu'il en dit le père, l'Hanneton ? »

— Je vous avouerai que je ne l'ai pas vu depuis notre arrivée à Brest... c'est-à-dire depuis avant-hier — et que je ne le verrai sans doute pas avant que nous ne soyons embarqués.

« Mais y sera toujours temps de l'interroger sur le pont de l'*Océan* quant à la chaleur du climat et à ses rapports avec le métier de vivandière... »

Il riait d'un air bon enfant.

Et les autres de rire avec lui.

## CHAPITRE XIV

Dans lequel Isaac se révèle.

Au moment même où se faisait, ainsi que nous venons de le raconter, la rencontre imprévue du caporal Cognac et de notre ami Blaisot, trois personnes se rouvaient réunies dans une chambre de la principale auberge de la ville.

Ces trois personnages étaient le citoyen Crosnier, sa fille et Isaac Toussaint.

Le silence embarrassé régnait entre ces trois personnages qui se regardaient à la dérobée d'un air singulier.

Le citoyen Crosnier fut le premier à rompre le silence.

— Il faut pourtant prendre un parti, dit-il timidement.

— Le parti, quant à moi, est tout pris, déclara Isaac avec fermeté, je refuse de partir.

— Malgré l'ordre du Premier Consul ?

— Suis-je aux ordres du Premier Consul ? Je ne suis plus un enfant qu'on peut mettre en tutelle ; j'ai l'âge d'homme et je prétends ne relever que de ma volonté

Le citoyen Crosnier arrondit ses yeux, dans lesquels, à travers les verres de ses lunettes, on vit se refléter l'effroi dont son âme était pleine.

— Oh ! mon cher Isaac ! balbutia-t-il, les mains jointes, songez-

vous à ce que vous dites?... est-ce le fruit des excellents conseils que je n'ai cessé de vous donner, depuis des années.

Isaac répondit d'une voix amère :

— Ne vous désolez pas mon cher monsieur Crosnier ; vos conseils étaient bons, mais ils se sont adressés à une mauvaise nature, à une nature de sauvage qui n'a su ni les comprendre ni les apprécier.

Gilberte alors intervint et murmura :

— Citoyen Isaac, pourquoi parler ainsi?... Vous savez bien, au contraire, que votre âme est pleine d'excellents sentiments et que vous avez fait preuve, en maintes circonstances, d'une bravoure égale à l'élévation de votre esprit.

Ces paroles parurent produire sur le jeune homme une impression profonde.

L'irritation à laquelle il était en proie céda sous l'influence des beaux yeux qui le regardaient et balbutia :

— Oh! vous, mademoiselle Gilberte, vous êtes si bonne...

Gilberte ne put s'empêcher de rougir et détourna la tête.

Le citoyen Crosnier murmura :

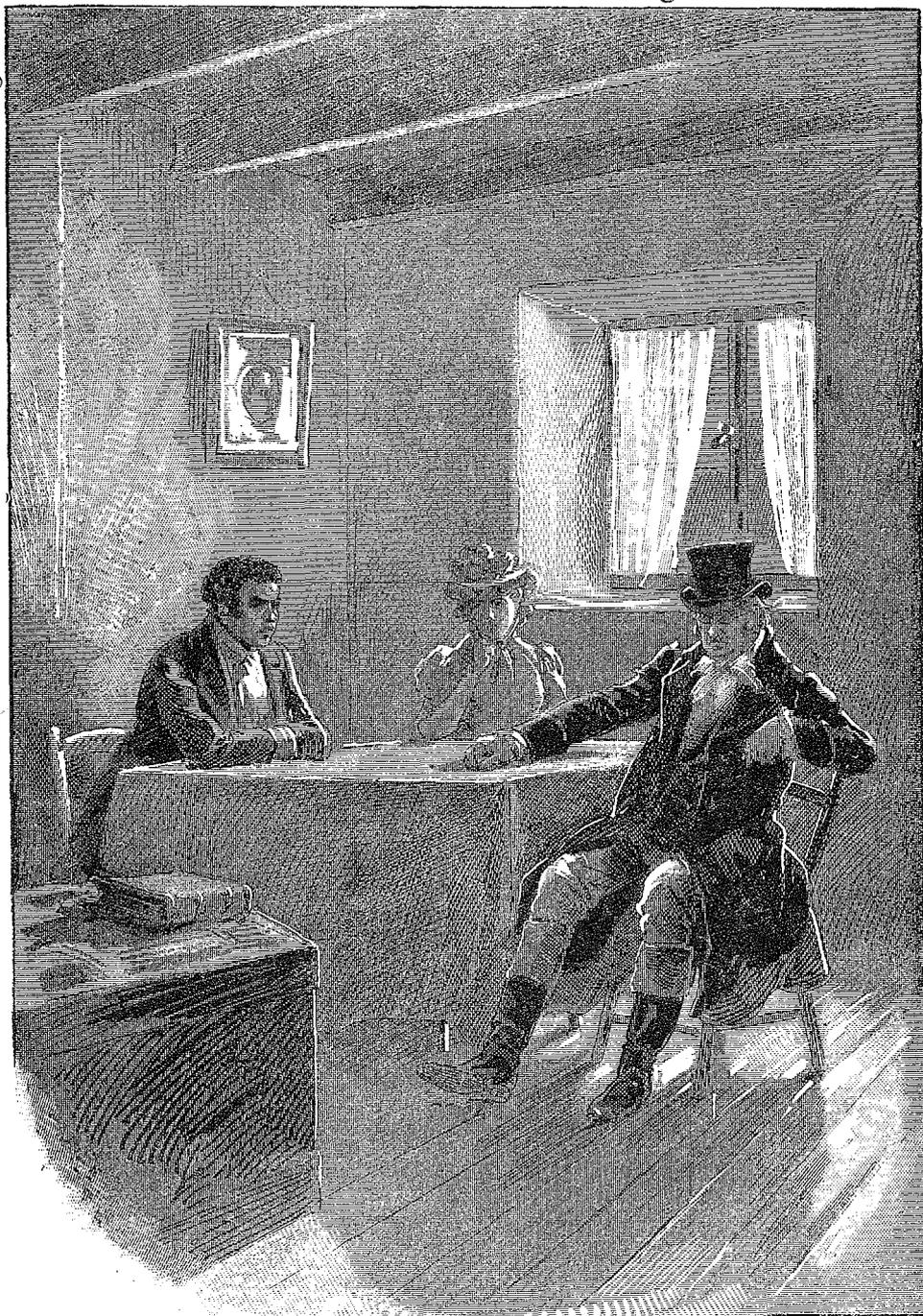
— Songez, mon cher Isaac, dans quelle situation terrible vous me mettez en refusant de partir; déjà le Premier Consul est fort mécontent de la mort de votre frère.

« Les fils du général Toussaint, m'a-t-il déclaré, ne vous avaient pas été confiés pour que vous en fissiez des soldats... mais de bons citoyens... »

— Général, lui ai-je répondu, les fils du général Toussaint ont dans les veines du sang de soldat — et malgré eux...

« Une chose m'a sauvé, c'est que le capitaine de Villeray avait raconté au Premier Consul dans quelles conditions s'était opérée votre fuite à El-Arich.

« Mais si vous veniez à vous mettre en rébellion contre ses ordres, mon cher Isaac, c'est pour le coup que sa colère serait terrible. »



Un silence embarrassé régnait entre ces trois personnages (page 211).

— Je vous le répète, monsieur Crosnier, je n'ai que faire à Saint-Domingue.

— Mais... votre père... Ne désirez-vous pas revoir votre père?

— Certes; mais, dans les conditions où je serai appelé à le revoir, je sens que notre situation sera bien difficile.

— Comment cela?

Le jeune homme hocha la tête.

— Me prenez-vous pour un enfant, répondit-il, non sans une pointe d'amertume dans la voix, et croyez-vous que je me fasse à ce point illusion sur le rôle que je suis appelé à jouer?

« Je ne suis pas un fils que Bonaparte renvoie à son père.. »

« Je suis un otage au moyen duquel le Premier Consul compte presser sur l'esprit du général Toussaint Louverture. »

Et regardant Crosnier droit dans les yeux, il ajouta :

— Osez donc nier que je sois dans le vrai?

Le savant, assez embarrassé, retira ses lunettes, les essuya et répondit :

— Je ne puis nier ni confirmer ce que vous venez de dire, mon cher enfant : le Premier Consul ne m'a pas mis dans la confiance de ses projets.

« Seulement je me permettrai de vous demander si, depuis plusieurs années que nous vivons ensemble, je ne vous ai pas entouré de tous les soins, de toute l'affection auxquels vous aviez le droit de vous attendre? »

— Vous m'avez aimé comme votre propre fils.

— Alors, pourquoi m'en si mal remercier?... pourquoi, par votre coup de tête, risquer de briser ma carrière, de déshonorer mes dernières années et de compromettre l'avenir de Gilberte?

« Car la protection du Premier Consul m'abandonnant, que deviendrai-je? »

Les sourcils du jeune homme se froncèrent et son regard alla chercher Gilberte qu'il enveloppa d'un effluve plein de tendresse.

— Mais, je n'ai pas changé d'avis mademoiselle ; on ne me l'a pas demandé, je n'ai donc pas eu à le donner et personne n'a pu savoir ce que je pensais de ce voyage.

« Seulement comme arrive le moment de s'embarquer, je suis bien obligé de dire que je ne m'embarque pas — voilà tout. »

Il avait dit cela de sa voix la plus simple, la plus naturelle, sans emphase et sans exclamation.

Mais son ton même indiquait une résolution fermement prise.

Le vieux savant paraissait atterré et jetait sur sa fille des regards désespérés, comme s'il eût mis tout son espoir en elle, car il n'avait pas été sans remarquer, en plusieurs circonstances, quelle influence Gilberte avait sur le jeune mulâtre.

Peut-être bien, cette fois encore, pourrait-elle arriver à faire fléchir son élève.

La jeune fille comprit la muette prière qui lui était adressée.

— Mais, monsieur Isaac, pour refuser d'aller embrasser votre père, avez-vous donc une raison ?

— J'ai une raison.

— Qui s'oppose à ce que vous alliez à Saint-Domingue ?

— Qui s'oppose à ce que je quitte la France, oui.

Gilberte eut le pressentiment de la réponse qu'elle allait obtenir si elle continuait à interroger le jeune homme.

Elle hésita un moment ; mais, obéissant à une volonté supérieure à la sienne, elle demanda encore :

— Cette raison, est-il indiscret de vous la demander ?

— A quoi bon ? Que vous importe ? Vous ne la comprendriez pas.

— Qu'en savez-vous ?

Mais, s'entêtant dans son refus, Isaac murmura :

— Ne m'interrogez pas, je vous en conjure, je ne vous répondrais pas.

La jeune fille demanda :

— Au fait, monsieur Isaac, pourquoi avez-vous si brusquement changé d'avis ?

M. Crosnier paraissait de plus en plus perplexe.

Que dire au général Leclerc, balbutia-t-il, pour le prévenir la veille même du départ ;

« Et puis, pourquoi partirais-je ? Je n'avais qu'une raison d'aller là-bas, c'était de vous accompagner. Du moment que je ne vous accompagne pas... »

Isaac Toussaint eut un mouvement de joie et involontairement s'écria :

— C'est juste... du moment que je ne vais pas là-bas, vous n'avez aucune raison d'y aller.

Et se retournant vers Gilberte, il lui dit :

— Ne devriez-vous pas m'être reconnaissante de vous conserver votre père ?

La jeune fille poussa un soupir :

— Hélas ! qui pourrait répondre de ce que va faire le Premier Consul ? Comment peut se manifester sa colère ?

« Si mon père reste ici, c'est peut-être la prison qui l'attend.

« Et d'un autre côté, aller seul là-bas... à quoi bon, puisque c'est pour vous qu'il y va. »

Isaac Toussaint s'écria avec véhémence :

— Je vais de ce pas chez le général Leclerc ; je lui signifierai mon refus de m'embarquer.

Mais Gilberte, les mains tendues dans un geste suppliant, murmura :

— Par grâce, monsieur Isaac, si vous avez quelque reconnaissance à mon père, quelque amitié pour moi, gardez-vous d'une semblable démarche.

Il y avait une telle émotion dans la voix de la jeune fille et sur ses traits une telle angoisse, qu'Isaac Toussaint, troublé jusqu'au fond de lui même, demanda :

— Mais, mademoiselle Gilberte, pourquoi cet émoi? Que craignez-vous? Et pour qui?

— Pour vous, répondit ingénument Gilberte, c'est pour vous que je crains...

— Pour moi!

Elle reprit ;

— Le général Leclerc vous embarquera de force, mon pauvre ami.

Le mulâtre sursauta :

— De force? Oublie-t-il qui je suis, qui est mon père, son égal... peut-être plus.

« Qui sait ce que décidera le sort des armes, là-bas?

« M'embarquer de force... moi... moi!... »

Il était en proie à une exaspération telle, que M. Crosnier ne savait où donner de la tête ni quels arguments employer pour le calmer. Gilberte murmura :

— Eh bien! monsieur Isaac, n'en parlons plus. Mon père s'embarquera demain sur l'*Océan*... seulement, dans l'incertitude du sort qui l'attend, je m'embarquerai avec lui.

Elle avait dit cela sans emphase, très simplement, et ce fut précisément la simplicité de cette déclaration qui bouleversa Isaac Toussaint.

— Hélas! balbutia-t-il naïvement, mais si vous partez, mademoiselle Gilberte, comment voulez-vous que je reste?

Il paraissait embarrassé, maintenant que son inconscience lui avait fait formuler un semblable aveu.

M. Crosnier, lui, l'esprit toujours un peu en l'air, ne vit que le résultat, et tout joyeux s'écria :

— Alors vous partez, bien vrai, vous partez?

Mais Gilberte, qui avait compris, lui dit sur un ton de reproche :

— Père..., voyons..., père...

Le savant la regarda, tout surpris, tout déconfit.

— Qu'ai-je dit?

— Rien... mais tu ne comprends pas, fit-elle avec un peu d'impatience.

Il haussa ses lunettes sur son front, regarda Gilberte, Isaac, et murmura :

— Qu'as-tu ? Qu'a-t-il ? Il y a un mystère...

Gilberte se rapprocha de son père et lui dit à voix presque basse :

— Je m'embarquerai demain avec toi, père.

— Mais c'est inutile, puisque Isaac vient de dire qu'il partait.

— Assurément, mais vois-tu, toutes réflexions faites, si loin de toi, et pendant si longtemps, je ne vivrais pas...

— Mais on t'attend au couvent.

— Eh bien ! on m'attendra.

— Comment, dans cet affreux pays !... tu n'y songes pas !

— J'y songe fort bien, au contraire, tellement, que je te demande la permission d'aller compléter tes bagages en y ajoutant mes effets personnels.

Là-dessus, après une moue adorable à son père, et fuyant le regard plein de reconnaissance que lui adressait Isaac, la jeune fille s'enfuit, légère comme un papillon.

Une fois seul, M. Crosnier se croisa les bras et examina le jeune mulâtre :

— Comprenez-vous quelque chose, mon bon ami ? moi, je déclare que je n'y comprends absolument rien.

« Voyez-vous, ce fait confirme ce que je vous ai toujours dit : l'essence des fleurs, l'étude des vertébrés, les découvertes du monde céleste... tout cela n'est rien.

« Mais la compréhension d'un cerveau féminin...

« Voilà le problème insoluble.

« Et voulez-vous que je vous dise ?

« Eh bien, tant que nous sommes, membres de l'Institut, quelle que soit la branche spéciale à laquelle nous avons consacré nos forces, notre vie durant, en présence d'une femme, nous sommes comme en présence d'un sphinx d'Égypte.

« Pour nous, ses gestes, ses paroles, autant de mystères. »

Et, remuant la tête, il ajouta, amer :

— C'est humiliant..., ne trouvez-vous pas ?

Isaac, dont les regards étaient demeurés fixés sur la porte par laquelle avait disparu la jeune fille, murmura :

— Humiliant ! je ne trouve pas... pourquoi cela, d'ailleurs?... Est-ce que nous trouvons humiliant de ne rien comprendre au mouvement de certaines étoiles ?

« Non, n'est-ce pas?... vous vous contentez d'en admirer la merveilleuse clarté.

« Est-ce que vous trouvez humiliant de ne pas connaître l'essence de certaines fleurs des tropiques ?

« Non, vous en admirez le coloris, la forme, vous vous enivrez de leur parfum...

« Alors... »

Il avait dit cela avec une chaleur extraordinaire, qui aurait ouvert les yeux de tout autre individu que le citoyen Crosnier.

Mais celui-ci, s'il avait le don d'observer la nature dans ses transformations en ce qui concerne la faune et la flore, n'entendait rien à l'âme humaine, non plus qu'à ses manifestations.

Il haussa donc les épaules, grommelant d'un air narquois :

— Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? Où voyez-vous qu'il soit question d'étoiles et de fleurs ?

Puis, grognon :

— Va... va..., ma petite..., tu peux préparer tes malles..., mais ce sera pour aller au couvent.

Isaac fronça les sourcils, se mordit les lèvres :

— Vous n'avez pas l'intention d'emmener M<sup>lle</sup> Gilberte ? demanda-t-il d'un ton qui tremblait un peu.

— Non certes ; me prenez-vous pour un fou ? Emmener une jeune fille dans une expédition pareille...

— Ce n'est point une expédition ; il ne s'agit point d'aller con-

quérir un pays comme l'Égypte... mais d'aller occuper officiellement une possession française.

Crosnier poussa un petit grognement qui signifiait combien peu il partageait l'opinion de son élève ; et, relevant ses lunettes sur son front pour mieux examiner le jeune homme, il déclara :

— C'est là une chose qui dépend beaucoup de votre père, mon jeune ami ; suivant la façon dont il acceptera la domination du général Leclerc, les choses tourneront bien... ou mal.

« Au surplus, vous n'admettez pas que ce soit pour vous faire escorte que le général emmène avec lui plus de vingt mille hommes ? »

Le froncement de sourcils d'Isaac Toussaint s'accrut.

— Ainsi donc, monsieur Crosnier, vous confirmez les soupçons que j'avais déjà....

— Des soupçons ? quels soupçons ? demanda vivement le savant.

— Que cette expédition est dirigée contre le général Toussaint Louverture.

— Non..., mille fois non..., je n'ai aucun motif... Au surplus, la meilleure preuve que vous pourriez avoir que les intentions du citoyen Premier Consul ne sont pas hostiles à votre père... c'est qu'il vous renvoie à lui...

— On me renvoie... à lui.. mais on envoie contre lui... vingt mille hommes.

« Allez, je ne me dissimule pas le rôle que l'on me fait jouer, mon pauvre monsieur Crosnier, et il y a des moments où je me demande... »

Il coupa net sa phrase et revenant à son idée première :

— Cette bonne M<sup>lle</sup> Gilberte ; alors, vous êtes bien résolu à ne pas l'emmener.

— Tout ce qu'il y a de plus résolu.

Le savant, tout en faisant cette réponse, avait passé dans une pièce voisine, pour bien montrer qu'il n'était pas disposé à continuer la conversation sur ce sujet.

Isaac Toussaint demeura un moment immobile, portant sur son visage les traces d'une perplexité grande.

Puis il prit son chapeau placé sur un meuble, et, sur la pointe des pieds, sortit de l'appartement.

Quelques instants plus tard, il était dans la rue et se dirigea en toute hâte vers l'hôtel du gouvernement, où le général Leclerc avait élu domicile.

Là, c'était un va-et-vient inimaginable; des officiers entraient et sortaient, portant des ordres ou en apportant... des estafettes partaient à cheval dans toutes les directions... pendant que des soldats du train des équipages chargeaient sur des fourgons les bagages du général et de sa suite, afin de les transporter sur le quai où des chaloupes devaient les conduire à bord.

L'officier d'ordonnance auquel s'adressa le jeune Toussaint se mit à rire ironiquement :

— Le général... mais citoyen, vous n'y songez pas — le général est sur son départ et a, pour l'instant, autre chose à faire que de s'occuper à accorder des audiences.

— Il faut cependant que je le voie.

— En ce cas, vous attendrez son retour de Saint-Domingue, car il ne vous recevra pas avant de s'embarquer.

Isaac Toussaint déclara avec force :

— Il me recevra : dites-lui seulement que c'est le fils du général Toussaint-Louverture qui désire lui parler.

A ce nom, l'officier sursauta; ses yeux se fixèrent avec une stupeur curieuse sur son interlocuteur, et murmura :

— C'est différent.

Quelques minutes plus tard, Isaac était introduit auprès de Leclerc.

Celui-ci l'accueillit très aimablement, allant jusqu'à lui tendre la main.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon jeune ami, demanda-t-il, mais dites vite; car je m'embarque dans une heure.

— Mon général, une question seulement — une question à laquelle je vous demanderai de vouloir bien répondre sans restriction, avec toute la franchise qui vous est propre.

— C'est entendu. Que voulez-vous savoir?

— Si je suis libre ou prisonnier.

— Prisonnier? vous! s'écria Leclerc avec un haut-le-corps de surprise... où avez-vous pris une pareille idée? je ne sache pas que jamais on vous ait fait sentir que vous ne jouissiez pas de toute la liberté dont on a le droit de jouir un citoyen de la République française.

« Je ne sache pas que jamais le citoyen Crosnier vous ait fait supposer qu'il jouait auprès de vous un autre rôle que celui de précepteur. »

— Non, certes, citoyen général, répondit Isaac dont le visage s'était éclairé, le citoyen Crosnier a toujours été très courtois et très bon pour moi

— Alors?

— Alors, si je suis libre, j'ai la liberté de ne pas m'embarquer;

— Ne pas vous embarquer?... s'écria Leclerc, stupéfait... vous n'y songez pas!

— J'y songe si bien que j'ai cru devoir vous prévenir de mes intentions.

Le général se mordit les lèvres, fit claquer ses doigts et fronça les sourcils.

— Diable! mais c'est que je ne vois guère que cela soit possible... l'ordre du Premier Consul vous concernant est formel.

Isaac sursauta, comme s'il eût été frappé d'un coup de fouet au travers du visage.

— Pardon! mais, mon général, si je jouis vraiment de la liberté à laquelle a droit tout citoyen de la République française, je n'ai d'ordre à recevoir de personne.

Cet emballement amusa durant quelques secondes Leclerc, qui répliqua :

— Pardon, mais je m'estime citoyen libre et je n'en reçois pas moins des ordres, moi aussi.

— Vous êtes soldat et vous devez obéir à vos supérieurs.

— Le gouvernement, quelle que soit sa forme, est placé au-dessus de tous les citoyens.

— Pour défendre leurs droits, non pour les opprimer.

— Il ne s'agit pas d'oppression... on vous permet de voir votre père.

— Seul, soit; avec vingt mille hommes, non.

La réponse avait été si nette, si énergique que la physionomie de Leclerc se transforma.

— Prenez garde, citoyen Toussaint; j'ai des ordres et quelques mesures qu'il me faille prendre pour les exécuter, je les exécuterai.

Isaac recula d'un pas.

— Même s'il vous fallait employer la force? gronda-t-il.

— Même cela : mais j'espère que vous ne m'y contraindrez pas.

— C'est ce qui vous trompe et je vous renouvelle mon refus de m'embarquer.

Le général frappa sur un timbre : l'officier qui avait introduit Isaac entra.

— Lieutenant, dit-il, arrêtez monsieur.

— M'arrêter? moi? s'écria Isaac, je proteste.

— Vous l'allez conduire, entre quatre baïonnettes, à bord de l'*Océan*, vous vous enfermerez avec lui dans une cabine et je ne vous relèverai de votre consigne que lorsque le navire sera en pleine mer.

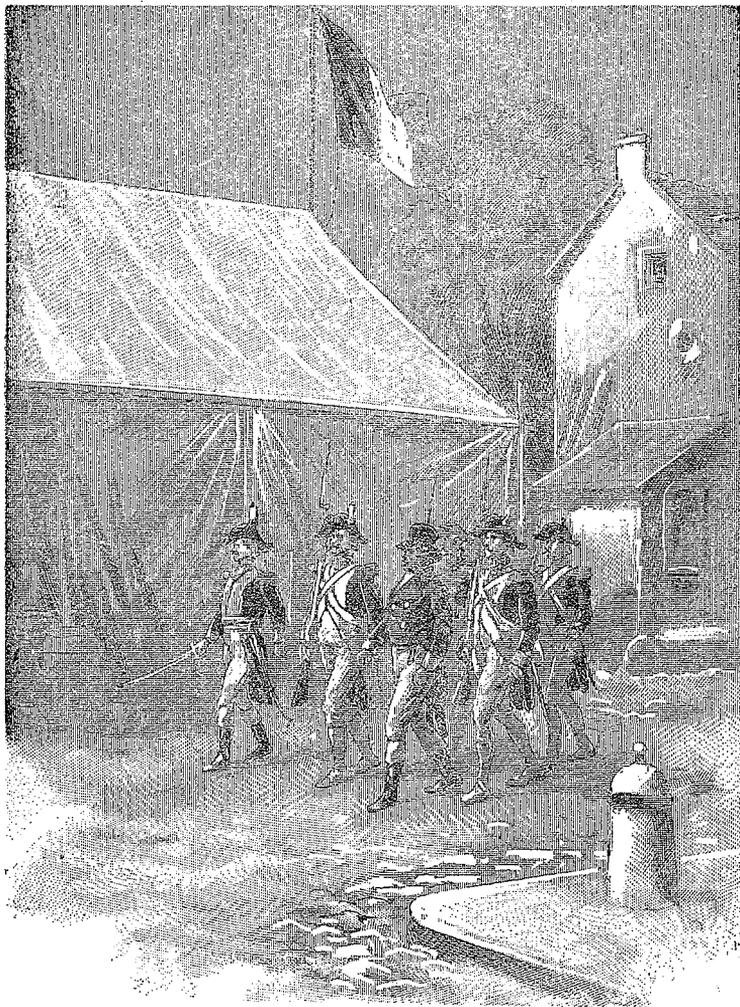
Isaac roulait autour de lui des regards furieux, semblables à ceux d'une bête en cage qui cherche une issue pour s'enfuir.

Mais déjà l'officier avait fait un signe au dehors et quatre grenadiers avaient paru sur le seuil de la pièce, l'arme au bras, baïonnette au canon.

Involontairement, la colère du mulâtre était tombée, et il dit d'une voix amère :

— C'est cela que la République française appelle un régime de Liberté... je ne vous en veux pas, général... je vous plains d'être l'exécuteur de semblables mesures.

Puis, à l'officier d'une voix décidée :



Conduit par l'officier, Isaac dut gagner le port entre quatre soldats. (P. 225.)

— Quand vous voudrez, monsieur le lieutenant.

Ce fut à pied, entre les quatre soldats et l'officier qui les conduisait que Isaac Toussaint dut gagner le port.

Comme il passait devant la tente qu'avaient dressée les ingénieurs industriels pour y débiter leurs alcools, la bonne étoile du mulâtre

voulut qu'il fût croisé par la charrette de la vivandière Pascaline qu'accompagnait le caporal Cognac.

— Pas possible ! s'écria celui-ci... c'est le citoyen Toussaint, prisonnier !

Un éclair de joie alluma les prunelles de Isaac.

— Voulez-vous me permettre, lieutenant, de dire quelques mots à ce brave homme ? demanda-t-il.

Et ayant reçu la permission demandée :

— Mon bon ami, dit-il d'une voix émue, rendez-moi le service d'aller jusqu'à l'auberge de la « Nation Française », où se trouvent le citoyen Crosnier et sa fille.

« Vous leur direz qu'on m'embarque de force et que donc ils ne s'inquiètent pas de moi.

— Bien volontiers... il n'y a pas autre chose.

— Pas autre chose... répéta Isaac Toussaint : si ! vous direz à M<sup>lle</sup> Crosnier que je pars en regrettant de ne pouvoir lui faire mes adieux. J'aurais voulu la voir une dernière fois pour lui dire...

Cognac le regardait, ému lui-même de l'émotion qu'il devinait dans la voix du jeune homme, d'autant plus que, là-bas, en Égypte, il avait été mis par son ami Blaisot au courant du sentiment qui animait Isaac à l'égard de Gilberte.

— Pour lui dire ? interrogea-t-il un peu narquoisement.

Isaac se pencha vers lui et tout bas :

— Vous êtes un brave homme, caporal Cognac, et vous vous êtes peut-être aperçu que M<sup>lle</sup> Crosnier est bien jolie — dites-lui ce que vous diriez si vous étiez à ma place... et... si... vous l'aimiez comme je l'aime...

L'officier, en ce moment, donnait des signes d'impatience, et les quatre troupiers se remirent en marche, emmenant le prisonnier.

— Pauvre garçon, murmura Cognac, en le regardant s'éloigner.

Et il ajouta, en regagnant la charrette de son amie Pascaline :

— C'est la demoiselle qui va avoir du chagrin.

Et de fait, quand le carabinier arriva à l'hôtel de la « Nation

Française », il trouva le père Crosnier occupé à signifier à sa fille qu'elle eût à monter sans tarder dans la diligence qui devait l'emmener à Vannes où se trouvait le fameux couvent en question.

— Pauvre Isaac, murmura Gilberte dont les yeux se remplirent de larmes.

Quant au savant, il se frotta les mains, incapable de dissimuler sa joie.

— Comme cela, déclara-t-il, plus de responsabilité, et je suis bien certain que mon cher élève partira pour Saint-Domingue.

Il ajouta, s'adressant à Cognac :

— Vous comprenez que j'ai déjà eu assez de peine à me disculper aux yeux du Premier Consul pour avoir perdu un de mes élèves ; mais si j'avais perdu le second, qu'est-ce qui serait arrivé de moi !...

L'heure, en ce moment, sonnait à la pendule.

— Comment ! déjà cinq heures !... mais il faut que j'aille au port... C'est l'heure de l'embarquement... ma lettre de service porte cinq heures et quart.

« Eh ! Gilberte !... la diligence... mon Dieu ! elle ne peut pourtant pas aller seule à travers les rues.

Cognac proposa :

— Citoyen Crosnier, nous sommes de vieilles connaissances... voulez-vous que je vous rende le service d'accompagner M<sup>lle</sup> Gilberte jusqu'à la diligence de Vannes ?

« Justement, la vivandière Pascaline, une amie à moi, est en bas avec sa carriole, on y mettra le bagage de mademoiselle.

Cinq minutes plus tard, après s'être tendrement embrassés, le père et la fille se quittaient.

Crosnier prenait le chemin du port, tandis que Gilberte, assise à côté de la vivandière sur le devant de la carriole, se dirigeait vers le bureau des messageries.

La pauvre enfant pleurait à chaudes larmes ; brusquement séparée des deux seuls êtres qu'elle aimait sur terre, son père et Isaac, il lui semblait rouler dans un gouffre sans fond.

Vainement, l'excellent Cognac cherchait à la consoler.

Elle ne cessait de répéter :

— J'en mourrai... j'en mourrai...

Tout à coup Cognac déclara :

— J'ai une idée.

Et la voiture, arrêtée net, il exposa à voix basse son idée à Pascaline et à Gilberte.

Pascaline hochait la tête, Gilberte souriait, et quand la voiture se remit en marche, ce fut pour tourner le dos au bureau des messageries et se diriger, elle aussi, vers le quai d'embarquement.

## CHAPITRE XV

### Le Bonaparte noir.

C'était le surnom que Toussaint-Louverture s'était donné à lui-même.

La rapidité avec laquelle il était arrivé à pacifier cette île de Saint-Domingue, mise en feu par la Révolution, lui avait inspiré un immense orgueil...

La fortune extraordinaire du général qui, par ses surprenantes victoires, avait étonné l'Europe, avait grisé Toussaint.

Et il n'avait pas craint, en écrivant à Bonaparte, pour lui soumettre la constitution dont il avait doté Saint-Domingue, d'y mettre comme suscription :

« Le premier des Noirs au premier des Blancs. »

Certes, il s'était bien aperçu de la froideur qui, depuis quelque temps, existait dans la correspondance du gouvernement ; il savait que son projet de constitution n'avait pas été agréé par le Premier Consul...

Mais il s'imaginait que celui-ci, dont l'élévation était due à des moyens semblables à ceux auxquels lui-même devait la sienne, ne songeait pas à lui enlever le pouvoir.

Ce pouvoir, après tout, il n'en avait fait usage que pour pacifier et faire reflourir la colonie.

Pourquoi Bonaparte serait-il jaloux de lui ?

C'est dans cet état d'esprit, non exempt d'une certaine inquiétude, mais cependant dépourvu d'angoisse, que se trouvait Toussaint-Louverture, lorsque, par l'intermédiaire de l'Angleterre, lui était parvenu l'avis de l'expédition préparée contre lui.

Un tel avis, communiqué par les ennemis de la Métropole, ne pouvait être de nature à émouvoir sensiblement le chef des noirs, d'autant plus que pour le pousser à conclure une entente avec eux, les Anglais avaient déjà, à plusieurs reprises, usé de semblables moyens.

Aussi, son émotion fut-elle grande, lorsque, soudain, tomba comme une bombe, au milieu de sa quiétude, la nouvelle qu'une flotte considérable venait de paraître en vue du cap Samana.

Toussaint était en ce moment dans la ville du Cap dont il avait fait sa résidence officielle, lorsqu'il ne séjournait pas dans le canton d'Emery, à une centaine de kilomètres ; là, se trouvait son habitation personnelle, où il vivait en planteur, s'occupant de ses cannes à sucre et de ses caféiers.

Il venait, ce soir-là, de dîner avec le gouverneur de la ville, un noir comme lui, le général Christophe, et il se préparait à faire, en sa compagnie, sa promenade habituelle jusqu'aux retranchements du fort Picolet, lorsque, soudain, un de ses officiers d'ordonnance accourut en toute hâte le prévenir qu'il eût à rejoindre sans tarder l'hôtel du gouvernement.

Il s'agissait d'un message apporté par un individu qu'une chaloupe anglaise venait de mettre à terre.

Sans savoir de quoi il s'agissait précisément, car le messager avait conservé un mutisme absolu, l'officier croyait avoir deviné qu'il devait être question de nouvelles importantes concernant le Premier Consul.

Toussaint, tout en rentrant au palais du gouvernement, le faisait par acquit de conscience... car, tant de fois déjà, de semblables avis l'avaient ému, qu'il ne prêtait plus aux Anglais qu'un crédit assez médiocre.

— Quel homme est ce messager ? demanda-t-il, un officier, sans doute ?

— Non.. un noir.

Toussaint fit la grimace : il n'avait qu'une confiance très limitée dans les gens de sa couleur : il les savait foncièrement menteurs et d'une honnêteté relative ;

Aussi, regretta-t-il presque d'avoir renoncé à sa promenade pour un motif aussi futile ; mais déjà il touchait au seuil du palais, et, tout en maugréant intérieurement, il gagna à pas lents ses appartements.

Dans la pièce d'entrée, où séjournait un sous-officier de planton, un individu était debout, dans l'embrasement d'une croisée : il était emmitoufflé d'un long manteau et coiffé d'un feutre dont les bords, avançant, abattaient sur son visage une ombre épaisse.

Au bruit des pas de Toussaint-Louverture, martelant le plancher de ses lourds éperons, l'individu tressaillit, se retourna et fit un mouvement pour se porter en avant ; mais, presque aussitôt, il s'immobilisa.

— C'est cet homme ? interrogea le général avec un hochement de tête.

Et l'interpellant avec rudesse :

— Ne sais-tu pas qui je suis ? et ignores-tu qu'on se découvre devant moi ?...

L'autre retira son chapeau et, sur un signe de Toussaint, suivit celui-ci dans son cabinet de travail.

— Tu apportes un message ? demanda-t-il, quand ils furent seuls.

— Oui, général... les Français arrivent... leur flotte est en vue du cap Samana...

Toussaint répondit :

— Qu'en sais-tu ? Tu les as vus ?

— Comme je vous vois.

Le premier moment d'émotion passé, Toussaint eut un haussement d'épaules qui traduisait son incrédulité.

— Peuh ! une flotte !... je connais les gens de couleur... poussés à mentir et à exagérer... Un bâtiment, peut-être...

— J'ai dit une flotte, général... douze bâtiments au moins... et si j'ai menti, ... ce n'est pas en plus... c'est en moins... car il n'y a pas seulement une flotte, mais bien deux.

— Deux !

— Oui... l'une à destination de Port-au-Prince, et l'autre à destination du Cap... la première, sous le commandement de l'amiral Latouche ; la seconde commandée par Villaret-Joyeuse.

Mais cette précision de détails, loin d'émouvoir Toussaint, ne fit qu'aggraver son scepticisme.

— Peuh ! Où as-tu appris tout cela ?

— La corvette que je monte suit les Français depuis le port de Brest, et si elle n'avait été prise dans un coup de vent, je vous aurais prévenu depuis plusieurs jours déjà.

— Qui me prouve que tu dis la vérité ? les noirs sont menteurs !

— Vous oubliez, général, que vous-même...

— Tu oublies que je me nomme Toussaint-Louverture, gronda le général irrité, et que je pourrai te faire expier ton audace sous le bâton.

L'autre écarta alors son manteau et dit froidement :

— L'uniforme que je porte me protège.

C'était un uniforme d'officier anglais.

Mais Toussaint, s'emportant, riposta :

— Ce n'est pas l'habit rouge que tu portes qui peut blanchir ton visage ni m'empêcher de te traiter comme tu le mérites.

— Croyez-vous, général ? répliqua l'autre tranquillement en tirant de la poche de son habit un papier qu'il tendit à Toussaint ; voici ma commission d'officier ; peut-être, après l'avoir lue, changez-vous d'avis.

Le général prit le papier avec méfiance, y jeta les yeux, et aussitôt poussa un cri :

— Placide ! Placide Toussaint ! ... capitaine au service du roi George...

Et, aussitôt, considérant le jeune homme.

— Toi ! c'est toi... et je ne t'ai pas reconnu.

— Voilà cinq ans que nous ne nous sommes vus, mon père... j'étais un enfant... je suis un homme.

Toussaint-Louverture, ému, après avoir serré contre sa poitrine ce fils si transformé que rien ne lui avait dit qui il pouvait être, l'avait écarté un peu de lui pour le mieux examiner.

— Oui... c'est toi... c'est bien toi,... murmura-t-il, je reconnais cette cicatrice, là, près de la tempe... et cette autre, à la joue.

« comment se fait-il que je te revoie dans de semblables conditions, sous ce costume ? »

L'œil de Placide lança un éclair et ses lèvres sanglantes se crispèrent dans une contraction de fureur ; mais, se dominant, il répondit :

— Le récit de ce qui m'est survenu serait trop long, mon père, étant donné la gravité des circonstances.

« Sachez seulement que les Français sont des traîtres qui n'ont cessé de m'abreuver d'humiliations et que l'occasion s'étant présentée, j'ai, sans hésitation, passé aux Anglais ! »

— Aux Anglais ! mais les Anglais sont non moins mes ennemis que les autres.

— Pour le moment ce sont les adversaires de la République, et cela suffit pour que nous nous en fassions des alliés, déclara carrément Placide.

« Une fois que vous vous serez débarrassé des Français avec le concours du roi George, vous verrez ce que vous aurez à faire. »

Toussaint-Louverture écoutait parler son fils avec un étonnement dans lequel il y avait une certaine dose d'admiration

— Sont-ce les leçons du citoyen Crosnier qui t'ont rendu si adroit diplomate ? demanda-t-il en souriant.

Placide, à cette simple question, se troubla un peu ; il répondit d'une voix hésitante :

— Le citoyen Crosnier ! vous pourrez lui poser à lui-même la question que vous venez de me poser, mon père, car il fait partie de l'expédition dirigée contre vous.

— Contre moi ? s'écria Toussaint pris de fureur. Ah ! si j'en étais sûr !...

« Mais non, cela n'est pas possible !... le gouvernement de la République n'a aucune raison... »

— Qu'a-t-elle besoin de raisons ? Elle a des canons et des baïonnettes. Cela suffit.

— D'ailleurs, sachez que les deux flottes que je vous signale doivent être suivies par d'autres, et que les quinze mille hommes de troupes qui vont débarquer ces jours-ci seront renforcés à bref délai.

Plongé dans de sombres réflexions, Toussaint s'était lancé dans une promenade furieuse à travers la pièce.

Placide insinua perfidement :

— Croyez-moi, mon père, mes renseignements sont certains ; c'est la France entière qui vient se jeter sur Saint-Domingue, pour remettre les noirs en esclavage...

— Nous périrons tous plutôt jusqu'au dernier ! hurla le général.

— A la bonne heure..., riposta Placide :

Toussaint-Louverture avait appelé le planton qui somnolait dans la pièce voisine.

— Qu'on aille chercher le général Christophe ! commanda-t-il.

Et à Placide :

— Je vais donner mes ordres et partir pour Samana afin de me rendre compte par moi-même de l'importance des forces qui viennent nous attaquer.

« Tu viendras avec moi. »

Le jeune homme répondit :

— Ce serait avec plaisir, mon père, mais je suis officier du roi George et je dois rentrer à bord.

— Je me moque des Anglais... je t'ordonne de rester.

— Vous avez tort, mon père... Les Anglais peuvent nous être utiles.

Toussaint marchait à pas lents à travers son cabinet.

Soudain, il s'arrêta devant son fils.

— Et Isaac ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Placide tressaillit et ses regards courroucés se détournèrent de ceux du général.

— Isaac ! répondit-il avec une amertume qu'il ne lui fut même pas possible de dissimuler, Isaac ! en voilà un qui est Français, Français dans l'âme, tellement que, Dieu me pardonne ! il serait capable de marcher contre vous !

— Tu le crois ?

— Je le crains.

— Qu'est-ce qui te fais parler ainsi ?... as-tu des preuves, des indices des sentiments d'Isaac à mon égard ?

— Comme preuve, je n'en veux qu'une : il est à bord de l'*Océan* avec le général commandant en chef de l'expédition.

« Qui sait ? Il s'est peut-être offert pour servir à guider les détachements à travers les mornes, au cas où la fortune vous serait contraire. »

— S'est-il donc complètement rallié à Bonaparte ?... cria Toussaint-Louverture. Ah ! si cela était, je saurais lui prouver bientôt que le Bonaparte noir est à la hauteur de l'autre.

« Malheur aux Français s'ils reviennent ici dans des intentions hostiles !

— Dans quelle intention y viendraient-ils donc, en pareil nombre ?

En ce moment, Christophe se fit annoncer.

Il n'avait pas franchi le seuil de la pièce que Toussaint-Louverture lui criait :

— Le Premier Consul envoie contre nous quinze mille hommes et trois flottes dans l'espoir de ramener Saint-Domingue de huit ans en arrière et de nous replonger dans le même état où nous étions avant 92.

« Quel est ton avis ? »

— Lutter pour la liberté jusqu'à la mort.

— Bien. Assieds-toi et écris.

Et, pendant une demi-heure, le Bonaparte noir dicta des ordres que Christophe eut mission d'expédier à tous les postes de la colonie.

Ces ordres enjoignaient aux troupes d'opposer la plus vive résistance à une agression qui menaçait la liberté générale.

Il engageait les noirs à combattre partout jusqu'à la dernière extrémité, à mourir plutôt que de céder et à incendier tout ce qui ne pourrait être défendu.

— Quant à moi, je pars pour Samana, dit-il après avoir terminé : je veux m'assurer par moi-même de la sincérité des détails qui m'ont été communiqués par monsieur...

Et il désignait Placide, en lui faisant signe que sa volonté était qu'il gardât l'incognito.

Christophe regarda avec curiosité cet individu de couleur, revêtu d'un uniforme anglais.

— Je vous accompagne à Samana, dit Placide à son père.

— Non... vous resterez ici, ou plutôt je vais vous expliquer ce j'attends de vous.

Il l'appela du geste auprès de lui et se dirigea en sa compagnie vers la porte.

Alors Christophe demanda :

— Mais si la flotte française se présente devant le cap ?

— Tu refuseras l'entrée... purement et simplement.

— Bataille alors ! s'écria Christophe.

— Sans engager les hostilités, en traînant les choses en longueur... pour me donner le temps de revenir de Samana.

« D'ici là, j'aurai des renseignements précis, et les postes auront

eu le temps de se préparer à repousser par la force les attaques qui pourraient se produire.

« Alors, on pourra aviser ; mais jusqu'à nouvel ordre, tempore à tout prix, et surtout mettons le bon droit de notre côté. »

Là-dessus, il sortit accompagné de Placide.

Dans la cour, pendant que l'on sellait les chevaux du général et de son escorte, il se promenait avec son fils... silencieux, songeur.

Brusquement il lui demanda :

— Dans quelles conditions t'es-tu séparé du citoyen Crosnier ?

— Il me croit mort, enseveli dans les ruines d'une forteresse turque, El-Arich qui se trouve...

— Sur les confins de la Syrie, interrompit Toussaint, oui je sais...

Et comme il gardait le silence, Placide demanda :

— Puis-je vous demander la raison de cette question ?

— Certes ; je pense que, dans ces conditions, tu pourrais être pour ma cause d'une grande utilité. On te croit mort, mais on n'a jamais eu de ta mort aucune preuve... ce qui te permettrait de te retrouver face à face avec le citoyen Crosnier, sans que celui-ci pût concevoir le moindre soupçon.

Placide avait sursauté.

— Vous n'y songez pas, mon père... Comment serai-je venu d'Égypte à Saint-Domingue, et dans quel but.

— On te croit mort... tu n'auras été que prisonnier... Crois-tu qu'il soit invraisemblable que les Anglais t'aient expédié ici secrètement pour me porter des propositions d'alliance, après t'avoir fait prêter serment de retourner te constituer prisonnier si tu échouais dans ta mission ?

Placide secoua la tête et dit :

— C'est assurément bien combiné ; malheureusement à cette combinaison, il y a un obstacle.

— Lequel !

— Isaac sait que je suis vivant, déclara le jeune homme avec répugnance.

— Isaac... pourquoi lui plutôt que les autres ?

— Parce que les circonstances nous ont remis en présence.

— Mais alors il doit avoir prévenu le citoyen Crosnier ?

— Non : je suis certain qu'il ne l'a pas fait.

— Pourquoi ? je ne vois pas quelle raison l'eût poussé à se taire, à moins qu'il ne sût pour quel motif tu avais disparu.

De plus en plus sombre, Placide déclara :

— Il le savait, et dans les conditions où il m'a rencontré, parler de moi c'était faire prononcer ma condamnation à mort. Il a dû se taire.

— Il s'est tu assurément ! s'écria Toussaint ; autant que je puis me souvenir de lui, tout gamin, il annonçait déjà un caractère plein de franchise et de loyauté

« Sa mère était une blanche et il a hérité d'elle de bien des qualités.

« Toi, tu as les défauts de ta mère, une négresse. »

Bouillant de colère, Placide s'écria :

— Soit... mon père, j'ai les défauts des noirs, c'est possible... mais j'ai aussi votre courage... votre audace...

« Donnez-moi un bataillon à commander... et vous verrez... »

Une flamme de plaisir brilla dans les prunelles de Toussaint-Louverture ; il posa sa main sur l'épaule de son fils et lui dit avec calme :

— Parmi les défauts des noirs, il en est qui, suivant les circonstances, peuvent devenir des qualités : la ruse et la duplicité.

« C'est à ces qualités-là que, pour l'instant, je veux faire appel... parce que j'en ai besoin

« Le courage et l'audace viendront ensuite.

« Donc, tu vas demeurer ici... incognito... changer de costume et attendre l'arrivée de la flotte française.

« Dès qu'elle aura été signalée, tu trouveras moyen de la rejoindre dans une barque... tu conteras la fable qu'il conviendra,

celle que je te suggérais tout à l'heure, et tu resteras avec le citoyen Crosnier.

« Seulement tu me tiendras au courant des intentions des Français. »

— Mais mon père...

— C'est un coup à te faire fusiller, soit : mais je réclame de toi le sacrifice de ta vie comme utile à la patrie... est-ce dit ?

En ce moment, on amenait au général son cheval.

— Est-ce dit ?

Après un moment de visible hésitation, Placide dit tout à coup d'une voix décidée :

— Soit ! mais à une condition...

— A moi !... des conditions !... à moi !... Oublies-tu ?...

— Je n'oublie rien... mon père... pas même que vous m'avez toujours préféré Isaac... C'est pourquoi je prends mes précautions... Donnez-moi votre parole que, lorsque grâce à moi vous aurez réussi à repousser les forces de la République et à demeurer le maître de Saint-Domingue, vous me donnerez pour femme celle que j'aime.

Toussaint-Louverture étonné de ce langage, le regarda un moment, paraissant n'avoir pas compris.

— Il s'agit bien de femmes ! En ce moment, c'est la cause de la liberté qui est en danger.

— Mon père, insista Placide, mon concours est à ce prix... et aussi celui des Anglais.

Toussaint eut un mouvement de violente colère ; on eût pu croire qu'il allait broyer ce fils qui osait lui proposer un semblable marché.

Mais il sut dompter sa colère, et hochant douloureusement la tête :

— Soit... tu auras la femme que tu désires... je t'en donne ma parole... mais tu eusses mieux fait de demander autre chose et de demeurer où tu étais...

« Ce n'est point là l'homme que j'espérais pour fils ! »

Sur ces mots, il sauta en selle et, suivi d'une escorte de cavaliers noirs, il sortit au galop de la cour.

Cinq minutes plus tard, on entendait la galopade des chevaux s'éloigner dans le lointain.

## CHAPITRE XVI

### Négociations préliminaires.

Voici quelles avaient été les dispositions arrêtées par le général Leclerc, de concert avec l'amiral Villaret-Joyeuse : mille hommes, embarqués sur quatre frégates, devaient se rendre à Saint-Domingue, sous la conduite du général Kerverseau; l'escadre du contre-amiral Latouche, sur laquelle était embarquée la division du général Boudet, forte de trois mille hommes, avait été expédiée à Port-au-Prince.

Une division navale, commandée par le capitaine de vaisseau Magou, avait porté dans la baie de Mancenille deux mille cinq cents hommes, formant la division du général Rochambeau, qui avait ordre de s'emparer de Fort-Dauphin et de marcher ensuite sur le Cap.

La troisième division de l'armée de terre, forte de quatre mille cinq cents hommes et commandée par le général Hardy, était destinée à agir directement sur la ville du Cap.

Elle était arrivée en vue le 3 février; et, tout aussitôt, les commandants des bâtiments, ainsi que les officiers placés à la tête des troupes, avaient été convoqués à bord de l'*Océan* pour assister au conseil de guerre qui devait être tenu sous la présidence du général Leclerc et de l'amiral Villaret-Joyeuse.

Voici ce qui fut arrêté, après une délibération longue et animée...

On commencerait par prévenir le commandant du Cap de la destination de la flotte et des instructions du gouvernement de la Métropole.

Dans le cas où l'entrée du port serait refusée, deux vaisseaux devaient être embossés le plus près possible du fort Picolet, qui défend l'ouverture de la passe entre la pointe et les récifs, et tirer sur ce fort jusqu'à ce que ses feux fussent éteints et ses batteries détruites.

Après cette opération, tous les vaisseaux devaient entrer dans la passe et le débarquement s'effectuer sous le feu des vaisseaux, au sud de la ville, en un endroit dénommé le Petit-Carénage.

Ce plan d'attaque permettait de ménager la ville du Cap, et il était permis de compter d'autant plus sur sa réussite que le fort Picolet, construit au pied des rochers friables qui le dominent, paraissait susceptible d'être détruit en très peu de temps.

On avait agité la question de savoir s'il ne conviendrait pas de faire tout d'abord descendre à terre M. Crosnier et Isaac Toussaint-Louverture pour remettre au général Toussaint la lettre dont ils avaient été chargés par le Premier Consul.

Mais on hésita, en raison de cette circonstance spéciale, qu'on risquait d'indisposer Toussaint, si, au lieu de ses deux enfants, on ne lui en rendait qu'un seul.

Ce fut en ce moment qu'il se produisit, à la porte de l'amiral, dans lequel se tenait le conseil de guerre, un grand tumulte.

Un officier entra en même temps dans la salle du conseil.

— C'est un nègre, monsieur l'amiral, qui vient d'arriver dans une embarcation et qui prétend être le fils du général Toussaint-Louverture.

— Placide ! s'écria M. Crosnier, en proie à une agitation inexprimable.

Et sans souci des convenances, il se précipita dehors, laissant Isaac dans la salle du conseil, stupéfait, incrédule et sombre.

Le général Leclerc, l'amiral Villaret-Joyeuse attendaient avec

une certaine impatience la fin de cet incident tellement inexplicable qu'il en était invraisemblable.

Si, par un miracle, ce second fils, que l'on croyait mort en Égypte, était vivant, il y avait lieu de modifier dans une certaine partie le plan d'action combiné et déjà arrêté.

Cependant, le citoyen Crosnier rentra tout à coup dans la salle du conseil.

Le visage du savant portait les traces d'un émoi extrême : sa bouche s'arrondissait en o, et sous ses sourcils haussés, ses yeux s'écarquillaient extraordinairement.

— Général... amiral... balbutia-t-il... mon cher Isaac... C'est vrai... c'est parfaitement vrai.

« Placide... Placide Toussaint... lui-même... vivant... en chair et en os... »

Isaac n'avait pas bougé ; un combat se livrait en lui... combat terrible...

S'il disait ce qu'il savait et ce qu'il supposait... c'était, — comme c'eût été au Caire, livrer son frère à la mort.

D'un autre côté, en se taisant, c'était exposer la France à une trahison.

Quant à l'amiral, au général, ils regardaient Crosnier, attendant qu'il s'expliquât.

— Placide Toussaint, avez-vous dit, était mort en Égypte... à El-Arich...

— Je le croyais... général... tout le monde le croyait...; mais sauvé par un miracle, fait prisonnier par les Turcs et cédé aux Anglais, sur la réclamation de James Douglas, il avait été envoyé à Saint-Domingue pour essayer de détacher son père de la cause française, et...

L'amiral interrompit le narrateur et lui dit :

— Amenez-nous ce garçon !

Quelques instants plus tard, Placide faisait son entrée.

Son premier soin fut de se précipiter dans les bras de son frère,

qui n'eut ni le courage de le repousser — par crainte de le perdre — ni celui de lui rendre ses caresses.

Puis, se tournant vers les membres du conseil, il dit d'une voix vibrante :

— Amiral... général... en apprenant qu'une flotte française était en vue, je n'ai pu y tenir... je me suis échappé... j'ai pu sauter dans une barque et à la faveur de la nuit rallier vos vaisseaux.

Il ajouta, sur un ton d'extraordinaire assurance :

— Maintenant me voici sous la protection du pavillon tricolore : les Anglais peuvent venir.

Crosnier exultait : son second élève lui était rendu.

Toussaint-Louverture, en revoyant ses deux fils, ne pourrait avoir pour la France, qui en avait si jalousement pris soin, qu'un profond sentiment de reconnaissance, et la mission du général Leclerc allait se trouver simplifiée.

Mais le général coupa court à l'exaltation du brave homme ; et, à Placide :

— Avez-vous vu votre père ?

— Mon général, j'ai été débarqué seulement avant-hier... et mon père se trouve actuellement dans l'intérieur...

— Qui commande en son absence ?

— Le général Christophe.

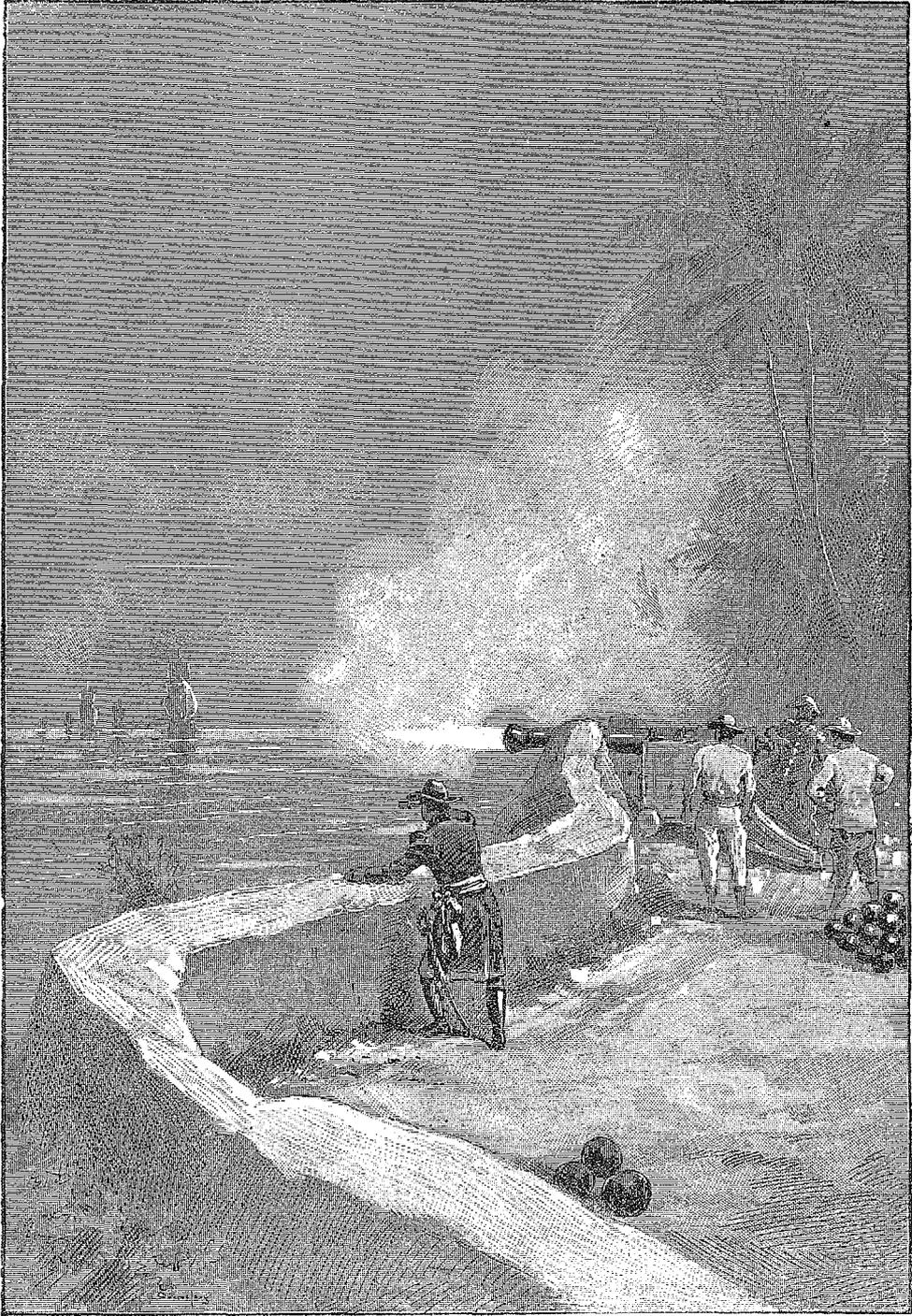
— Savez-vous s'il y a une importante garnison ?

— Quelques troupes de milice nationale, seulement.

— Avez-vous entendu dire que le général Toussaint fût prévenu de notre arrivée ?

— Assurément non ; autrement, il se fût hâté de revenir au Cap et Christophe eût fait, en tout cas, des préparatifs de défense.

Villaret-Joyeuse et la plupart des officiers qui se trouvaient là eurent, de la tête, un mouvement approbatif. Les réponses du jeune homme avaient été faites sans hésitation, d'une voix nette, empreinte de franchise.



Un coup de canon, à blanc, leur fut envoyé (page 249).

Seul, le général Leclerc se sentait réfractaire au courant sympathique qu'avait créé le langage du jeune homme.

Il fit observer :

— Pourquoi pensez-vous que le général Christophe se fût mis en défense ? Avez-vous donc des raisons de croire que le gouvernement provisoire de Saint-Domingue se proposerait de résister aux ordres de la République ?

— A Dieu ne plaise, général ! s'écria Placide, qui comprit qu'il avait commis une imprudence.

« Comment voulez-vous que je sache... j'étais gardé à vue... »

— Bien mal... gronda Leclerc.

Puis, aux membres du conseil :

— Messieurs, dit-il, voilà une circonstance... qui doit, selon moi... modifier un peu notre plan primitif... Je serais d'avis d'envoyer au commandant du Cap un officier pour lui donner avis de la destination de la flotte, en même temps que les fils du général Toussaint se rendraient à terre pour remettre à leur père la lettre du Premier Consul.

Crosnier s'écria :

— Mais je ne dois pas me séparer de mes élèves.

— Aussi, monsieur Crosnier, mon intention n'est-elle pas de vous en séparer ; vous les accompagnerez.

Le visage du digne savant s'assombrit et il murmura :

— Croyez-vous, général, qu'il n'y aura aucun danger... pour mes élèves ?

— Leur qualité de fils de Toussaint-Louverture les garantit contre toute agression.

« Quant à vous, en leur société, je ne vois pas que vous ayez rien à craindre. »

Le vieillard se raidit contre l'émotion — bien naturelle au fond — qui le poignait, et il répondit :

— Général, je suis à vos ordres.

Alors, Leclerc et l'amiral Villaret récapitulèrent une par une les

dispositions qui avaient été prises, et chaque chef de corps, une fois bien pénétré de sa mission, le conseil se sépara.

Quelques instants plus tard, un canot emportait vers la terre le capitaine Lebrun, aide de camp de l'amiral Villaret-Joyeuse, M. Crosnier et les deux fils de Toussaint-Louverture.

Le savant ne pouvait encore en croire ses yeux ni ses oreilles ; le retour de Placide lui semblait appartenir au domaine des miracles, et il ne cessait, durant que les rameurs faisaient voler l'embarcation sur l'eau, de poser au jeune homme les interrogations les plus variées.

Isaac, enveloppé dans son manteau et assis à l'arrière à côté du capitaine, gardait le silence.

— Mon cher Isaac, dit tout à coup Crosnier, à vous voir, on croirait que cela ne vous fait aucun plaisir de revoir votre frère ?

— Pouvez-vous parler ainsi répondit évasivement Isaac ; mais vous ne pouvez empêcher que la situation ne me trouble et que je n'aie l'appréhension de l'accueil que nous réserve notre père.

— Êtes-vous fou ? c'est votre père et il sera heureux de vous revoir.

Isaac coula un regard oblique vers son frère et murmura :

— Si heureux que cela !... pensez-vous vraiment ? moi je pense qu'il eût été plus heureux si nous n'eussions pas été accompagnés de vingt mille hommes.

Crosnier se tourna vers l'autre frère et demanda :

— Est-ce aussi votre avis, mon cher Placide ?

— Aucunement ; mon père, non seulement éprouvera une grande joie à nous serrer dans ses bras, mais il n'a rien à redouter du gouvernement de la République Française, ayant toujours fait son devoir.

Le capitaine Lebrun accueillit ces mots par une petite toux moqueuse, qui lui valut, de la part de Placide, un regard chargé de haine.

La conversation était tombée; les matelots ramaient en cadence et la barque s'approchait rapidement du bord.

Comme on arrivait au tournant d'une pointe rocheuse, en vue des batteries qui défendaient le fort Picolet, un coup de canon à blanc leur fut envoyé.

Aussitôt, le capitaine Lebrun fit arborer, à côté du pavillon tricolore, un drapeau blanc de parlementaire, et ordonna de stopper, pour attendre un canot qui venait de se détacher du bord.

Dans ce canot, monté par des noirs, un officier nègre se trouvait, envoyé par le général Christophe pour reconnaître l'officier français.

Celui-ci, l'ayant mis en quelques mots au courant de sa mission, fut invité à passer avec ses compagnons dans le canot du noir, qui cingla vers le fort Picolet.

Un quart d'heure plus tard, Lebrun était admis en présence du général Christophe, qui commença par exiger la remise des papiers dont était porteur l'officier français.

Après avoir refusé longtemps, celui-ci finit cependant par céder aux pressantes sollicitations du général noir, qui lui dit qu'il ne pouvait voir Toussaint-Louverture, absent pour l'instant.

— Comme militaire, déclara Christophe, je ne reconnais pour chef suprême que Toussaint-Louverture.

« Rien ne prouve que cette escadre, sur laquelle flottent des pavillons étrangers, soit envoyée par la Métropole. »

Renseigné par Placide Toussaint, il savait très bien que la flotte de l'amiral Villaret se composait de vaisseaux espagnols et de vaisseaux français.

— Jusqu'à preuve du contraire, je considère la proclamation que vous m'avez apportée comme ayant été fabriquée à bord.

« D'ailleurs, la France a d'autres moyens que ceux-là de faire connaître ses ordres; elle a des navires et non des escadres étrangères. »

Le résumé de ce langage fut que le général Christophe ne

permettrait jamais l'entrée de la rade au *soi-disant* capitaine Leclerc.

Et après avoir, durant quarante-huit heures, sous prétexte d'attendre les instructions de Toussaint-Louverture, gardé dans son appartement le capitaine Lebrun, Christophe finit par le renvoyer à bord, conservant non comme prisonniers, mais comme otages, les fils de Toussaint et le citoyen Crosnier.

Pendant ces quarante-huit heures, Toussaint était rentré secrètement en ville et, logé sous le même toit que le capitaine Lebrun, faisait tout préparer pour la défense du Cap... ainsi que pour celle des autres ports fortifiés de la colonie.

Le général Leclerc, obligé de renoncer à l'espoir d'entrer dans la rade, avait été contraint d'opérer son débarquement à l'ouest du fort Picolet, à l'effet d'attaquer la ville à revers par le haut du Cap.

On avait débarqué près de la pointe du Leimbé; toute la nuit du 5 au 6 avait été employée à transporter la troupe à terre, sous le feu des batteries que les noirs avaient établies le long de la côte.

Ces batteries prises, les troupes s'étaient aussitôt mises en mouvement pour arriver, en même temps que les premières lueurs du jour, sur les mornes qui dominent le Cap.

## CHAPITRE XVII

### Un nouveau coup de Placide.

Lorsque l'avant-garde que commandait le général Hardy en personne arriva en vue de la ville, un épouvantable spectacle frappa les yeux des soldats.

Plusieurs quartiers du Cap étaient en feu : l'incendie, activé par la brise qui soufflait de la mer, prenait d'instant en instant des proportions gigantesques ; les colonnes de flammes montaient vers le ciel qu'elles empourpraient sur une étendue de plusieurs kilomètres.

Des torrents de fumée formaient un écran épais derrière lequel la rade et la haute mer disparaissaient.

On apprit par des habitants qui s'étaient enfuis pour échapper au massacre ordonné par Christophe, que celui-ci, aussitôt qu'il avait eu connaissance du débarquement des troupes au Leimbé et de la prise du fort Dauphin par les troupes du général Rochambeau, avait évacué le Cap.

Mais, ainsi qu'il en avait menacé la municipalité, il avait fait mettre le feu aux quatre coins de la ville.

Tels furent les détails que la pointe d'avant-garde, immobilisée par la vue de l'incendie, avait recueillis de la bouche des malheureux, cachés dans les mornes, et qui, rassurés par les uniformes français, avaient osé sortir de leur cachette.

Cette pointe d'avant-garde, c'était notre ami, le caporal Cognac, qui la conduisait.

Il avait dû cette preuve de confiance à ses connaissances spéciales en matière d'expéditions coloniales.

C'eût été bien la peine, autrement, d'avoir fait la campagne d'Égypte!

— Alors... y furent... demanda-t-il... y furent... comme les mamelucks, là-bas, en Égypte.

Il était furieux, songeant que si la campagne débutait ainsi, il y avait grand'chance pour que la vivandière Pascaline ne pût lui coudre sur les manches de sa capote les beaux galons de sergent, en or fin, dont, en homme de précaution, il s'était muni.

Savait-on si, dans ce pays de sauvages, se trouverait cet article-là, en cas de besoin.

Tout en maugréant, il s'était remis en marche, avec son escouade, guidé par un des habitants du Cap.

Maintenant, on approchait de la ville et jusqu'aux troupiers montait le grondement sourd des incendies, semblable à celui d'un lointain orage.

Soudain, des coups de feu éclatèrent à peu de distance en avant.

— Qu'est-ce qu'il y a par là? demanda Cognac à son guide.

— Le bourg du Haut-Cap.

— Peut-être bien les habitants qui se défendent contre les noirs, avança un soldat.

Le guide hocha la tête.

— Peu probable... répondit-il, les hommes de Christophe inspirent trop de terreur.

Des détonations régulières se firent entendre en ce moment.

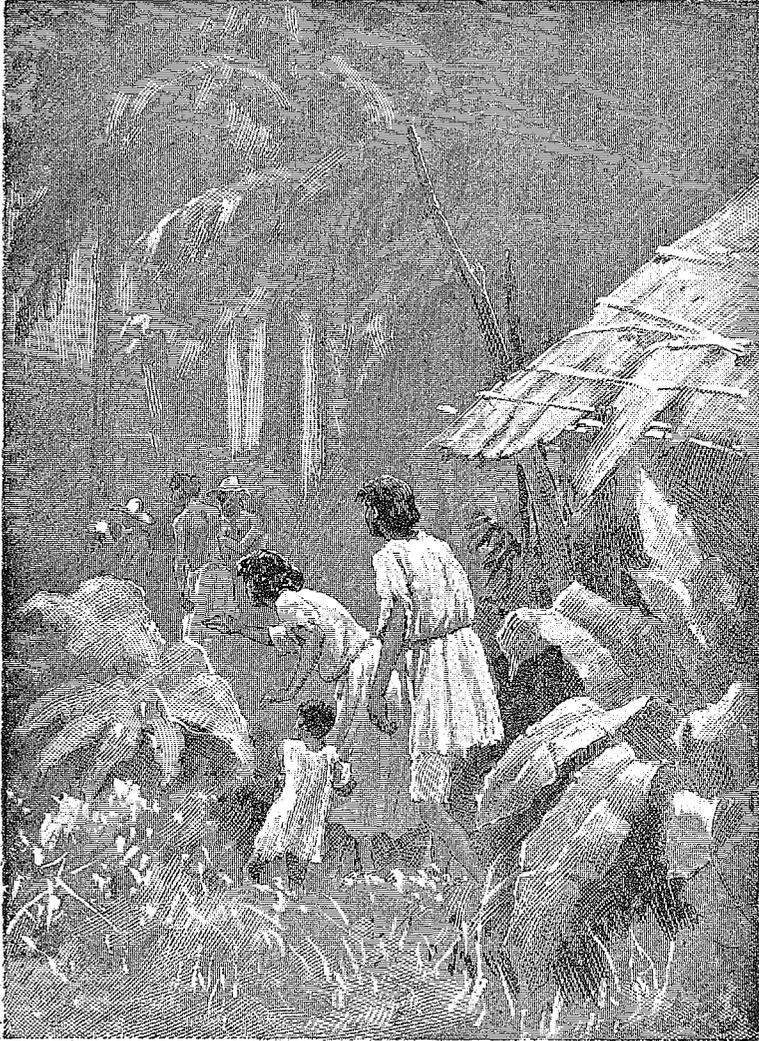
— Voilà qui ressemble joliment au bruit de nos clarinettes! s'écria Cognac.

Et il allait se lancer en avant, au pas gymnastique, avec ses hommes, quand derrière lui ces mots mots éclatèrent :

— Halte! Halte!...

Un cavalier apparut, sabre au poing, trottant de toute la vitesse de son cheval, sur le sentier escarpé.

— Tiens! le capitaine de Villeray! fit le caporal.



Ces malheureux, fuyant l'incendie, s'étaient réfugiés dans les morces (P. 249.)

— Bonjour, mon garçon, — répondit l'officier qui reconnut le troupière, — ordre du général de faire halte et d'attendre jusqu'à ce que j'aie reconnu le terrain en avant.

Et il continua de trotter, haussé sur ses étriers, pour tenter de se rendre compte de ce qui se passait.

Au loin, la fusillade se poursuivait, plus intense d'instant en instant, faisant comprendre clairement que deux troupes étaient aux mains et que l'action était sérieuse.

Brusquement, Villeray déboucha sur une manière de plateau, à l'extrémité duquel s'apercevait une agglomération de maisons, les unes, couvertes en feuilles de palmier, les autres en tuiles rouges, d'autres, enfin, avec du zinc.

Mais tout cela lui apparaissait vaguement, à travers des torrents de fumée qu'à tous moments des coups de feu zébraient de fulgurants éclairs.

Il mit son cheval au galop et piqua des deux vers les toits.

Comme il s'en approchait, voilà que d'un chemin creux surgirent des voltigeurs qui paraissaient reculer.

— Halte-là ! cria-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Y se passe qu'on est un contre dix, mon capitaine... et que ces diables-là nous canardent à bout portant.

— Un contre dix !... tonnerre ! A Fleurus et à Jemmapes, comme à Aboukir et à Héliopolis... on était un contre vingt... contre trente

« Vous devriez en avoir l'habitude. »

Dans le chemin creux cependant, les troupiers s'entassaient toujours, fuyant le village.

— Vous êtes donc des lâches, hurla Villeray, en proie à une fureur endiablée...

— J'voudrais vous y voir... riposta une voix dans la foule.

Le capitaine sauta à terre :

— En est-il un parmi vous qui sache se tenir à cheval ? demanda-t-il.

Une main se leva, tendue vers lui.

— Moi !...

— C'est bien, grimpe là-dessus et cours tout droit devant toi, jusqu'à ce que tu rencontres l'avant-garde du général Hardy... tu lui diras que les soldats du général Humbert ont besoin de lui et qu'il ne traîne pas en route.

Puis, pendant que le troupier, agile comme un singe, sautait sur le cheval qu'il lançait ventre à terre dans la direction indiquée par le capitaine, celui-ci s'écria :

— Vous avez voulu me voir avec vous? .. m'y voici maintenant ! Demi-tour, sacrebleu ! et en avant.

Le sabre haut, il se rua sur le village, entraînant à sa suite les troupiers électrisés.

Mais ils n'avaient pas lâché pied à tort ; ils faisaient partie de l'avant-garde du général Humbert, qui venait de prendre le fort du Bel-Air et marchait au-devant du général Hardy.

Seulement, cette avant-garde s'était heurtée à l'arrière-garde de Christophe, qui battait en retraite après avoir incendié le Cap.

Rejoints au moment où ils atteignaient le village du Haut-Cap, les noirs s'y étaient retranchés et avaient arrêté les Français.

Ceux-ci, bien qu'inférieurs en nombre, emportés par la force de l'habitude, s'étaient lancés à l'assaut.. et ils avaient rencontré une défense désespérée.

Le capitaine Villeray eut beau revenir par trois fois à la charge, il ne put arriver à faire faiblir les soldats de Christophe.

C'est à ce moment où, désespérant de triompher, ils envisageaient la possibilité d'une retraite, que Cognac arriva avec son escouade, précédant de quelques instants les troupes du général Hardy.

Tête basse, il se précipita dans une rue que les noirs avaient négligé de barricader — ne s'attendant pas à être attaqués de ce côté, — et, suivi d'une demi-douzaine seulement de camarades, tomba à l'improviste sur les flancs des défenseurs du Haut-Cap.

Ceux-ci, frappés de terreur, croyant, sur le premier moment, avoir affaire à une troupe importante, lâchèrent pied.

Seulement, en se sauvant, ils mirent le feu partout.

Certes, ils ne pouvaient penser que l'incendie de ces bicoques serait susceptible d'arrêter les troupes de la République.

Mais par fureur de se voir vaincus, par vengeance aussi, ils ne

voulaient pas que leurs adversaires pussent profiter de leur avantage.

Et, dès le début de cette malheureuse campagne, les chefs un peu sensés purent se rendre compte des résultats néfastes qu'elle aurait, alors même, — chose incertaine, — que la victoire couronnerait leurs efforts.

Partout où ils seraient vaincus, les noirs, après avoir pillé et massacré, devaient mettre le feu.

Donc le Haut-Cap flambait ; et, interdites, les troupes du général Humbert comme celles du général Hardy qui étaient accourues à la suite de leur avant-garde s'étaient arrêtées un moment, stupéfiées.

C'était sur ce répit qu'avait compté le chef de l'arrière-garde nègre.

Une poignée des siens, choisis parmi les plus aventureux et les plus crânes, continuaient de tirer à travers les flammes et la fumée qui mettaient entre eux et leur ennemis comme un écran épais.

En faisant croire que la résistance se prolongeait malgré l'incendie, il espérait donner au général Christophe le temps de gagner les mornes escarpées où la poursuite des Français devait s'arrêter.

Avec cette arrière-garde se trouvait un peloton de milice coloniale qui, la baïonnette au canon, servait d'escorte à un groupe de prisonniers.

Ces prisonniers, c'étaient le citoyen Crosnier et les deux fils du général Toussaint-Louverture.

En effet, lorsque le général Christophe avait renvoyé au général Leclerc le capitaine Lebrun, porteur de son refus de rendre la ville, il avait conservé les enfants de Toussaint et leur précepteur.

Vainement celui-ci s'était-il défendu, disant qu'il était venu sous la protection du drapeau parlementaire dont était porteur le capitaine Lebrun ; Christophe n'a rien voulu entendre.

A toutes les raisons que faisait valoir Crosnier, il s'était borné à répondre à répondre que Toussaint-Louverture, privé, depuis de si longues années, du bonheur d'embrasser ses enfants lui saurait gré de les lui rendre quelques jours plutôt.

Est-il besoin de dire que cette réponse lui avait été suggérée par Placide Toussaint, heureux des circonstances favorables qui s'offraient à lui pour exécuter un plan depuis longtemps mûri dans son cerveau.

Du même coup, il se débarrassait d'Isaac et privait Gilberte de de la protection de son père et de celui qui l'aimait.

Livrée à elle-même la jeune fille deviendrait sa proie : astucieux comme il l'était, il n'aurait pas grand'peine à lui faire croire ce qui lui conviendrait et à l'emmené, sous un prétexte plausible, dans l'intérieur du pays,

Là, de gré ou de force, il faudrait bien qu'elle se soumit à sa volonté et consentît à devenir de par lui, Placide, la bru du général Toussaint-Louverture.

Au besoin, il agiterait devant elle, pour la réduire à merci, le spectre de la mort planant sur les deux têtes chéries d'Isaac et de Crosnier.

Ce n'avait pas été pour autre chose que pour la mise à exécution de ce joli petit plan qu'il avait suggéré à Christophe l'idée de mettre la main sur les otages que la Providence lui livrait.

Et il l'avait, par avance, assuré de la reconnaissance de Toussaint-Louverture.

Christophe, en fuyant le Cap, après l'avoir incendié, n'avait eu garde d'oublier le vieux savant et ses deux élèves.

Les traînant à sa suite, il les avait emmenés ; mais la rapidité avec laquelle il fuyait l'avait contraint de les laisser à l'arrière-garde.

Nous n'oserions jurer que ce ne fût pas à l'instigation de Placide qu'il avait agi ainsi.

L'événement, tendait, au reste, à le prouver.

Donc, la poignée de noirs qui protégeaient la fuite de Christophe continuait de se battre héroïquement au milieu des flammes du Haut-Cap.

Voyant leurs gardiens eux-mêmes requis par le chef de cette bande pour concourir à la défense, Placide dit tout à coup à son frère :

— Si nous étions des hommes, nous fuirions.

Isaac regarda Placide droit dans les yeux, comme s'il eût voulu aller chercher la vérité au fond de son âme.

— Fuir ? seuls ? sans M. Crosnier ?

— Dame ! Il pourra, lui aussi, faire comme nous.

— Un vieillard !

— Ça le regarde ! D'ailleurs, c'est l'affaire de quelques minutes d'énergie, les nôtres sont dans le village, — il suffit d'un élan à travers les flammes.

Isaac, les sourcils froncés, l'écoutait parler, songeant que le langage de Placide était singulier : les nôtres !... les Français, maintenant, pour lui, c'étaient les nôtres !

Là-bas, en Égypte, ne lui avait-il pas déclaré que c'étaient ses ennemis ?

— Quels événements avaient donc changé les sentiments de son frère ?... ou plutôt, quels sentiments cachés lui dictaient un pareil langage ?

Que pensait-il ? que méditait-il ?

— Eh bien ?... fit Placide, jetant un coup d'œil sur les soldats noirs occupés à tirailler... eh bien ? c'est le moment. Viens-tu ?

— Abandonner M. Crosnier ? qui donc le défendrait contre ces brutes ? Non, nous ne pouvons faire cela !

— Alors, je pars seul.

Cette fois, Isaac chancela comme s'il avait reçu un coup en pleine poitrine, car il venait d'avoir le pressentiment de ce que méditait son frère.

— Placide ! cria-t-il... tu ne feras pas cela !

Mais déjà le nègre s'était jeté hors de la maison où ils se trouvaient enfermés tous les trois.

— Laissez-donc, balbutia le père Crosnier ingénument ; au moins Gilberte ne sera pas seule.

— Ah ! gronda Isaac, c'est bien Gilberte qui m'inquiète.

« Et tenez... regardez... les soldats de Christophe ne cherchent pas à l'arrêter.

« La fuite était concertée avec eux. »

Assurément, s'il n'en eût pas été ainsi, le jeune homme n'aurait pu traverser, en les bousculant, les lignes de soldats qui défendaient toujours le Haut-Cap contre l'avant-garde du général Humbert.

Un coup de feu ou un coup de baïonnette l'aurait aisément arrêté.

Mais la fusillade s'était, comme par enchantement, suspendue quelques secondes, pour ne reprendre que lorsqu'il eut disparu.

## CHAPITRE XVIII

### Suite du précédent.

Ainsi que le jeune homme l'avait dit à son frère, étant donnée la proximité des deux troupes combattantes, quelques enjambées devaient lui suffire, et lui suffirent effectivement à lui permettre de rejoindre les Français.

Mais il était à craindre que sa couleur ne le fit prendre pour un des hommes de Christophe.

Sa bonne étoile voulut qu'il tombât précisément sur l'escouade que commandait Cognac... et qu'il reconnût celui-ci.

— Ne tirez pas, camarades... ne tirez pas... cria-t-il en s'avancant vers eux.

Les grenadiers, stupéfaits de voir cet homme sans armes, qui tentait de les rejoindre, regardaient leur chef.

Celui-ci examinait le dernier arrivant.

— Mais, tonnerre de sort ! exclama-t-il, c'est un revenant.

— Vous me reconnaissez, déclara Placide en poussant un soupir de soulagement... car il était sauvé.

Cognac bougonna :

— Le citoyen Placide... Le fils de Toussaint-Louverture.

Le noir sourit et dit en tendant la main :

— A la bonne heure, camarade, vous avez de la mémoire.

— Oui... beaucoup... beaucoup de trop, quelquefois.

Placide avait tressailli, inquiet de ces paroles autant que du ton sur lequel elles avaient été prononcées.

Mais comme il s'apprêtait à demander une explication, voilà que les tambours se mirent à battre la charge et que les officiers de l'avant-garde Humbert, dressant leur sabre, crièrent :

— En avant ! à la baïonnette !

— Bon sang de sort ! gronda Cognac, y n' sera pas dit que ceux-là de la colonne Hardy sont des clampins...

Et à un de ses hommes, blessés déjà ;

— Tiens ! toi, emmène ce citoyen-là en arrière, et vous, les autres, en avant !

Baïonnette basse, il se rua dans la fumée, entraînant ses grenadiers.

Placide emboîta docilement le pas à son guide.

Il se demandait ce qu' avait bien pu vouloir dire ce caporal du diable.

Il avait trop de mémoire ! en même temps, il avait jeté sur lui un regard de menace.

A quoi pouvait-il bien faire allusion ?

Loin de son esprit était le soupçon que Cognac eût assisté aux conciliabules secrets qu' il avait eu, nuitamment, dans la mosquée de Sidi-Brahim, et dans lesquels avait été concerté et arrêté l'assassinat de Kléber.

Le troupiér, auquel avait été confiée la garde de Placide, s'arrêta tout à coup, disant ;

— Ma foi ! citoyen Toussaint... je n' en peux plus... les jambes me font un mal de tous les diables... au lieu de gagner la ville à cloche-pied... faut que je m'arrête.

Ce à quoi Placide répondit du ton le plus naturel du monde :

— Quant à moi, mon camarade, je n' y vois aucun inconvénient... asseyez-vous là, et vous vous ferez porter au Cap par les premiers qui passeront.

« Mieux que cela... je vais vous envoyer du monde. »

L'autre sursauta.

— Comment? m'envoyer du monde? mais vous ne vous imaginez pas, je suppose que je vais vous laisser aller.

Placide fronça les sourcils : puis, haussant les épaules :

— Que vous le vouliez ou non... bonsoir camarade.

Il tourna les talons; mais il n'avait pas avancé d'un pas qu'il volta brusquement, ému par un craquement sec qu'il venait d'entendre.

Le troupier, son fusil armé, mettait Placide en joue.

— Un moment, citoyen, déclara-t-il, et je vous descends.

— Vous m'assassineriez?

— Pas un assassinat... prisonnier... vous voulez fuir... je vous tue comme un lapin...

— Je ne suis pas prisonnier — et puis vous oubliez que mon père est le général Tsussaint-Louverture.

— Qu'est-ce que ça me fait?... d'ailleurs, ça serait au contraire une raison de plus pour que je t'abatte...

« Ca nous ferait un moricaud de moins à exécuter. »

— Misérable! s'écria Placide, en faisant mine de se précipiter sur le troupier.

Mais l'autre, un vieux d'Egypte et d'Allemagne, qui ne s'intimidait pas volontiers, quoique assis à terre, n'avait pas cessé de tenir en joue le fils du général Toussaint.

— Je te parie ma solde d'un jour que j'te brûle, déclara-t-il.

En ce moment, Placide qui s'était immobilisé, tendit l'oreille.

Jusqu'à lui venait un piétinement de quadrupède accompagné du bruit particulier à un essieu qui grince.

Des voix s'entendaient aussi.

— Voilà du monde, dit-il, avec une voiture.., on va vous mettre dedans et vous pourrez gagner le Cap.

— Avec vous? déclara catégoriquement le troupier; — sans vous, jamais d'la vie...

Il faisait craquer la batterie de son fusil de significative façon.. et sans quitter de l'œil son prisonnier.

Celui-ci, les sourcils froncés, se haussait sur la pointe des pieds pour tenter de découvrir plus tôt les gens qui arrivaient par le sentier.

D'abord, il vit paraître une tête d'âne, laquelle fut suivie du reste du corps.

Le quadrupède était attelé à une carriole, recouverte d'une toile formant bâche.

Une femme tenait l'âne par la bride, pour le mieux soutenir, dans cette rude montée, tandis que deux soldats poussaient aux roues de toutes leurs forces.

Sur le devant de la voiture, sur une planche servant de siège, deux gamins étaient assis, de chaque côté d'une jeune fille.

Cette jeune fille, le fils de Toussaint-Louverture la reconnut tout de suite.

— M<sup>lle</sup> Gilberte ! s'écria-t-il, pour ainsi dire malgré lui.

C'était en effet la fille du citoyen Crosnier.

André, l'un des gamins, fut le premier à reconnaître Placide.

— Ah ! mais... c'est le fils du Bonaparte noir !

— Gamin, cria Placide, qui voulut voir dans ces mots une ironie...

Mais, tout de suite, un des soldats qui poussaient aux roues avait bondi en avant et devisageait Placide.

Celui-là, c'était Blaisot.

Chargé par le capitaine de Villeray de veiller sur André et sur Gilberte, il n'avait pas cru pouvoir rien faire de mieux que de les confier à la garde de la vivandière Pascaline.

On se souvient que leur connaissance à tous deux s'était faite à Brest, la veille du départ de l'Océan, dans des conditions assez orageuses.

Mais, durant la traversée, grâce à Cognac, les angles s'étaient peu à peu arrondis, et Gilberte aidant, la vivandière était devenue la meilleure amie de la fille du savant et du petit André.

Celui-ci, d'ailleurs, s'était fait tout de suite un ami de Julot, dit Cri-Cri, le fils de Pascaline.

Blaisot, cependant, les bras ballants, les yeux écarquillés, regardait Placide, se demandant s'il n'avait pas la berlue, s'il n'était pas le jouet d'un cauchemar.

Enfin il se décida à grommeler :

— Alors... c'est vous ?

Le fils de Toussaint, quelque peu interloqué tout d'abord de se trouver face à face avec l'ordonnance du capitaine de Villeray, avec l'homme de la citadelle d'El-Arich, n'avait pas été long à reprendre son aplomb.

Assurément, cette rencontre était ennuyeuse.

Mais... quoi ? n'était-il pas le fils du général Toussaint-Louverture !

Et la situation de son père ne le couvrait-elle pas suffisamment contre toutes les accusations qu'il plairait à ce troupiér de diriger contre lui.

— Eh bien... oui... c'est moi... et après ?.. Allons, place... que j'aie saluer M<sup>lle</sup> Crosnier...

Blaisot ne bougeait toujours pas : non seulement il se souvenait d'El-Arich, mais encore lui revenait en mémoire le souvenir du récit que lui avait fait Cognac, de son soi-disant cauchemar dans la mosquée de Sidi-Brahim.

Il se rappelait qu'il avait été, pour ainsi dire, témoin de l'assassinat du général Kléber.

— Un revenant, alors ? demanda-t-il.

Mais Placide l'écarta brutalement et s'avança vers Gilberte qui, immobile sur le siège de la carriole, regardait le noir avec une incompréhensible appréhension.

— Mademoiselle... hasarda Placide, très ému, mademoiselle, combien je suis aise de vous revoir.

Il lui tendait la main ; elle ne put faire autrement que de lui tendre la sienne, qu'il prit vivement et qu'il baisa avec ferveur.

Les joues de la jeune fille se pourprèrent.

Et André qui, pour son âge, était très observateur, s'écria :

— Eh! mais! eh! mais! c'est Isaac qui ne serait pas content, s'il vous voyait embrasser comme ça la main de Gilberte.

Les sourcils de Placide se froncèrent et il lança au gamin un regard chargé de haine.

Instinctivement, Gilberte pâlit et retira sa main.

Blaisot s'approcha et d'une voix rude :

— Là... maintenant que vous avez fait vos politesses, citoyen Placide, nous allons poursuivre.

« Faut que nous arrivions au Cap avant qu'il fasse noir... j'tiens pas à être à la nuit, par les routes, dans ce pays de sauvages. »

Placide fut sur le point d'éclater : mais la vue de Gilberte le poussait à la modération ; il se mordit la lèvre et dit :

— Sous ma protection, vous n'avez rien à craindre.

— On ne vous demande rien, pas plus votre protection qu'autre chose.

Mais le jeune homme, sans s'arrêter à la brutalité de cette riposte :

— Je vais au Cap... moi aussi... ou plutôt, j'allais au Cap... car maintenant que je vous ai rencontrés, je peux vous faire ma commission..., oui, une commission dont m'avait chargé le citoyen Crosnier...

Blaisot attachait sur le nègre un regard soupçonneux.

— Une commission ? grommela-t-il... quelle commission ?

— Il m'envoie vers vous et sa fille pour vous prévenir que, sur l'ordre du général Hardy, il se rend dans le canton d'Emery où se trouve, paraît-il, mon père, auquel il doit remettre une lettre du Premier Consul.

— Mais alors, M<sup>lle</sup> Gilberte...

— M<sup>lle</sup> Gilberte... doit, sous ma conduite, gagner Emery où il est probable que le digne M. Crosnier s'installera.

Blaisot regardait Placide d'un air méfiant.

— S'installer! s'installer! comme ça... en pleine campagne... au milieu de l'ennemi.

Mais Placide riposta aussitôt avec dignité :

— Où voyez-vous des ennemis?... s'il vous plaît!... ce qui s'est passé est la conséquence d'un malentendu... si mon père s'était trouvé au Cap, lors de l'arrivée de l'escadre, il en eût été autrement.

Gilberte crut devoir dire :

— Et puis vous... monsieur Placide... et votre frère, vous allez dire à votre père qu'on ne peut pas lui nuire... qu'il est Français... lui aussi... et qu'il ne peut pas, comme général de la République... tourner ses armes contre ceux qui portent le même uniforme que lui.

Placide eut un beau mouvement pour rassurer le jeune fille.

— Soyez sans crainte, mademoiselle... je vous jure que, s'il ne dépend que de moi, l'accord sera vite fait.

Blaisot, en dépit de l'assurance de Placide, on peut même dire à cause de sa belle assurance, était en proie à une perplexité grande.

— D'abord, grommela-t-il, comment irait-elle, mam'zelle Gilberte? dans c't'endroit que vous dites là... pas à pied, pour sûr.

— Mais... cette voiture...

— Cette voiture n'est pas à moi... et la citoyenne Pascaline n'a aucune raison de s'en aller promener à Emery.

— A moins que sa brigade ne doive y aller aussi, ce qui est probable.

— Comm ça, c'est autre chose, déclara la vivandière, et pour obliger mam'zelle Gilberte,...

Mais ce point réglé, Blaisot gardait encore en réserve une autre.

— C'est pas tout ça! des femmes peuvent pas s'en aller comme ça par les chemins sans être escortées...

— Eh bien! et moi?

— Vous!

Le troupiér considéra un moment son interlocuteur, puis il finit par dire :

— C'est pas suffisant.

— Oublies-tu?... s'écria Placide, dans un accès de rage

Mais, impassible, l'autre reprit :

— Je n'oublie rien... rien... citoyen Placide... vous m'entendez... rien; c'est pourquoi j'estime que votre escorte ne suffit pas.

Et prenant son parti brusquement :

— C'est bien... je pars aussi... à la guerre comme à la guerre.

« On verra bien... d'abord, je n'quitte pas mon petit André.

Il sembla que cette décision du troupière ne faisait point plaisir à Placide, qui grogna d'une voix mauvaise :

— Vous n'êtes pas obligé de venir : gardez le gamin avec vous.

— Vous oubliez que c'est M. Crosnier qui en est le précepteur, vu que le capitaine peut guère s'en occuper.

« D'ailleurs, du moment que M. Crosnier trouve qu'il n'y a pas de danger pour sa demoiselle, y peut pas y en avoir pour un gamin.

Et se tournant vers Gilberte :

— Alors, mamz'elle... Qu'est-ce que vous décidez?

— En route... mon bon Blaisot... et le plus rapidement possible... il me tarde d'avoir rejoint mon père.

Comme déjà la vivandière mettait son âne en marche, voilà que du fossé qui bordait la route, à droite, une voix s'éleva enrouée et gouailleuse, tout à la fois :

— Eh bien! quoi? L'ingrat!... on veut fausser compagnie à Bibi?

« Non, pas d'ça, Lisette. »

C'était le grenadier auquel Cognac avait remis Placide pour le conduire au Cap et que Placide avait totalement oublié.

D'ailleurs, le pauvre diable avait perdu connaissance, affaibli par la souffrance et la perte de son sang.

Une malchance extraordinaire avait voulu que le troupière revint à lui quelques instants trop tôt.

Autrement Placide s'échappait

Mais maintenant il n'en pouvait plus être question : l'autre avait saisi son fusil et tenait en joue son prisonnier

— Qu'est-ce que c'est que celui-là? clama Blaisot en courant au blessé.

— J'ai ordre de conduire ce particulier-là au Cap et de le remettre entre les mains de l'Etat-Major, déclara le grenadier.

Blaisot se gratta le bout du nez, ce qui était chez lui l'indice d'une préoccupation très grande.

— Oui! c'est possible ça ne m'étonne pas... mais d'un autre côté, nous avons besoin d'un guide pour nous rendre à Emery, et du diable si nous pourrions aisément en trouver un.

« Donc, nous allons garder le citoyen Placide.

« Mais pour que tu puisses surveiller ton prisonnier, nous allons te mettre dans la carriole.

« Les citoyennes panseront ta blessure, et comme ça, nous, concilierons tous les intérêts.

« En outre... ça nous fera un fusil de plus... en cas d'attaque.

Etil louchait, visiblement soupçonneux, du côté de Placide.

Indifférent, celui-ci répondit, feignant de ne pas comprendre que le soupçon pesait sur lui :

— Mon nom est le meilleur sauf-conducteur que vous puissiez espérer.

« Le fils du général Toussaint-Louverture verra s'abaisser devant lui tous les sabres!

« En route! »



## CHAPITRE XIX

### Père et Fils.

Il y avait deux jours que M. Crosnier avait été amené avec Isaac à l'habitation que possédait Toussaint-Louverture dans le canton d'Emery.

Les deux otages avaient pu rendre compte de l'état dans lequel se trouvaient les régions qu'ils avaient dû traverser.

Au fur et à mesure que les troupes du général Christophe opéraient leur retraite, les populations se soulevaient et s'apprêtaient à résister aux soldats du général Leclerc.

On ne rencontrait que des bandes de noirs armés se dirigeant vers des points de concentration indiqués à l'avance.

Ou bien encore, il fallait que l'escorte et ses prisonniers fissent à travers champs de longs détours pour éviter les routes coupées de fossés, de retranchements, que l'artillerie défendait.

Et M. Crosnier n'avait pu s'empêcher, à plusieurs reprises, de faire part à son jeune compagnon des inquiétudes que faisaient naître en lui ces préparatifs belliqueux.

— Voyez-vous, disait-il à Isaac, c'est la guerre qui se prépare.

— Pourquoi la guerre?... Quel motif de haine existe-t-il entre mon père et le Premier Consul ?

— Il suffit quelquefois d'un malentendu pour mettre le feu aux poudres.

Puis, avec un sourire :

— Maintenant, qui sait... votre frère aura peut-être obtenu du général Leclerc une mission pour le général Toussaint.

A plusieurs reprises, le vieillard avait exprimé cet espoir et il était facile de deviner qu'il considérait comme l'unique branche de salut à laquelle il pût se raccrocher — la mission dont pourrait être chargé Placide Toussaint.

Isaac, lui, avait, à chaque fois, gardé le silence le plus absolu.

On sait quels motifs graves il avait de se méfier de son frère, et loin de se sentir ragaillardé par l'espoir que lui exprimait Crosnier, il n'en éprouvait que des appréhensions plus grandes.

Ah! s'il n'eût été dominé par le sentiment du devoir qui le retenait auprès de Crosnier, il eût à plusieurs reprises, tenté de s'échapper et de regagner le Cap.

Le sort de Gilberte l'inquiétait malgré lui.

Assurément, la jeune fille n'était pas seule; sous la protection de Blaisot, de Cognac, de la vivandière Pascaline, elle n'avait pas grand'chose à craindre.

Seulement, Placide Toussaint, étant donné sa personnalité, ne devait inspirer aucune défiance à ceux qui avaient pour mission de veiller sur la jeune fille, et il était possible...

Mais il repoussait loin de lui ces terreurs, se disant que Placide n'aurait pas l'audace de faire quelque mauvais coup...

Qu'il serait retenu par la crainte de nuire à son père.

Quant à M. Crosnier, ses craintes premières s'étaient évanouies, dès qu'il était arrivé à l'habitation du général Toussaint.

L'aspect patriarcalement pacifique de cette habitation lui avait rasséréiné l'âme.

Le général était absent pour inspecter ses propriétés; et sous la surveillance d'un gérant, les ouvriers s'occupaient de rentrer les récoltes de café et de cannes à sucre.

Les domaines du général devaient être immenses, car Crosnier

constata que le nombre d'ouvriers employés par lui était considérable.

Isaac, lui aussi, l'avait constaté, mais il avait caché les réflexions que lui avait inspirées cette véritable armée de travailleurs.

N'était-il pas à craindre que les travailleurs des champs ne servissent de prétexte à une concentration de noirs dans ce canton d'Émery, qui pouvait être considéré comme le quartier général d'une insurrection éventuelle?

C'était sa mère qui, en l'absence de Toussaint-Louverture, avait reçu Isaac et Crosnier.

La pauvre femme, qui n'avait certainement, comme autorité, que le premier rang parmi la domesticité de Toussaint, la pauvre femme avait failli s'évanouir en se retrouvant inopinément en présence d'un fils dont elle était séparée depuis des années, et qu'elle avait perdu l'espoir de revoir jamais.

Mais vainement Isaac, toujours hanté par l'appréhension des dangers que pouvait courir Gilberte, avait tenté de faire causer sa mère sur les projets réels de Toussaint-Louverture.

Celui-ci devait inspirer à sa femme une terreur salutaire, car elle jura ses grands dieux qu'elle ne savait rien, — ce qui au fond, était possible, — mais qu'elle croyait bien que le général était animé des meilleures dispositions du monde à l'égard du général Bonaparte.

Cela n'empêcha pas qu'Isaac, en promenant son désceurement et son inquiétude à travers les plantations, ne crût reconnaître à différentes reprises les indices de préparatifs sérieux de défense.

Certaines rigoles destinées à l'irrigation des plantations avaient été fraîchement agrandies et présentaient l'aspect de véritables tranchées.

Sur d'autres points, des levées de terre donnaient l'impression d'épaulements destinés à l'artillerie.

Il arriva même qu'en rôdant dans les greniers et dans les

écuries, le jeune homme découvrit des amoncellements de caisses qui lui parurent contenir des armes et des munitions.

Tout cela, on en conviendra, était de nature à ne lui faire accepter qu'avec une médiocre confiance les affirmations rassurantes que lui donnait sa mère.

Enfin, le soir du second jour, Toussaint, qu'un noir à cheval était allé chercher en toute hâte du côté des Trois-Rivières où il était en tournée, arriva.

Ce lui fut une joie, et très profonde et très sincère, lorsqu'il serra son fils dans ses bras; longtemps il le retint contre sa poitrine, et, sur son visage mâle, la férocité ordinaire de ses traits se fondit dans un attendrissement paternel.

Mais, au bout de quelques instants, s'étant ressaisi, il redevint lui-même; et, se souvenant de ce qui avait été convenu avec Placide, lors de l'entrevue secrète qu'ils avaient eue au Cap, il demanda d'une voix attristée à M. Crosnier :

— En ce jour, qui devait être pour moi tout de bonheur, dois-je, me désoler de n'embrasser ici qu'un de mes enfants?

— Citoyen général, répondit le vieillard, quoique je fusse chargé par le citoyen Premier Consul d'une mission importante auprès de vous, je dois vous confesser que ce n'est pas de notre plein gré que votre fils Isaac et moi nous nous trouvons ici.

Et comme Toussaint avait traduit par un mouvement brusque l'étonnement que lui causaient ces paroles, le vieillard répliqua :

— Nous sommes prisonniers.

Le visage du général exprima une stupeur profonde, puis, frappant du pied avec emportement :

— Prisonniers!... de qui?... Quel est celui qui s'est permis de mettre la main sur le fils de Toussaint-Louverture?

— Un de vos lieutenants, mon père, répondit Isaac, le général Cristophe, qui s'est conduit dans cette circonstance, d'ailleurs, de manière à nuire à votre prestige militaire et à votre réputation d'honnête homme.

Une lueur farouche brilla dans les yeux du général noir.

L'appréciation formulée par son fils sur une conduite que lui-même avait dictée venait de le blesser profondément, et peu s'en fallut qu'il ne se trahît.

Mais fort heureusement il se souvint à temps qu'il avait un rôle à jouer... et, la duplicité l'emportant sur la colère, il dit avec un étonnement admirablement feint :

— Explique-toi, mon enfant, car, en vérité, je ne comprends rien à tes paroles.

Alors Isaac et M. Crosnier, mirent Toussaint au courant d'une situation qu'il connaissait aussi bien et mieux qu'eux-mêmes.

En véritable comédien, il écouta les détails de l'arrivée de la flotte française, la demande adressée par le général Leclerc au général Christophe d'entrer dans le port du Cap, le refus et les menaces de Christophe, la prise du fort Dauphin et du fort Bel-Air; l'incendie du Cap, et enfin la retraite des troupes du Christophe, emmenant comme prisonniers ceux qui avaient des raisons de se croire couverts par le drapeau parlementaire.

Ce récit une fois terminé, Isaac demanda :

— Avais-je raison, mon père, de vous dire tout à l'heure que votre lieutenant avait outrepassé ses droits, et que, vous présent, vous n'eussiez point agi ainsi qu'il a été fait?

— Car vous êtes toujours un ami de la France, n'est-ce pas, général? s'écria M. Crosnier.

Dans un élan superbe d'indignation admirablement jouée, Toussaint s'écria :

— Ça serait me faire injure que d'en douter.

Et, saisissant le savant, il l'embrassa tendrement.

— Mais Placide? interrogea-t-il avec une anxiété feinte, vous me jurez qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux?

— Rien, sur mon honneur, général, répondit M. Crosnier.

« Après des aventures diverses qui nous avaient fait craindre

pour sa vie, il nous a été miraculeusement rendu, et il se trouve actuellement avec l'état-major du général Leclerc. »

— Ne pensez-vous pas que je pourrais le voir?

— Mais c'est un désir tout légitime que vous pourrez satisfaire dès qu'il vous plaira en vous rendant au Cap pour vous expliquer avec le général Leclerc sur le malendu créée entre vous par Christophe.

Le visage de Toussaint exprima tout aussitôt une perplexité grande.

— Je ne puis vous dissimuler que, jusqu'à plus ample informé, je tiens la conduite du général Christophe pour bonne.

« Il a fait son devoir, tout son devoir. Gouverneur de la ville du Cap, il n'avait pas à en autoriser l'accès à qui que ce fût. »

— Pardon, s'écria M. Crosnier, il commandait la ville du Cap pour le compte du gouvernement français; et du moment que celui qui représentait la République comme gouverneur général de l'île de Saint-Domingue lui faisait sommation d'avoir à le laisser mettre ses troupes à terre, il n'avait qu'à s'incliner.

— Alors, et moi, s'écria Toussaint, en se croisant les mains, moi, je ne compte plus...

« J'ai arraché l'île à l'anarchie! je l'ai sauvée de l'incendie et du pillage des noirs! je l'ai protégée contre les attaques des Anglais!

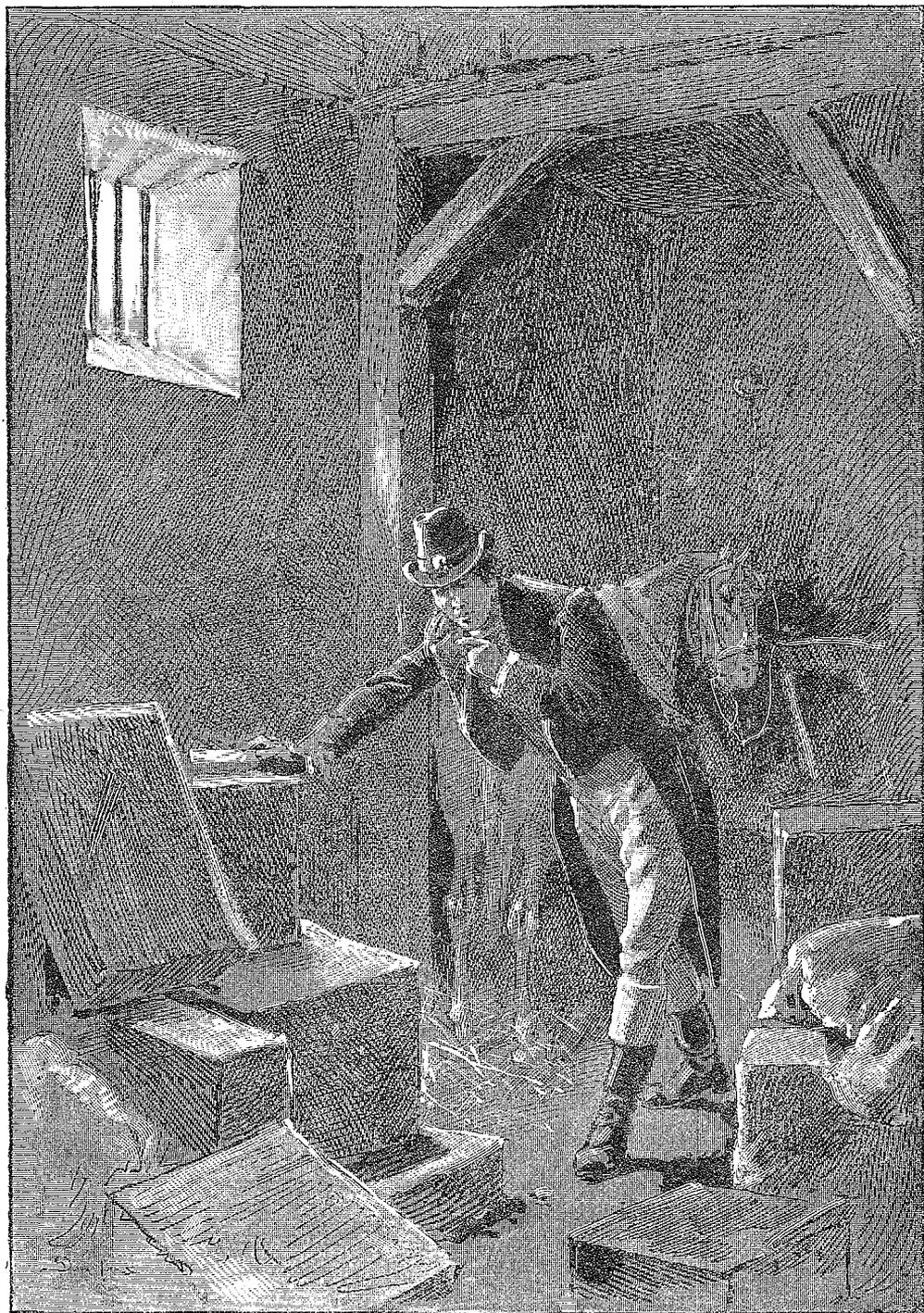
« Et maintenant que l'ouvrage est fait, le gouverneur de la Métropole voudrait me jeter à la porte, me méconnaître!

« Ah! bien non... j'ai semé et je n'admettrai point que personne vienne faire la récolte à mon nez.

« Je sais que mes ennemis d'Europe m'ont présenté comme un ambitieux... C'est possible; mais en tout cas, au lieu de me faire un crime de cette ambition, on devrait m'en louer, puisque c'est grâce à elle que le drapeau tricolore flotte à Saint-Domingue.

« Pour se moquer, ils me traitent de Bonaparte noir.

« Eh bien! qu'ils y viennent, peut-être pourrai-je leur prouver qu'ils ne se sont pas trompés. »



En parcourant les écuries, Isaac découvrit des amoncellements de caisses (page 274).

Toussaint s'était animé peu à peu en parlant et, en prononçant ces derniers mots, son masque tragique exprimait une si violente colère que le pauvre M. Crosnier en demeura d'abord tout saisi.

Quant à Isaac, le cœur étreint d'une mortelle angoisse, il gardait le silence, prévoyant que la mission conciliatrice dont il était chargé ne pouvait aboutir à aucun résultat.

Le siège de son père était fait d'avance; de quelques ménagements qu'il usât, le jeune homme sentait qu'il se heurterait à une inébranlable volonté.

— Mon Dieu, général, murmura M. Crosnier, quand il eut, au bout de quelques instants, recouvré l'usage de la parole, mon Dieu, je vous affirme que votre agitation n'a aucune raison d'être.

« Le citoyen Premier Consul est animé à votre égard des intentions les meilleures.

— Il ne s'agit pas de ça! riposta Toussaint avec emportement, mais de la patrie qui m'a confié ses intérêts.

« Les intentions du gouvernement de la République sont trop peu claires pour qu'on ne puisse les soupçonner de masquer un attentat contre notre liberté. »

— Oh! non pas! protesta Isaac, le Premier Consul...

Mais Toussaint l'interrompit rudement :

— Tais-toi... je le connais aussi bien que toi-même, mieux que toi, et je le crois capable de toutes les félonies...

— Général! protesta Cronier. Ce langage...

— Suis-je le maître? cria Toussaint, au paroxysme de la rage.

Un silence suivit, pénible, lugubre.

Mais M. Crosnier, qui ne voulait considérer la partie comme perdue que lorsqu'il aurait épuisé tous les arguments que lui suggérerait la situation, continua :

— Général, l'amour paternel est-il donc totalement éteint en vous? Et ne ressentez-vous aucune reconnaissance envers le gouvernement de la République qui a fait de vos enfants des hommes éclairés, intelligents et bons?

L'expression de la physionomie de Toussaint-Louverture s'adoucit subitement; tout perplexe, il hésita à parler et finit par garder le silence.

Crosnier poursuivit :

— Pourquoi ne vous rendriez-vous pas au Cap, auprès du général Leclerc? Au bout de quelques heures de conversation, vous arriverez certainement à une entente.

« Si cependant votre confiance n'était pas absolue; si votre esprit, trompé par de faux rapports, croyait pareille embûche, ne sommes-nous pas ici, votre fils aimé et moi, deux otages, qui, entre les mains de vos partisans, répondraient de votre vie? »

Toussaint secoua la tête.

— Cela ne peut plus se faire. La guerre est commencée; tout le monde veut se battre : mes lieutenants, irrités, se disposent à tout brûler, dévaster.

« Si cependant le général Leclerc consent à une trêve, j'en ferai autant de mon côté. »

Il ajouta d'une voix brève :

— C'est tout ce qu'en la circonstance présente, il m'est possible de faire.

A la façon dont ces derniers mots avaient été prononcés, il était facile de voir que la volonté du général était inébranlable.

Crosnier et Isaac se regardèrent tristement.

Le vieillard dit alors en secouant la tête.

— Puisqu'il en est ainsi, général, écrivez toujours au général Leclerc : mettez le bon droit de votre côté; donnez la preuve que vous voulez tout faire pour éviter une lutte fratricide.

« Quant à nous, général, prisonniers nous sommes, prisonniers nous resterons jusqu'à ce que vous ayez pris une décision. »

Toussaint-Louverture eut un énigmatique hochement de tête et sortit brusquement, sans avoir prononcé un mot.

## CHAPITRE XX

### Les deux gamins.

Demeurés seuls, Crosnier et Isaac se regardèrent.

— Ah! citoyen, s'écria le jeune homme, c'en est fait, c'est la guerre.

— Qui sait? répondit le vieillard. Espérons.

— Il n'y a rien à espérer.

M. Crosnier poussa un soupir et murmura :

— Ah! s'il n'y avait pas ma pauvre Gilberte que je m'inquiète de la savoir ainsi seule, au milieu de cette armée...

— Elle a de braves amis auprès d'elle, observa Isaac, qui voulait se donner le change à lui-même... et puis le capitaine de Villeray ne la laissera pas ainsi seule, sans veiller sur sa sécurité!

— Je sais bien; mais tous ceux qui l'entourent ne nous valent pas... moi, son père, et vous.

Le vieillard s'interrompit.

Une galopade effrénée venait de se faire entendre dans la cour de l'habitation; puis, il y eut un arrêt brusque de cheval, suivi presque aussitôt d'une rumeur faite de cris de surprise, de joie.

Enfin, une voix de femme s'éleva, dominant le tumulte ;

— Placide, c'est Placide.

M. Crosnier ne put réprimer un tressaillement inquiet.

Isaac, lui, fronça, les sourcils de significative façon, tandis que ses lèvres balbutaient ces deux mots :

— Placide... ici!

Il courut à l'une des fenêtres qui éclairaient la vaste bibliothèque dans laquelle ils se trouvaient, M. Crosnier et lui, et jeta un regard dans la cour.

C'était bien Placide Toussaint qui venait de mettre pied à terre dans la cour de la vaste habitation.

La femme de Toussaint tenait le jeune homme dans ses bras et le caressait tendrement.

Au bruit, le général lui-même était accouru, et avait saisi son fils qu'il pressait contre sa poitrine.

Isaac, tout tremblant de colère, le cœur étreint par l'angoisse, demeurait immobile, présentant quelque chose de tragique.

Soudain, après les premiers épanchements, il vit Toussaint entraîner par le bras Placide vers la bibliothèque.

Les deux frères, en présence, se regardèrent, sans prononcer un mot.

Toussaint interpréta ce silence comme son cœur et son intelligence le lui permettaient, et, s'adressant à Crosnier, il lui dit avec amertume :

— Eh bien! monsieur le précepteur, est-ce là le résultat de cette excellente éducation que la République a fait donner à mes enfants?

« Je lui avais confié deux frères : elle me rend deux ennemis.

Les jeunes gens n'eurent, ni l'un ni l'autre, le moindre geste de protestation.

M. Crosnier, stupéfait, balbutia :

— Mais, général, je vous jure que je ne m'étais jamais aperçu de rien et que c'est la première fois que je constate qu'il paraît y avoir un peu de froid entre eux.

Un éclair de colère brilla dans les prunelles de Toussaint, qui

accueillit par un haussement d'épaules ironique l'explication du savant.

Puis, tirant de sa poche une lettre qu'il lui tendit, ouverte :

— Tenez, dit-il d'une voix brève, lisez ce que j'écris au général Leclerc.

Dans cette lettre, Toussaint ne dissimulait pas sa mauvaise humeur; il reprochait au capitaine général d'être venu le remplacer à coup de canons.

Il déclarait que l'avenir et les droits des noirs lui imposaient à lui-même (Toussaint) des devoirs au-dessus de la nature qu'il était prêt à faire aux hommes de sa couleur le sacrifice de ses enfants.

Qu'il les renvoyait donc pour qu'on ne le crût pas lié par leur présence.

Cette lettre, M. Crosnier l'avait lue à mi-voix, si bien que les deux jeunes gens en avaient entendu le contenu.

Isaac, ému par le beau sentiment d'abnégation qui avait dicté à Toussaint les dernières lignes, s'écria :

— Ah! mon père! mon père!...

L'éducation qu'il avait reçue en France avait affiné sa nature et l'avait rendue sensible à la manifestation des belles choses.

Placide, lui, bien au contraire, s'écria d'une voix furieuse :

— Vous n'y songez pas, mon père.

« Nous renvoyer là-bas, la guerre commencée, c'est faire de nous des otages entre les mains des Français. »

Isaac riposta aussitôt :

— Que sommes-nous donc depuis tantôt cinq ans... des otages!

— Avec cette différence que le général Toussaint n'avait point encore secoué le joug que la France faisait peser sur notre patrie.

« Non... quant à moi, je refuse de retourner auprès des ennemis de mon père et de mon pays.

Cette déclaration, le jeune homme l'avait faite d'une voix

emportée, qui indiquait qu'aucune puissance au monde ne serait de force à le faire revenir sur sa détermination.

Isaac et Crosnier se regardèrent.

Tout à coup, Isaac dit d'une voix amère ;

— Oui... cela doit être ainsi . les trahisons vous sont coutumières, Placide.

Celui-ci poussa un cri de rage et fit mine de se jeter sur son frère.

Le bras de Toussaint-Louverture l'arrêta au passage.

— Y songez-vous? demanda-t-il sévèrement, en ma présence c'est votre frère!

— Il m'insulte!

— La vérité seule insulte, déclara Isaac d'une voix tremblante.

« Or, la vérité, je la connais maintenant et je la tiens de ceux-là mêmes qui vous ont vu... Placide.

« Si la citadelle d'Eb-Arich a pu être prise par les Turcs, c'est que c'est vous leur en avez facilité l'accès.

« Si Kléber a été assassiné, au Caire, par un fanatique, c'est que vous qui avez armé son bras, de concert avec vos amis les Anglais.

« Bref, depuis quelque temps, où que soit la France, vous vous êtes trouvé toujours parmi ses adversaires. »

Un moment confondu par l'assurance d'Isaac, Placide garda le silence.

Mais soudain :

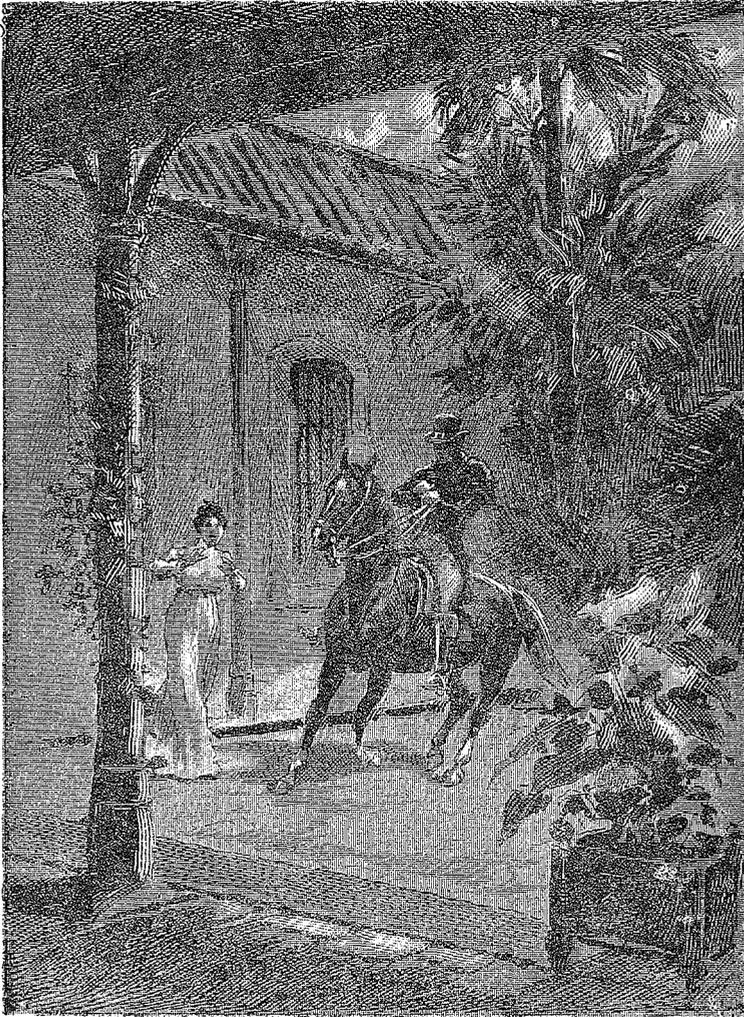
— Eh bien! quand cela serait?...

« Suis-je Français, moi? et à quel propos aurais-je pris fait et cause pour un pays qui n'est pas le mien, contre des gens qui pouvaient, qui devaient être les alliés naturels de notre père?

« Aujourd'hui encore, irez-vous me dire que je suis un traître, parce que je me place à côté du général Toussaint-Louverture et que je lui dis :

« Permettez-moi de combattre avec vous pour votre honneur et la liberté de mon pays. »

M. Grosnier jeta un cri de stupeur :



« Placide! c'est Placide! » s'écria joyeusement une voix de femme. (P. 231)

— Placide! Placide! gémit-il, vous ne ferez pas cela, vous ne voudrez pas infliger à votre mieux maître cette honte de voir si méconnus les bons principes qu'il n'a cessé de vous donner depuis cinq ans.

« Placide! »

Le jeune homme lui jeta narquoisement au nez ces mots :

— Au contraire, mon cher monsieur Crosnier, il me semble que, ce faisant, je me conduis de façon à vous faire honneur.

« Je montre que si vous n'avez pu faire de moi un citoyen français, vous avez fait de moi, par contre, un fils excellent. »

Et courant à son père, il lui saisit les mains avec effusion, déclarant :

— Mon père! me voici. Je ne vous quitte plus.

Isaac, tête basse, paraissait en proie à une perplexité profonde.

— Et toi, mon fils, demanda le général en s'adressant à lui, que dois-je espérer?... que dois-je craindre?

Isaac redressa la tête et regardant son père avec une expression de douleur indicible :

— Mon père, pardonnez-moi si je ne puis imiter la conduite de mon frère.

— Lâche! Traître! s'écria celui-ci.

Isaac ferma les paupières pour masquer l'étincelle de colère allumée soudain dans ses prunelles; puis il poursuivit :

— A moins qu'approuvant le général Christophe qui, au mépris du droit des gens, nous a retenus, M. Crosnier et moi, prisonniers, quoique nous soyons venus au Cap protégés par le drapeau parlementaire.

— Vous ne le pensez pas! déclara Toussaint avec hauteur.

« Quoique de couleur, je sais ce que je dois faire et vous êtes libres. »

— Libre! s'écria M. Crosnier, plein de joie.

— Je retournerai donc sans tarder auprès du général Leclerc, — je veux m'employer de toutes mes forces à éviter entre vos troupes et lui une lutte fratricide et qui ne pourrait tourner qu'à votre confusion.

— Qu'en savez-vous? s'écria Placide.

— Mais en admettant encore que vous eussiez quelque chance de l'emporter sur ces vieux soldats, vainqueurs de l'Europe, c'est à

votre réputation, surtout, mon père, à votre gloire que je songe en me séparant de vous.

Placide lui jeta à la face ces mots :

— Allons donc; n'espère pas duper mon père; si tu passes à l'ennemi c'est qu'avec l'ennemi se trouve une femme que tu aimes et que tu veux rejoindre.

Isaac se troubla et demeura un moment interdit, furieux, inquiet aussi de l'expression singulière du regard que son père attachait sur lui.

Dans ce regard, il y avait autant de haine que de raillerie.

Mais il se sentit presque aussitôt et dédaignant de relever ce qu'il y avait d'injurieux dans le langage de son frère :

— Mon père, supplia-t-il, croyez-moi, quand je vous dis que tout autant que vous — plus que celui-là — et il montrait Placide — j'ai souci de votre bon renom.

« C'est en qualité d'otages qu'il y a cinq ans, nous avons été, mon frère et moi, remis au gouvernement de la République Française.

« Le général Leclerc, confiant dans mon honnêteté, m'avait chargé d'une mission auprès de vous.

« Je me dois à moi-même, je me dois surtout à vous, dont je porte le nom, de profiter de la liberté que vous me laissez, pour retourner auprès de lui. »

Placide ricanait méchamment.

Toussaint-Louverture lui imposa silence d'un geste brutal; puis allant à Isaac, il le prit dans ses bras et le serra contre sa poitrine :

— Je ne peux te blâmer... dit-il, tu raisonnes et agis comme un homme d'honneur.

Et, à Crosnier, en lui pressant les mains avec effusion :

— Merci, monsieur, d'avoir donné à mon fils de tels principes.

« Il est digne de moi. »

Placide sortit brusquement en étouffant un grondement de rage.

Le général, aussitôt son départ, dit à Isaac :

— Un conseil... je sais que tu aimes une jeune fille qui accompagne l'expédition... Veille bien sur elle si tu ne veux qu'il lui arrive malheur.

Le jeune homme se troubla; dans ses yeux brilla une lueur inquiète et il s'écria, s'adressant à Crosnier :

— Ah! monsieur! monsieur! c'est de Gilberte qu'il s'agit.

— Ma fille court un danger? gémit le vieux savant.

— Je le crains, citoyen; ainsi donc, à moins que vous ne soyez absolument certain qu'elle se trouve en sûreté, retournez au Cap sans tarder et, je vous le répète... veillez sur elle.

Isaac se jeta vers la porte par laquelle avait disparu Placide.

— Ah! s'écria-t-il, si j'étais certain que ce misérable eût osé quelque chose contre elle.

Mais son père l'avait saisi par le collet de son habit.

— C'est ton frère, déclara-t-il.

— S'il a été assez lâche pour toucher à Gilberte, j'oublierai ce qu'il m'est par le sang pour ne songer qu'à une chose : venger Gilberte.

Le général frappa sur un timbre et au domestique qui accourut :

— Trois chevaux sellés, tout de suite, ordonna-t-il.

Et comme son fils le regardait avec stupeur :

— Je vous accompagne, le citoyen Crosnier et toi, jusqu'à ce que vous soyez hors du territoire d'Émery; je ne serai tranquille que lorsque je vous saurai dans les lignes françaises.

Et de fait, un petit quart d'heure plus tard, les trois hommes montaient à cheval et quittaient l'habitation par une cour intérieure qui donnait sur la campagne, leur permettant de rejoindre la route, sans être vue de personne.

Silencieusement, ils firent une ou deux lieues, le père et le fils chevauchant botte à botte, suivis de Crosnier, qui tournait à tous moments la tête pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

Placide lui inspirait une profonde terreur, en même temps qu'il ressentait contre le jeune homme une colère sourde en raison des dangers qu'il faisait courir à Gilberte.

Ah! sa fille! sa chère enfant!

En dépit de sa pusillanimité, s'il fût arrivé malheur à Gilberte, l'inoffensif savant se sentait capable de devenir terrible et de se livrer aux pires représailles.

Brusquement, Toussaint-Louverture s'arrêta :

— Ici, mon fils, dit-il, d'une voix rare, nous allons nous quitter ; les rapports de mes agents m'indiquent que l'avant-garde française est à une petite heure d'ici ; je n'ai pas le droit de risquer de me faire enlever.

« Adieu donc, et souviens-toi que dans les rangs de ceux qui vont devenir tes ennemis, ton père et ton frère combattront. »

— Mon père! déclara Isaac avec force, je n'oublierai jamais que je suis votre fils.

— Et que tu es le frère de Placide? insista le général.

— Pour cela, je ne puis rien vous promettre, riposta le jeune homme.

Mettant les éperons aux flancs de son cheval, Isaac repartit dans la direction du Cap, entraînant à sa suite l'infortuné Crosnier, dont les principes d'équitation, quelque peu imparfaits, ne lui permettaient pas de se livrer, sans danger, à une allure si désordonnée.

Ils couraient ainsi tous les deux depuis une demi-heure, lorsque soudain le jeune homme arrêta net son cheval.

Il venait d'apercevoir sur le côté de la route, à la lisière d'un champ de cannes à sucre, ravagé par le piétinement des troupes de Christophe, un enfant étendu, qui faisait des signes désespérés avec ses bras.

Sauter à terre, jeter la bride à M. Crosnier, courir à ce malheureux, fut pour Isaac l'affaire d'un instant.

A sa grande stupeur, il reconnut le petit Jules, l'enfant de la

vivandière Pascaline, en compagnie de laquelle il avait fait la traversée sur l'*Océan*.

Le gamin avait à la tête une large estafilade qui lui fendait la peau du front ; de cette blessure, plus terrible en apparence qu'en réalité, le sang avait coulé en abondance.

Et, bien que revenu à lui, il était faible.

La vue de cet enfant fit naître instantanément dans l'âme du jeune homme une appréhension instinctive.

— Gilberte ? demanda-t-il... il n'est rien arrivé à M<sup>lle</sup> Gilberte ?

Julot bégaya d'une voix presque indistincte :

— Enlevée... prisonnière... des noirs.

— Grand Dieu ! Ah ! mes pressentiments... mes pressentiments !

Aux exclamations du jeune homme, Crosnier, lui aussi, était descendu de cheval, d'autant plus que lui aussi avait reconnu le gamin et qu'à lui, comme à Isaac, cette vue avait inspiré une naturelle angoisse.

— Qu'arrive-t-il ? ma fille... Gilberte...

— Ah ! gronda Isaac d'une voix désespérée et en même temps pleine de rage... mon père avait raison de me mettre sur mes gardes.

« C'est Placide qui a fait le coup. »

Le vieux savant chancela et dut se tenir au tronc calciné d'un cocotier pour ne pas s'écrouler à terre.

— Ainsi poursuivit le jeune homme en s'adressant à l'enfant, elle a été enlevée... Où cela?... Quand?... Comment?...

Julot ouvrit la bouche pour répondre ; mais soudain son visage devint tout pâle, ses paupières se fermèrent et sa tête se renversa inerte sur le bras d'Isaac.

— Mon Dieu !... s'écria Crosnier désespérément, il se meurt ! nous ne saurons rien.

Ce fut au moment même où le vieillard poussait cette exclamation désespérée que, à travers les cannes à sucre, s'entendit un bruit assez fort, semblable à celui produit par une course rapide.

— Qui vient là ? grommela Isaac.

— Julot... j'en ai... me voici.

Isaac posa à terre la tête du gamin et s'élança en avant.

Presque aussitôt, à sa grande stupéfaction, il se trouva nez à nez avec André, le fils du capitaine de Villeray.

Il sentit son angoisse s'accroître et dit :

— Vous ! vous ! Ah ! mon Dieu ! mon ami...

— Citoyen Isaac... Ah ! quelle chance ! Vous allez nous aider, Julot et moi à sortir d'ici, à rejoindre l'avant-garde.

Il portait dans ses deux mains, avec une infinie précaution, son chapeau rempli d'eau jusqu'aux bords.

— Il n'est pas mort, Julot ? interrogea-t-il craintivement ; j'étais allé à la recherche d'un ruisseau pour lui mettre de l'eau fraîche sur sa blessure et j'ai été longtemps parce que je n'en rencontrais pas.

Isaac l'entraîna vers l'endroit où le fils de la vivandière était toujours étendu, insensible aux efforts que faisait le savant pour le faire revenir à lui.

— André !... Ah ! mon Dieu ! gémit le vieillard, mais qu'est-il arrivé ?... Gilberte ?...

— Enlevée... avec M<sup>me</sup> Pascaline et Blaisot... enlevée par des noirs qui se sont jetés sur nous pendant notre sommeil à l'endroit où nous nous trouvons en ce moment.

— Mais comment cela ? comment cela ?

— Nous gagnions le Cap avec la charrette de la vivandière, M<sup>lle</sup> Gilberte et moi avec Blaisot, quand nous avons rencontré votre frère Placide qui nous a dit de la part de M<sup>onsieur</sup> Crosnier de nous rendre à Emery où il nous attendait.

Isaac dressa dans le vide son poing menaçant.

— Ah ! le misérable ! le lâche ! cria-t-il, malheur à lui, s'il me tombe sous la main.

Crosnier, affolé, ne songeait même pas à donner au malheureux Julot les soins que réclamait son état.

Il balbutia, tout en larmes :

— Mais alors, Gilberte, qu'en ont-ils fait? où l'ont-ils emmenée?

— Dans cette direction, répondit André en étendant son bras vers l'Est... nous dormions à cause de la chaleur, quand j'ai été réveillé par des cris, des jurons... déjà la charrette de la vivandière s'éloignait... grand train, emmenée par une vingtaine de noirs; Blaisot, Gilberte, Pascaline étaient ficelés et baillonnés.

« Nous avons couru, Julot et moi, comme des fous, pour rejoindre la voiture.

« Alors un noir s'est précipité sur nous, m'a jeté à terre d'un coup de bois de lance et comme Julot se cramponnait à ses vêtements, il l'a blessé avec son couteau.

« Quand je suis revenu à moi, il n'y avait plus personne sur la route... et Julot était évanoui.

« Alors, pensant à M<sup>lle</sup> Gilberte, à mon pauvre Blaisot, j'ai eu l'idée de grimper dans un arbre et j'ai vu, déjà bien loin, la carriole que les noirs emmenaient de ce côté.

Pendant ce récit, M. Crosnier était occupé à faire revenir à lui le pauvre gamin de la vivandière.

Aussitôt les yeux ouverts, il s'écria bondissant, sur ses pieds :

— Ah! les canailles! maman! maman!

Et il se mit à pleurer.

Comme un fou, M. Crosnier voulait se précipiter à la poursuite des bandits.

Mais sans arme, sans montures, qu'eussent-ils pu faire?

Isaac était désespéré.

En ce moment, sur la route, un bruit sourd se fit entendre, assez semblable à celui que produit une troupe nombreuse en marche.

Bientôt, par-dessus les cannes à sucre, apparurent des plumets rouges de grenadiers

C'était l'avant-garde du général Hardy qui poursuivait sa marche vers Emery.

Cognac en tête fumait sa pipe, portant son fusil en bandoulière et sifflotant une fanfare.

Ce fut parmi les troupiers une stupeur sans égale quand ils se trouvèrent nez à nez avec nos amis.

Mais cette stupeur se transforma en rage quand ils eurent été mis au courant de ce qui s'était passé.

L'enlèvement de la vivandière surtout les touchait profondément.

Ils ne parlaient de rien moins que de se précipiter sur les traces de ces ravisseurs.

Mais Cognac qui, malgré son amitié profonde pour Pascaline et pour Blaisot, avait, plus que ses hommes, le sentiment de la discipline, Cognac les maintint à leurs rangs.

— Faut avertir sans tarder le capitaine de Villeray... déclara-t-il; il est à une demi-heure de nous, en arrière avec son peloton de guides. C'est à lui à décider ce qu'il convient de faire, parce que lui seul a mission de prévenir le général en chef.

M. Crosnier, aussi enragé que les grenadiers, ne voulait rien entendre.

Sa fille ! sa chère fille avait été enlevée et il ne comprenait pas que le corps d'armée tout entier du général Leclerc ne se mobilisât pas immédiatement pour courir la reprendre.

Le petit Cri-Cri, le visage ruisselant de larmes, lui dit alors avec une admirable résignation :

— Et ma pauvr'maman... à moi, m'sieur le savant... vous croyez donc que ça ne me crève pas le cœur.

« Mais, quoi... y a la discipline... on est soldat!... »

## CHAPITRE XXI

### La Crête-à-Pierrot.

En huit jours, la colonne du général Leclerc avait marché avec une rapidité qui tenait vraiment du prodige.

En dépit de la difficulté du terrain, malgré les pluies diluviennes qui avaient rendu pour ainsi dire impraticables les routes déjà mauvaises et transformées en lacs boueux les champs... malgré les obstacles de toutes sortes semés sur leurs pas par l'ennemi, malgré la résistance acharnée de celui-ci qui disputait le terrain pied à pied, les troupes avaient avancé sans un seul moment de recul ni d'arrêt.

Les soldats de Christophe avaient été successivement battus sur le morne à « Boispuis », au poste de « la Marmelade », à l'habitation « Bayonnai », à la « Coupe à Pintado ».

Les grenadiers de Leclerc avaient eu un combat à livrer par jour, quelquefois même deux...

Le but du commandant en chef était d'acculer les troupes de Toussaint-Louverture, aux Gonaïves, de leur livrer bataille et, en les détruisant, de terminer la guerre d'un seul coup.

Malheureusement quand les nôtres arrivèrent aux Gonaïves, ils les trouvèrent déjà abandonnées et incendiées.

On apprit alors par des espions que Toussaint-Louverture occu-

paît les plateaux de la Ravine-aux-Couleuvres, sorte de gorge étroite flanquée par des mornes escarpés et couverts de bois.

Il avait avec lui sa garde, la cinquième demi-brigade coloniale, et six compagnies de grenadiers noirs ; le tout formait un corps de trois mille hommes à peu près.

Les mornes étaient en outre remplis de cultivateurs armés et tous les accès fermés par des abatis et des retranchements formidables.

Il était probable qu'on n'aurait pas cette position sans se résigner à un grand sacrifice d'hommes...

Il n'en fut rien, heureusement. La spontanéité de l'attaque, l'action endiablée de nos grenadiers, l'agilité avec laquelle ils escaladèrent ces mornes réputés inaccessibles, les sauvèrent d'un massacre, considéré par leurs chefs comme fatal...

Lancés en tirailleurs sur les pentes raides, ils grimpèrent comme des singes, s'aidant des saillies rocheuses, s'accrochant aux broussailles, aux arbustes, se faisant la courte échelle. .

Indifférents au feu roulant qui partait des crêtes, ils poursuivaient intrépidement leur escalade.

Ces bougres-là en avait bien vu d'autres à Saint-Jean-d'Acre, à Mayence, un peu partout...

Quand un seul d'entre eux eut réussi à sauter dans les retranchements, les autres, stimulés par l'amour-propre, suivirent et alors s'engagea un corps à corps terrible.

On s'étouffait, on s'étranglait, on s'égorgeait...

Les hommes de Toussaint résistaient comme des enragés.

Mais les nôtres tenaient la place et coûte que coûte avaient résolu d'y rester.

Ç'aurait été bien la peine, en vérité, d'avoir battu l'Europe pour venir à Saint-Domingue se faire rosser par des nègres.

Toussaint dut fuir, laissant plus de huit cents cadavres des siens dans les retranchements, c'est-à-dire près du tiers de son effectif.

Il se retira sur le bourg de la Petite-Rivière.

Ce fut Isaac lui-même qui en vint donner avis au commandant en chef.

Le jeune homme, depuis que Gilberte avait disparu, avait obtenu du général Leclerc la permission de se charger d'un service tout spécial d'éclaireurs...

Enfant du pays, il était mieux que personne à même de suivre une piste au milieu de ce chaos de crêtes, de ravins, de rivières, de fourrés.

Sur sa demande, on avait détaché de la compagnie des carabiniers, à laquelle il appartenait, le caporal Cognac et une douzaine d'hommes.

Ce groupe de troupiers avait l'autorisation d'agir à sa guise, ne relevant que des ordres de son caporal, donnés en conformité des instructions d'Isaac Toussaint.

Et, depuis huit jours, ces gens avaient mené une existence aussi épouvantable que surprenante...

Une véritable existence de trappeurs.

Grimpant, descendant, marchant des heures entières dans les torrents, avec de l'eau jusqu'aux aisselles, se hissant sur le flanc des mornes inaccessibles, descendant dans des ravins pour ainsi dire sans fond, ils cherchaient...

Tels, des limiers lancés à la piste des fauves, ils cherchaient Placide Toussaint.

Pour Isaac, en effet, c'était lui qui était sinon le ravisseur direct de Gilberte, du moins l'instigateur du crime dont elle avait été la victime.

Son attitude à l'habitation Émery ne pouvait s'expliquer qu'ainsi...

D'ailleurs, c'était un homme capable de tout...

Et puis, qui donc, autre que lui, aurait eu intérêt à enlever cette jeune fille?

La résolution prise par Isaac avait donc été celle-ci : chercher

Placide, le retrouver, s'emparer de lui... et, par tous les moyens possibles, lui arracher sa proie.

Oui, par tous les moyens possibles, même...

Et Isaac, en songeant au moment où il se trouverait face à face avec son frère, étreignait la garde du sabre dont il était armé.

Il avait trouvé dans Cognac et dans ses hommes des auxiliaires précieux.

Enragés par l'enlèvement de Pascaline, le caporal et les carabiniers avaient juré leurs grands dieux qu'ils la retrouveraient ou qu'ils y laisseraient leur peau.

Les uniformes arrachés par les ronces, les souliers déchirés par les pointes de roc, le visage balaféré par les broussailles, la petite troupe continuait de courir, de franchir les torrents, de monter, de descendre, sans un murmure.

Seulement, chaque jour écoulé sans résultat augmentait leur fureur et il était facile de prévoir que lorsque viendrait le moment, — et il devait venir, — où ils mettraient la main sur ceux qui avaient prêté leur concours à ce lâche attentat, ce serait terrible.

Pour le moment, le soir même du jour où Toussaint-Louverture avait dû abandonner la Ravine-aux-Couleuvres, Isaac et ses compagnons se trouvaient réunis à la lisière d'un petit bois, duquel on pouvait distinguer, perdus presque au milieu des rochers, les toits du bourg de la Petite-Rivière.

Ainsi que des chiens lancés sur la trace du gibier qui fuit, ils avaient suivi la retraite précipitée du général.

Ils s'étaient arrêtés en cet endroit, par prudence d'abord, car ils auraient pu être éventés par les sentinelles noires s'ils s'étaient avancés plus loin; et puis il leur fallait délibérer.

Qu'allaient-ils faire?

Tous les renseignements qu'ils avaient réussi à obtenir depuis huit jours se corroboraient: Placide se trouvait avec le général Toussaint, auquel il servait d'aide de camp; mais avec lui il n'y avait ni jeune fille, ni femme, ni soldat français prisonniers.

Il était donc à supposer que le prudent garçon avait envoyé en sûreté ses victimes dans quelque morne écarté, où elles ne risquaient pas de lui être enlevées.

Où même son père ne pût savoir qu'il les avait cachées, car peut-être bien Toussaint-Louverture, soucieux de son bon renom, n'eût pas supporté que son fils déshonorât sa cause par de semblables actes de brigandage.

Depuis huit jours qu'ils marchaient ainsi sur les talons des troupes noires, nos hardis compagnons avaient enlevé plus de trente soldats de Toussaint, appartenant aux corps les plus variés, et les avaient interrogés.

Toutes leurs réponses concordaient.

Il n'y avait pas de femmes avec eux.

D'ailleurs, étant donnée la précipitation de la retraite, une femme n'eût pu faire que les embarrasser.

Ensuite, le nombre des soldats de Toussaint allant chaque jour diminuant, il n'eût pas été admissible qu'on en immobilisât, — si petit en fût le nombre, — pour servir de gardes du corps aux prisonnières.

Donc, Gilberte, concluait Blaisot, était autre part que dans le corps d'armée de Toussaint.

Mais où cela?...

Isaac, après avoir, pendant plus d'une heure, examiné la question sous toutes ses faces, s'était plongé dans un silence lugubre.

Son âme angoissée n'avait plus de ressort et lui, si vaillant, si plein de confiance, qui avait jusqu'alors soutenu, en dépit de toute apparence, le courage de M. Crosnier, s'abandonnait.

Que faire? De quel côté diriger ses recherches?

Sans doute il connaissait le pays, y ayant été élevé... mais Placide le connaissait non moins bien et il avait sur lui le grand avantage de choisir ses cachettes.

Qui sait même s'il n'avait pas fait conduire sa prisonnière dans la partie espagnole de l'île?

M. Crosnier, en dépit de son âge et de son caractère peu guerrier, avait exigé de faire partie de la petite troupe, non certes qu'il s'illusionnât sur les services qu'il pouvait rendre...

Mais il avait promis de ne retarder en rien la marche de ses compagnons, et il avait déclaré avoir le droit de chercher, lui aussi, l'être qui lui était si cher.

Pour l'instant, accablé de fatigue, car pour se maintenir à bonne distance de l'arrière-garde de Toussaint, Isaac et ses compagnons avaient dû faire une marche forcée, pour l'instant, le savant, étendu sur la terre nue, enveloppé dans la capote de Cognac, dormait...

Le caporal, lui, se promenait de long en large, jetant autour de lui des regards farouches.

Tou' espoir s'était évanoui en lui... sa chère Pascaline, son vieux Blaisot... il ne les reverrait probablement plus...

Par moments, il grommelait un juron et serrait les poings, comme s'il eût tenu l'ennemi à portée.

Brusquement, il s'arrêta devant Isaac et demanda :

— Alors, c'est tout ce que vous dites, c'est tout ce que vous trouvez?...

— Hélas! soupira le jeune homme... un saint lui-même y renoncerait.

— Mais, tonnerre de sort, nous ne sommes pas des saints et c'est pour ça que nous ne devons pas renoncer.

— Ah! si j'étais du pays... je voudrais que pas une pierre, pas un trou, pas un arbre ne m'échappât.

Isaac hocha la tête douloureusement.

— Malheureusement... dans ce pays-ci... comment voulez-vous?

— Alors, vous renoncez?...

Le mulâtre s'était levé, les jarrets comme détendus par un ressort; il mit sa main sur l'épaule du caporal et dit d'une voix désespérée :

— Demain, mon camarade, je serai mort...

— Vous êtes fou!

— Non. La vie m'est à charge, désormais... Au premier combat, je me jetterai tête baissée dans les rangs ennemis et j'y resterai.

— La belle avance...

Isaac saisit la main de Cognac et la serrant à lui briser :

— Ah! c'est que vous ne pouvez pas savoir, gémit-il.

Cognac désigna d'un mouvement d'épaules M. Crosnier étendu à terre, et murmura :

— C'est un vieillard, lui, et cependant il ne désespère pas.

Puis, embrassant d'un geste circulaire les troupiers dormant autour de lui comme des brutes, il ajouta :

— Et ceux-là! Plus ils vont... plus ils sont enragés.

Comme il achevait ces mots, il tressaillit, tendit l'oreille et clama d'une voix sourde :

— Alerte!

D'un bond, les troupiers, pourtant profondément endormis, se dressèrent, et en un clin d'œil se trouvèrent groupés autour de leur chef, le fusil à la main, la baïonnette au canon, le doigt sur la détente.

Un pas pressé se faisait entendre sur la terre battue.

— C'est Réquillard qui revient... dit une voix... probable qu'il y a du nouveau.

— Que personne de vous ne bouge, commanda Cognac, je vais à son avance...

Il s'éloigna prestement, courbé en deux pour passer, sans même effleurer les feuilles sous les basses branches

Au bruissement des armes, Crosnier s'était levé, et s'adressant à Isaac d'un ton penaud :

Je vous demande pardon... je me suis endormi... Y a-t-il du nouveau?

C'était toujours là la première parole qu'il prononçait... le pauvre homme, comme s'il espérait que, pendant son sommeil, Dieu ferait un miracle en sa faveur...

— Hélas! soupira le mulâtre...

En ce moment, il y eut un froissement à travers les fourrés et bientôt on vit surgir d'entre les branches Cognac marchant avec précaution et portant des pieds d'homme... des pieds qu'on apercevait, saignants, tuméfiés, par les trous des chaussures arrachées.

Le corps suivait les pieds, couvert de vêtements en lambeaux, dans lesquels on avait grand'peine à reconnaître des vestiges d'uniforme.

Le buste, c'était Réquillard, la sentinelle, qui le portait dans ses bras.

Isaac, mû par un pressentiment, s'était élancé.

— Blaisot! s'écria-t-il... c'est Blaisot...

Oui, c'était en effet le soldat aux guides, et il fallait vraiment que le jeune mulâtre fût doué d'une sorte de divination surnaturelle pour avoir ainsi, du premier coup d'œil, reconnu le malheureux.

Le visage qui ballottait inerte sur l'épaule droite, était mangé par une barbe rude, épaisse, qui le défigurait entièrement... les cheveux aussi avaient poussé, et les paupières closes masquaient le regard.

Cognac et son compagnon avaient déposé le malheureux sur la terre, et le caporal s'évertuait à lui desserrer les dents avec la lame d'un couteau pour lui faire couler dans la gorge un peu d'eau-de-vie.

M. Crosnier, défaillant, demanda d'une voix balbutiante :

— Mais... ma fille... ma Gilberte...

Réquillard, la sentinelle, expliqua :

— J'étais en faction... cinq cents mètres d'ici, dans une futaie, d'où on peut surveiller les premières maisons du village, quand tout à coup j'entends comme un glissement, non loin...

« Je regarde et je vois un corps qui rampe à terre... dans ma direction...

« Pas d'erreur, c'était un de ces maudits noirs de Toussaint qui m'avait flairé sans doute. et qui venait pour m'égorger.

« Possible, que je me dis... mais nous serons deux.

« Je pose mon fusil à terre, j'empoigne mon briquet et j'attends...

« L'homme avançait toujours ; maintenant il n'était plus séparé de moi que par un fourré, et j'allais lui sauter dessus quand soudain il s'arrête, et je l'entends grommeler entre ses dents un « tonnerre de sort » désespéré.

« Mais alors, c'en était un à nous !

« — Camarade, » que j'y dis...

« Et j' m'avance...

« En me voyant, il devient tout chose, bat des bras, et sans dire un mot il s'évanouit.

« Alors, je le prends sur mes épaules et voilà... »

Isaac, Crosnier, à genoux près du malheureux Blaisot, se penchaient vers lui, attendant avec anxiété qu'il revint à lui pour avoir des nouvelles.

Enfin, le troupiier poussa un soupir, ouvrit les yeux, promena un moment autour de lui ses regards qu'il finit par arrêter sur Isaac.

— Vous ! vous ! balbutia-t-il.

— Gilberte ! s'écria le jeune homme.

— Ma fille ? demanda Crosnier.

— Rassurez-vous... vivante... murmura le cavalier... Et se tournant vers Cognac, qui n'osait l'interroger :

« Vivante aussi... Pascaline...

Un triple soupir de soulagement accueillit ces mots... et autour de Blaisot les visages des braves troupiers s'éclairèrent d'une lueur de contentement.

— Mais où cela?... où cela ? demanda Isaac qui avait impatience de savoir...

— La Crête-à-Pierrot... répondit Blaisot... c'est là que nous sommes enfermés depuis huit jours... on nous y a conduits tous d'une traite, aussitôt le coup de trahison dont nous avons été victimes.

Isaac poussa un cri de désespoir

— Et moi qui m'étais imaginé que vous su viez l'armée!

— Non... nous sommes là depuis huit jours... cherchant tous les moyens de nous évader sans y pouvoir parvenir...

« Cette nuit seulement, j'ai réussi à tromper la surveillance de mes gardiens, et j'ai fui par une embrasure en attachant une corde à la gueule d'un canon; la corde était trop courte et j'ai failli me tuer vingt fois en roulant de rocher en rocher...

« Aussi, quand j'ai rencontré le camarade... j'errais au hasard et je n'en pouvais plus. »

— Et Gilberte?

— Pascaline?

— Elles ont refusé de me suivre... d'abord mam'zelle Gilberte était trop faible, trop fatiguée, et n'eût pas pu descendre par ce chemin de tous les diables que j'ai suivi.

— Mais Pascaline? observa Cognac.

— Elle a refusé de quitter mam'zelle Gilberte. malgré tout ce que celle-ci a pu lui dire, elle est restée.

— Ah! la brave femme! s'écria Cognac.

Et sans plus réfléchir davantage, il ajouta, sautant sur son fusil :

— Il faut partir les délivrer.

— Partons! s'écria M. Crosnier, plein d'ardeur et insouciant des dangers, du moment qu'il s'agissait de sa fille.

Mais Blaisot apaisa d'un seul mot cette belle ardeur.

— Ce n'est pas possible... mon évasion découverte, et elle le sera avant que nous n'ayons atteint la Crête-à-Pierrot, les prisonnières seront gardées à vue, et nous irions nous jeter fatalement dans la gueule du loup.

— Mais nous sommes douze qui en valons cent.

— Possible... seulement depuis quelques heures, les troupes arrivent sans discontinuer... la citadelle sert de point de concentration à toutes les forces noires...

« C'est à la Crête-à-Pierrot que se fera la résistance désespérée de Toussaint-Louverture.

« En s'emparant de la Crête-à-Pierrot, l'armée du général Leclerc délivrera nos amies. »

— Mais, vaincus, les noirs sont capables de les massacrer!

— Non! Les ordres de Placide Toussaint sont formels; elles ont toujours été traitées avec un grand respect et n'ont pas à souffrir de la captivité.

En un clin d'œil le campement fut levé, et la petite troupe revint sur ses pas à la recherche du quartier général de Leclerc, auquel Isaac voulait, sans tarder, communiquer les renseignements apportés par Blaisot...

Comme ils approchaient d'une ferme où on leur avait indiqué que se tenait le général avec son état major, voilà qu'ils croisèrent une patrouille de cavalerie que conduisait un officier.

Blaisot, que ses camarades avaient jusque-là porté à tour de rôle, poussa un cri :

— Mon capitaine...

M. de Villeray s'arrêta, saisi, troublé, n'en croyant pas ses oreilles.

— Toi!... toi!... vivant!

— Et bien vivant, mon capitaine... Faut que je voie sans tarder le général Leclerc... Il s'agit du salut de l'armée.

« J'apporte des renseignements. »

Villeray sauta à terre, disant :

— Suis-moi... tu me raconteras ça en route.

La première parole qu'il prononça fut :

— Et M<sup>lle</sup> Gilberte?

Alors, en quelques mots, le troupié mit le capitaine au courant de ce qui s'était passé : Il parlait haut, en circulant à travers les bivacs, si bien qu'en un clin d'œil le bruit se répandit dans la brigade d'avant-garde que l'on tenait enfin ce maudit Toussaint-Louverture et qu'on allait lui faire son affaire.

## CHAPITRE XXII

Cri-Cri.

Moins de dix minutes après être entré dans la mesure qui servait de quartier au général Leclerc, Blaisot en ressortait, mais seul.

Une ombre se détacha de la muraille et, sans qu'il s'en doutât, lui emboîta le pas

Cette ombre était toute mignonne, haute comme une botte, et ne faisait pas sur le sol plus de bruit que n'en eût fait une sauterelle.

A quelques pas du quartier général, le troupiers se heurta à Cognac et à Isaac qui semblaient l'attendre.

— Eh bien ?

— Eh bien... ça y est... j'ai trouvé le général... qui m'a serré la main... et maintenant il donne des ordres pour qu'on attaque demain la Crête-à-Pierrot.

Pourvu qu'on n'arrive pas trop tard, murmura Isaac d'une voix désespérée... Les misérables sont capables de faire payer aux deux prisonnières votre évasion.

— Je ne pense pas, vu les ordres donnés par votre frère...

— Ah ! ne l'appellez plus ainsi... c'est un lâche et un traître !...

« Je le hais comme mon plus mortel ennemi. »

Blaisot ajouta :

— En tous cas il est impossible de faire plus diligence que je

n'ai fait... S'agira de jouer de la baïonnette un peu fort. La citadelle est entourée d'un fossé qui mesure quelque chose comme quinze pieds de large et douze pieds de profondeur.

« Y a en outre, une palissade en bois d'épine et de campêche... »

Cognac dit alors :

— Le citoyen Isaac a eu une idée... une idée qui est hardie assurément, mais pas mauvaise... seulement nous faudrait ton aide... et t'es peut-être trop fatigué.

— Dis toujours.

— Voilà... s'agirait de se glisser dans la citadelle par le même endroit que tu en es sorti.. et d'enlever les prisonnières.

— C'est fou ! déclara-t-il...

Blaisot eut un haut-le-corps.

— Si vous craignez... fit Isaac... je tenterai seul le coup.

— Ce n'est pas que je craigne, grogna le troupier... seulement m'est avis qu'on ne doit pas chercher la mort exprès.

Isaac eut un mouvement violent et gronda :

— Que vous importe?... Chacun est maître de sa peau... Il me plaît de la risquer...

— A votre aise... mon camarade ; mais moi, je déclare la chose impossible.

— Vous pouvez toujours me servir de guide jusque-là ?

— C'est pas le désir qui me manque... mais j'ai les jambes rompues.

— Avec un cheval...

— Ça e'est autre chose.

Isaac n'avait pas attendu la réponse du troupier. Tout courant, il s'était dirigé vers le quartier général où il entra en bousculant le factionnaire.

Quelques instants après, il en ressortait, tenant à la main un papier qu'il apporta à Blaisot.

— Voilà un mot du capitaine de Villeray vous autorisant à monter un de ses chevaux... courez le chercher... nous nous

mettrons en route de suite et vous n'aurez pas de peine à nous rattraper.

— Vous connaissez le chemin ?

— ... De la Crête-à-Pierrot ! ... Ce ne serait pas la peine d'être du pays pour n'en pas connaître la direction ; mais j'ai besoin de vous pour les approches de la citadelle et surtout pour trouver l'endroit où s'est opérée votre descente.

Là-dessus, tandis que Blaisot s'en allait du côté des cantonnements, Isaac et le caporal Cognac, avec leurs douze hommes s'enfonçaient dans la nuit.

Derrière eux, à courte distance, la petite ombre suivait toujours ... sans plus de bruit que si elle eut glissé à ras du sol, sans même l'effleurer de ses pieds.

Quand, sur la route, retentit en arrière un trot de cheval, la petite ombre se jeta dans une rizière et attendit que le cavalier l'eût dépassée...

Puis, quand elle l'eut vu rejoindre la colonne et en prendre la tête, l'ombre sortit de sa cachette et allongea ses petites jambes pour regagner sa distance.

Vaillamment elle marchait retenant sa respiration, maintenant devenue plus courte, presque rauque.

La fatigue commençait à avoir raison de son énergie.

Si cette course devait se poursuivre longtemps encore, la petite ombre ne pourrait pas continuer de suivre la colonne.

Tout-à-coup, non loin, un bruit d'eau torrentueuse se fit entendre, troublant le silence impressionnant de la nuit.

C'était l'Artibonite, qui forme à son confluent avec la Petite-Rivière une sorte de presqu'île, à l'extrémité de laquelle se dressait la citadelle de la Crête-à-Pierrot.

Au bout de quelques pas, à un détour de la route, la Crête-à-Pierrot apparut soudain, élevant dans le ciel, assombri par d'épais nuages, sa masse imposante...

La colonne, une fois à cent mètres de la position, avait fait halte

et notre petite ombre, se jetant dans un fossé qui côtoyait la route avait continué d'avancer à plat ventre.

En sorte qu'elle put arriver inaperçue à la hauteur des soldats.

Un peu en avant d'elle, en petit groupe isolé, Isaac, Blaisot et Cognac se concertaient.

— M'est avis, disait Blaisot, répondant à une opinion exprimée par le fils de Toussaint, m'est avis que c'est de la folie.

« En admettant que l'on puisse grimper jusque là-haut... »

— Vous êtes bien descendu vous ?

— Ce n'est pas la même chose... il y a trente pieds de haut... et puis la corde sera-t-elle assez forte ?

— Cela me regarde.. dussé-je y mourir... je veux tenter l'aventure.

Cognac demanda :

— Eh bien ? et moi ?

— Voici ce que je propose, fit le jeune homme... Blaisot va me mener à l'endroit où se trouve la corde... je monterai seul pendant qu'il fera le guet...

« Une fois en haut j'examine comment est organisée la surveillance, mon visage me permettra, en cas d'alerte, de passer pour un des soldats de la garnison.

« Je me mets à la recherche de ces malheureuses, et de deux choses l'une : ou bien je peux les faire descendre par le même chemin que j'ai pris pour monter... ou bien... j'estimerai qu'une surprise est possible... Alors je vous ferai signe... et Cognac montera avec ses hommes. »

Les choses ainsi convenues, le caporal retourna vers ses soldats tandis que Blaisot et Isaac se dirigeaient vers la Crête-à-Pierrot.

Derrière eux se glissait la petite ombre, toujours silencieuse et invisible.

Blaisot, arrêté, dit à son compagnon, tendant le bras vers le rempart.

— Voyez-vous, la corde se trouve dans cette anfractuosité de

rocher, — là, en face de vous ; — comme la corde était trop courte... je suis descendu en m'aidant des branches de cet arbousier...

— C'est bien... merci... j'en sais assez, restez là, le reste me regarde.

Le jeune homme s'écartait en rampant de son compagnon, quand celui-ci l'appela soudain, à voix basse :

— Monsieur Isaac... arrêtez.

— Qu'y a-t-il ?

— Écoutez.

Au milieu du silence, un bruit retentissait, singulier, indéfinissable, tout d'abord, mais qui se précisant peu à peu, arracha à Blaisot ces mots :

— On marche... oui, on marche... entendez... voilà une pierre qui vient de s'ébouler... tonnerre !... on dirait que c'est du côté...

Il s'interrompit, se redressa et regarda devant lui.

— Entendez-vous ce clapotis?... Il y a quelqu'un à l'eau... tenez, voyez dans le fossé... là-bas, quelqu'un qui nage.

Atterré, stupéfait, Isaac regardait sans pouvoir en croire ses oreilles.

— Qui cela pouvait-il être ?

— Je vais courir, gronda-t-il.

Mais Blaisot le saisit par le poignet.

— Il faut attendre... voir ce qu'il va faire... et ensuite...

« Mais, tonnerre, le voilà qui aborde... voyez, il rampe sur la berge ; il gagne l'arbousier... il grimpe dedans... le voilà qui empoigne la corde et se hisse... »

— Mais c'est un enfant... s'exclama Isaac d'une voix sourde

— Un enfant ! c'est ma foi, vrai !

Et tout à coup :

— Cri-Cri !

Ces deux syllabes lui avaient échappé, et prononcées un peu fort, avaient traversé le fossé. Alors, de l'autre côté, une voix moqueuse arriva jusqu'aux deux hommes.

— Bien le bonjour... mon vieux Blaisot.. j'veais retrouver maman.

— Le fils de la vivandière ! bégaya Isaac.

— Le sacré gamin va se faire tuer ! gronda le troupier.

Isaac s'arracha des mains de son compagnon, disant :

— Il me donne l'exemple.

Il se mit à descendre le long de la berge raide, s'accrochant des mains et des pieds aux saillies de pierre, aux touffes de plantes parasites, jusqu'à ce qu'il effleurât la surface de l'eau.

Alors il plongea et, en trois ou quatre brasses vigoureuses, atteignit l'autre bord.

Là, il gagna l'arbousier, se hissa le long de son tronc, grimpa de branche en branche, empoigna la corde et commença l'ascension.

C'était pénible... la corde, mouillée déjà par les mains de Cri-Cri, glissait entre les doigts d'Isaac qui ne montait qu'avec peine.

Pour le gamin, plus léger, plus alerte, ce n'avait dû être qu'un jeu.

D'ailleurs, il avait dû grimper avec l'agilité du singe, car lorsque Isaac leva la tête pensant l'apercevoir au-dessus de lui, il ne vit personne.

Le gamin avait déjà atteint la crête des remparts.

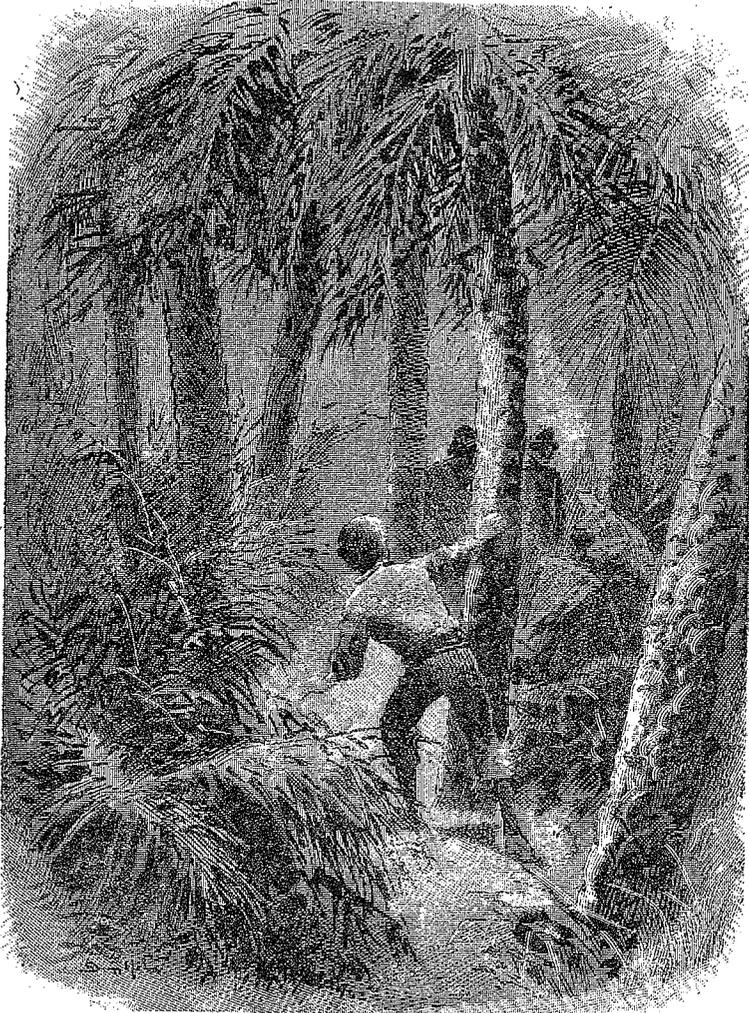
Le jeune homme se sentit alors le cœur serré : la pensée de cet enfant qui déjà se trouvait là-haut, seul, dans cette citadelle, remplie d'ennemis dont la cruauté était devenue légendaire, lui glaça le sang.

Coûte que coûte, il fallait qu'il arrivât.

Les paupières closes, car il avait le vertige et les eaux miroitantes du fossé, à vingt mètres au-dessous de lui, l'attiraient de presque irrésistible façon, il continua de monter.

Mais lentement, car le glissement de la corde mouillée entre ses doigts lui avait enlevé la peau des mains, et il ressentait, de ce fait une cruelle souffrance; lentement il montait.

Au fur et à mesure qu'il s'élevait, il avait la sensation d'un gouffre immense s'ouvrant au-dessous de lui, et ses oreilles bourdonnaient du grondement des eaux de l'Artibonite.



La petite ombre se glissait silencieusement. (P. 310.)

Le vertige l'empoignait.

Mais il se cramponnait : sa volonté d'arriver jusqu'à Gilberte lui donnait l'énergie de résister à l'affolante aurance.

Enfin, ses mains se heurtèrent à un corps rigide et glacé

Il ouvrit les yeux et vit, avec une joie intense, qu'il avait atteint

la gueule d'un canon qui soutenait la corde. Mais presque aussitôt il frémit, comme à la vue d'un spectacle qui l'eût glacé de terreur.

Au-dessus de lui, penchée sur le cou de bronze du canon, Isaac vit apparaître une face toute noire, dans laquelle brillaient féroce-ment deux yeux d'émail.

Le double éclair de deux rangées de dents blanches s'apercevait entre les lèvres crispées d'un sourire sardonique.

— Placide ! murmura le malheureux d'une voix étranglée.

— Oui... moi... moi qui veillais... et entre les mains de qui la Providence te remet.

— Que prétends-tu ?

— Garder celle dont je me suis emparé. Va-t'en.

— Je suis venu... ce n'est pas pour m'en retourner... comme tu supposes... laisse-moi passer.

— Va-t'en... gronda Placide... ne me tente pas, l'occasion est belle pour me débarrasser de toi.

— Tu m'assassinerais.

— Mon devoir est de te tuer... mon devoir de soldat est de protéger la citadelle confiée à ma garde contre une surprise... va-t'en.

— Gilberte ! je veux Gilberte !

Comme il achevait ces mots, Isaac vit briller dans la main de son frère la lame d'un couteau. Avant qu'il eût eu le temps de se cramponner au cou de bronze du canon, l'arme tranchait la corde à laquelle il était suspendu et il tomba dans le vide, en tournoyant.

— Assassin ! assass...

Un choc coupa l'imprécation en deux : le crâne du malheureux, heurtant la pierre du rempart, s'y était brisé !

. . . . .

Le lendemain, dès l'aube, le silence qui planait sur le morne se trouva soudain rompu par des roulements de tambours qui bat-

taient la charge avec un entrain endiablé. De tous côtés, les nôtres donnaient l'assaut à la Crête-à-Pierrot.

En un clin d'œil, les tranchées se trouvèrent enlevées, les palissades escaladées, et on se battit dans les fossés. Mais il partait des remparts un feu violent; les noirs, sans scrupules, tiraient dans le tas, sur les leurs et sur les nôtres.

En moins d'une demi-heure, quatre cents grenadiers furent couchés à terre, et la division Boudet, décimée, quitta le terrain, emmenant son chef grièvement blessé d'une balle au talon.

Ce fut la division Debelle qui la remplaça, mais qui suivit son exemple peu après: le général Dugua, qui la commandait, avait reçu deux balles.

Pour la troisième fois, le général Pamphile Lacroix, resté seul sur le champ de bataille pour commander les troupes, les ramena au combat, mais toujours aussi infructueusement, parce qu'il était impossible de résister au feu qui partait de la redoute. Le général Leclerc lui-même venait d'être blessé, lorsque enfin arriva l'artillerie qu'il avait, au courant de la nuit, demandée en toute hâte.

Soutenues par le feu des pièces qui se mirent à tirer sans interruption, nos troupes se lancèrent en avant, avec une nouvelle ardeur. Cette fois, elles n'avaient aucune excuse pour reculer et leurs précédents échecs leur mettaient la rage au ventre.

Coûte que coûte, il fallait arriver là-bas.

Blaisot, Cognac galopèrent comme des fous, en tête de la première colonne d'attaque; l'idée que la vivandière, que Cri-cri se trouvaient là-haut, à la merci de ces sauvages, les affolait.

Mais, en avant d'eux, il y avait quelqu'un... quelqu'un qui les précédait toujours en dépit de leur courage et de leur agilité.

C'était le capitaine de Villeray.

Depuis la veille, il était dans un état voisin de la démence.

Gilberte prisonnière et vivante, aux mains du misérable Placide!

Mieux l'eût valu morte.

Et, dans son esprit, il y avait comme un voile qui s'était soudainement déchiré. Son état d'âme lui était apparu tout à coup.

Il aimait la fille de M. Crosnier.

Le sentiment qu'il avait jusqu'alors pris pour une grande sympathie, si l'on veut même pour une très vivace amitié, se transformait, — maintenant que la jeune fille était en danger, ou — du moins, — ce sentiment lui apparaissait dans son véritable jour.

Il aimait Gilberte.

Il avait pris part à toutes les tentatives infructueuses faites depuis la matinée pour enlever la Crête-à-Pierrot.

Et maintenant encore, il courait en avant : son uniforme était en lambeaux, percé de balles, crevé de coups de baïonnettes. Il avait l'air d'un diable, avec son visage noir de poudre et ses mains teintes de sang.

Vainement l'escouade infernale que commandaient Blaisot et Cognac tentait-elle de le rejoindre. Il la devançait toujours.

Le premier, il arriva au bas des remparts ; mais là, force lui fut bien d'attendre, car il lui était impossible de grimper le long des murailles.

Ah ! s'il avait pu atteindre une embrasure de canon.

— Vite, commanda-t-il à Blaisot et à Cognac. Vite ! la courte échelle !

Sur leurs épaules, il se hissa, empoigna le cou de bronze, s'y cramponna, s'éleva à la force des poignets et se coula par l'étroite ouverture le long de la pièce ; elle était brûlante...

Brûlante d'avoir tiré sans interruption depuis le matin.

Mais le feu de nos batteries venait de la faire taire. L'affût était brisé et le nombre des cadavres étendus tout autour prouvait l'opiniâtreté des noirs à résister...

Sur les talons de Villeray, Blaisot, Cognac, une douzaine d'autres s'étaient glissés. Les noirs, qui hésitaient devant la nouvelle attaque

des divisions, les noirs, décimés par la mitraille de notre artillerie, les aperçurent sur leurs derrières.

En voyant l'uniforme français, ils se crurent tournés.

La débandade commença.

Comme un fou, Villeray courait à travers la redoute, cherchant les prisonnières. Soudain, devant lui, d'un amas de ruines, surgit Cri-Cri.

En un clin d'œil, Blaisot, Cognac, les autres l'entourèrent.

Mais lui, prenant la main du capitaine :

— Vite, mon capitaine, par ici !

Et il entraîna l'officier vers un réduit bastionné qu'un détachement de noirs paraissait garder jalousement.

— C'est là-dedans qu'elles sont, mon capitaine, dit le gamin, d'une voix pleine de sanglots... sauvez maman !

Une décharge avait salué la petite troupe : deux grenadiers tombèrent morts, plusieurs furent blessés ; parmi ceux-là, Cognac. Mais cela ne fit qu'encourager les autres davantage.

— En avant ! hurla Villeray !... et pas de quartier !...

Le sabre haut, il se rua, suivi de ses hommes baïonnette basse.

La lutte fut acharnée, mais courte.

Le sabre, les baïonnettes faisaient de la terrible besogne... le sang ruisselait.

Les grenadiers avaient l'air de bouchers.

— Les voilà ! mon capitaine ! cria Blaisot, en étendant les bras vers un groupe à l'écart.

Ce groupe était formé de Gilberte, que Toussaint tenait par le poignet, cherchant à l'entraîner, et de la vivandière, qui se cramponnait des deux mains à l'uniforme du misérable, luttant avec lui pour l'empêcher de fuir.

D'un bond, Villeray fut sur le noir qui lui lâcha, à bout portant, un coup de pistolet. La balle troua le chapeau du capitaine, lequel riposta par un coup de sabre qui étendit à terre le fils de Toussaint-Louverture.

Presque au même moment, il y eut un bruit formidable de tambours battant aux champs.

Le général Leclerc entra dans la redoute et saluait le drapeau flottant sur les remparts démantelés.

Un mois plus tard, la frégate l'*Hirondelle* emmenait en France le général Toussaint-Louverture qui, désespérant de lutter victorieusement contre les viriles bandes qui avaient conquis l'Europe, avait capitulé.

C'était le commandant de Villeray qui accompagnait le général vaincu, pour le présenter au Premier Consul.

Bien entendu, M. Crosnier et sa fille Gilberte étaient du voyage : le savant avait vu sa mission terminée par les blessures de ses deux élèves.

Tous deux, transportés au Cap, en piteux état, étaient retenus prisonniers à l'hôpital, en attendant que le Premier Consul statuât sur leur sort.

— A partir de ce jour, avait dit Crosnier à sa fille, je me consacre exclusivement à ton bonheur.

Ce à quoi le commandant de Villeray avait répondu en souriant :

— Si vous le permettez, mon cher monsieur, ce soin-là me regardera, aussitôt que M<sup>lle</sup> Gilberte sera ma femme.

Le vieux savant sursauta, croyant avoir mal entendu ; il attachait sur les deux jeunes gens un regard ahuri et balbutia :

— Mais alors vous l'aimez donc ?

Cette exclamation dénotait de la part du vieillard un si grand détachement des choses de la vie réelle, même de celles qui auraient dû l'intéresser le plus, que Blaisot, en haussant les épaules, grommela :

— Ce sera toujours le père l'Hanneton !

# TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES.
I. — LE Puits de Messoudieh .....	5
II. — LE PÈRE .....	19
III. — EL-ARICH .....	36
IV. — LES FUGITIFS .....	41
V. — LE PARLEMENTAIRE .....	59
VI. — LE FILS DE TOUSSAINT-LOUVERTURE .....	69
VII. — LA SURPRISE .....	87
VIII. — HÉLIOPOLIS .....	113
IX. — SUR LES TOITS .....	147
X. — LE REVENANT .....	163
XI. — LE RÊVE DE COGNAC .....	179
XII. — LA MORT DE KLÉBER .....	189
XIII. — RENCONTRE PROVIDENTIELLE .....	201
XIV. — DANS LEQUEL ISAAC SE RÉVELE .....	211
XV. — LE BONAPARTE NOIR .....	229
XVI. — NÉGOCIATIONS PRÉLIMINAIRES .....	241
XVII. — UN NOUVEAU COUP DE PLACIDE .....	251
XVIII. — SUITE DU PRÉCÉDENT .....	261
XIX. — PÈRE ET FILS .....	271
XX. — LES DEUX GAMINS .....	281
XXI. — LA CRÊTE-A-PIERROT .....	295
XXII. — CRI-CRI .....	307



**Imprimé et Relié dans mes Ateliers**

**37, rue Gandon (XIII<sup>e</sup>)**

**PARIS**

